N° 1113

17[me] Année Septembre 1930

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

AU SOMMAIRE

JEAN GIONO
LÉON-GABRIEL GROS
TULLIO MURRI
MARCEL BRION
GEORGES PILLEMENT
GEORGES FRIEDMANN

CHRONIQUES
NOTES

RÉDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
PUBLICITÉ C. A. P. : 146, rue Montmartre, PARIS
France : Le N° 5 fr. **Étranger :** Le N° 6 fr. 50

N° 124 17me Année Septembre 1930

Cahiers du Sud

Tome VI. — 2e Semestre 1930.

Combat et Mort d'Antinoos

Pendant le court instant de la dispute, Antinoos vit, pour la première fois et de claire façon, la puissance et la vanité de l'amour dans les attitudes contraires de Kalidassa et de Pénélope. L'une, de gaîté de cœur, jetait sa frêle chair à côté de lui pour le terrible combat ; l'autre, immobile, semblait surtout préoccupée de soucis personnels. Comme il essayait de s'expliquer ce bouleversement par l'approche de quelque force divine, la chiquenaude d'Ulysse le frappa au menton avec le poids effroyable du mystère.

Il chancela.. Le cri des femmes l'empenna de deux dards au long desquels son sang et toute sa vie chaude coulèrent. Il bondit comme une pierre qui ricoche, puis il se mit à courir vers la colline.

Derrière lui, le tumulte des escabeaux renversés s'enfonça dans le froissement des feuillages.

Il jaillit du verger. Dans le libre espace il eut la sensation d'être nu. Ici, il y avait en plus les dieux. Leur vol sournois sifflait doucement dans l'air calme.

Il se jeta vers une ravine couverte de clématites. Sur le bord il se retourna: Ulysse, pareil à un bourdon gorgé de miel sortait du verger.

Après un temps de large galop où la peur renouvelée l'emportait comme sur deux ailes, Antinoos s'arrêta pour souffler.

Les pierrailles coulèrent dans le ravin sous un pas rapide. Une lourde course cassa des branches.

Il ne l'avait pas dépisté.

Il chercha autour de lui la route sombre où il pourrait cacher sa trace. Il ne fallait pas songer à cette collinette découverte ; si l'autre avait son arc...

Il prit par les bas-fonds. Il voulait gagner le rivage ; il connaissait une anse où des pêcheurs d'oursins amarraient leurs barques. La mer lui semblait un refuge certain. Il irait vers la route des balancelles qui font Céphalonie, se ferait prendre à bord, et « adieu Ulysse ». Ses pieds s'enfoncèrent dans la boue ; il était venu droit sur le marais. Il avança encore un peu en hésitant ; sous lui, la peau molle de la terre tremblait. Il s'arrêta inquiet, épiant à droite et à gauche.. Retourner ? Il risquait de tomber devant les poings d'Ulysse, ou, qui sait, dans l'aire battue par son arc si, embusqué à l'orée du ravin, il guettait.

Il défit ses sandales et marcha pieds nus. Enfin, à travers les cannettes, il vit briller la face blème du marécage. Bientôt, l'eau herbeuse monta le long de ses jambes. Quand elle atteignit son ventre, il se coucha doucement sur elle et nagea à grandes brasses silencieuses. Il frôlait les hautes herbes, n'osant pas, malgré le crépuscule, s'aventurer en eau libre, de peur de la divine flèche. Une hirondelle qui chassait heurta son épaule. Il cria, se croyant blessé ; il cessa de nager pour toucher et regarder si le sang... Il but une gorgée d'eau saumâtre.

Et, comme il émergeait, il entendit de nouveau autour de lui le sifflement du vol des dieux.

Il donna un fort coup de talon, jaillit de l'eau jusqu'à mi-corps comme un dauphin qui joue mais retomba sur place : une poigne solide retenait sa jambe. Sous le moulin précipité de ses bras, l'eau jaillit en flammèches lourdes et blanches ; elle bouillonna ; sur le calme marécage de grandes rides coururent qui balancèrent, au fond des oseraies le nid solitaire des canards.

Il vint donner de la tête contre un tronc flottant, retrouva l'aisance de ses jambes ; un sillage rapide le fit échouer sur la plage de boue. Il alla en chancelant vers la terre dure de la colline ; il s'affaissa sur le thym. Une longue liane de chiendent des marais entourait sa cheville gauche.

Il haletait. L'effort désespéré avait noué ses nerfs : il les sentait se tordre dans ses cuisses et ses bras.

Quelle était cette force immense, épandue dans l'air, cachée sous l'eau, et contre laquelle il s'épuisait ?

Du bruit en bas.

Les cannettes éventrées par une course dont il pouvait suivre l'anguleuse trace.

Des arrêts comme quelqu'un qui cherche.

Ulysse ? La quette d'un sanglier ?

Non, Ulysse.

Deux bras écartaient la lisière du canier.

D'un bond Antinoos se rua sur la colline.

— Arrête, arrête, cria Ulysse.

Antinoos, ailé d'effroi, courait dans la badassière ; l'air parfumé se creusait devant lui. Le souffle régulier de sa gorge gonflait sa poitrine de bonne vie. Le jeu souple de ses jambes le jetait toujours plus loin, hors de ces mains invisibles qui, tout à l'heure avaient lié ses forces. Une forge ronflait entre ses côtes ; il avait l'impression de forger sa liberté avec le marteau sourd de son cœur. Une bourrasque d'espérance balaya sa tête ; sa pensée, nue et svelte s'étira dans un large ciel où des torrents de lumière charriaient la joie. Il osa regarder en arrière: Ulysse abordait à peine la montée. Il devançait les dieux.

Vainqueur. Il allait être vainqueur puisqu'il était le maître de la vitesse.

Entre le feuillage écumant des pins et l'arête de la colline, une bande de ciel apparut.

Le haut de la falaise.

Dix sauts encore, puis la descente, la plage, la barque et tout à l'heure la tartane, et « adieu Ulysse ».

Il glissa sur une roche osseuse, s'écorchant les genoux et le menton.

— Par l'Hadès, dit-il entre ses dents.

Depuis qu'il se sentait le plus fort une colère iconoclaste durcissait ses muscles.

Une détente de jarrets le jeta dans un palier couvert de bruyères et de feuilles mortes. Il ne sentait pas la douleur ; il voyait seulement le ciel sous le feuillage des pins. Déjà, il courait sur le souple tapis, préambule de la pinède.

Le sentier, la barque ; « adieu Ulysse ».

Il allait vivre.

Il remarqua que le vent qui s'ouvrait devant lui sen-

tait le vin nouveau et que cette odeur était douce. On devait écraser des raisins aux portes d'Ithaque.

Le sol aisé le portrait ; il s'engouffra dans le portique des troncs écailleux au-delà duquel luisait la vie vêtue de vent odorant. Son corps que l'effort allongeait, fusait des herbes comme un hymne spontané.

— De tout mon corps, de tous mes muscles, contre la mort.

J'ai vaincu.

Je l'écrase sous mes pieds comme une vendange.

Ma vitesse est un glaive aiguisé.

Et, la mort, sous moi, comme une vendange écrasée, ruisselle le vin de la vie que je bois.

Les dieux ? Peuh. Des mouches sur les bras gluants du vigneron. Je suis plus fort que les dieux. »

Il tourna la tête. Ulysse émergeait des genévriers. Il bondit un saut gigantesque.

— Plus fort que les dieux, dit-il encore, puis ses dents se serrèrent comme les pierres d'un mur.

Et il ne toucha plus le sol.

Comme il y retombait, le frôlant déjà au bout de son orteil tendu, il sentit sous lui la terre molle, aérienne, impalpable, inconsistante comme la chair bleue d'un abîme. Il essaya de s'appuyer quand même, perdit l'équilibre, vit trois pins s'incliner en craquant et le suivre dans sa chute : un nuage de poussière l'emportait, l'air fuyait sa bouche ouverte. De grandes ailes de fer sifflaient au bord de ses oreilles.

Cette fois, c'était bien le coup asséné par les dieux — O mère, ma mère, eut-il le temps de clamer à pleine gueule avant de rouler, inerte, dans le torrent des terres éboulées.

Ce fut si soudain qu'Ulysse y crut voir aussi l'irruption des dieux. Il s'accoita sous les feuillages. Le grondement des pierrailles ruisselantes roula, puis la mer se mit à tonner à mesure que les grosses roches entraient en elle ; ensuite un suintement léger, puis le silence.

Ulysse retint son souffle, écouta : il n'entendit plus que la sourde marée de son sang contre ses tempes. Une mouette passa. Le silence. Le vent amena une note de flûte, de l'est où l'on gardait les porcs sur les plateaux. Une note claire et paisible comme d'un oiseau.

Ulysse se dressa.

Le bord de la falaise semblait avoir été déchiré par une mâchoire de géant. Une morsure en arc de cercle l'ébréchait.

Il resta un long temps sans penser : trop de pensées luttaient en lui, se chevauchaient, pareilles à des cavales effrénées après la pluie. Enfin, il comprit : la falaise s'est éboulée.

— C'est la sécheresse, dit-il à haute voix, et le son de ses paroles le rassura.

Il avança, précautionneusement, les yeux fixés sur le gouffre où Antinoos avait plongé.

Il s'allongea sur le tapis des aiguilles de pin ; aggripé aux racines, il tendit le cou par dessus le bord.

En bas, une grande roche nouvellement plantée éventrait le golfe. L'eau, encore émue, clapotante et boueuse battait contre elle : des flocons d'écume volaient comme des pigeons que le vent ébouriffe au-dessus des collines.

Des herbes, des genévriers entiers flottaient. Un courant, étendu sur la mer comme une grande aragne huileuse les fouaillaient, les montaient à petits coups de pattes sur le dos de l'eau libre. La vague s'éclaircit, essaya de caresser la plage avec son geste habitule.

Soudain, Ulysse aperçut une mince chose pâle s'élever du fond glauque, balancée par le ressac.

Une force lente et bleue l'haussa jusqu'à la surface.

Le courant abandonna sa cargaison de genévriers qui voguait déjà vers le large et, doucement, vint palper l'épave. Elle tourna.

— Antinoos, se demanda Ulysse ?

Son regard le faisait souffrir comme une antenne blessée.

La danse de l'eau éparpilla une chevelure, des bras s'ouvrirent en croix.

— Antinoos, dit Ulysse.

Il ne pouvait croire que ce fut là déjà ce qui, tout à l'heure, bondissait dans l'herbe comme une flamme. Il cria :

— Antinoos ! Antinoos !

Il vint d'en bas le bruit léger et berceur des grands bras du courant qui frôlaient le sable... L'autre, muet, s'en allait, flottant entre deux eaux, vers l'étrange pays des Néréides, là-bas, derrière la flamboyante face d'or du soleil.

Dans la main qui tenait les racines une douleur suinta. Ulysse ferma les yeux. Il se mit à ramper à reculons ; quand ses talons touchèrent le bord épineux de la garrigue, il se dressa.

Le soir tombait. Le vent alenté apportait plus fraîches et plus joyeuses les notes perlées de la lointaine flûte.

Il y avait dans l'air un délicieux parfum d'acacia. Il faisait bon vivre. Ulysse avala goulûment deux larges gorgées de ce bon vent musicien, mais il dit encore une fois à voix basse :

— Antinoos.

ITHAQUE DEVANT ULYSSE

A la pointe de l'aube, Mélitte, la fille du savetier, ferma sa porte à grand bruit et courut dans la ruelle en faisant sonner ses patins de bois. Elle enviait celles qui restent couchées jusqu'à l'aplomb du soleil. Elle, ô sort cruel, devait quitter son lit de bonne heure, étant servante de lavoir et, de rage, elle tapait des pieds sur les pavés pour augmenter son vacarme. Les dormeuses pensèrent : « c'est l'aube, Mélitte va chez Pénélope pour la lessive. » Puis, dans les draps chauds, elles caressèrent doucement les cuisses de leurs maris.

Mais, bien avant que les hirondelles n'aient cessé de piailler, elles l'entendirent qui revenait puis tambourinait en criant à la porte de son père. Il se leva, vint au seuil et leurs paroles mêlées emplirent la rue. Et du caquet plus clair de la petite, des mots comme magiques ayant jailli, on se précipita aux lucarnes pour savoir le fin clair.

— Hé, Mélitte, que dis-tu ? — Holà, fillette, viens ici.

— Que dit-elle ? — Avez-vous entendu ? — Hé, petite.

Elle les laissa un peu mijoter dans leur envie de savoir, puis, dédaigneuse, comme une habituellement dans le secret des dieux, elle consentit à crier dans la ruelle :

— Ulysse est revenu et Kalidassa est morte.

Un peu avant le jour, Pénélope éveillée entendit dans la cyprière un bruit de branches cassées. Elle alla entrebailler l'huis mais la lune était déjà tombée, le jour en-

core sous la colline, elle ne vit rien ; elle perçut seulement dans le feuillage comme la palpitation d'un gros oiseau nocturne. Elle revint se coucher, d'autant que le tumulte de la ramure s'apaisait et que l'aurore aigrissait le vent.

Or, quand les lavandières huchèrent du chemin creux, le jour étant venu, elle eut à peine ouvert la porte qu'elle vit, pendu à la branche courbe d'un cyprès, le cadavre raide et ballant de Kalidassa.

La veille, au moment où Antinoos avait disparu, du côté de la mer, Pénélope, montrant le mendiant qui s'élançait à la poursuite avait dit à Lagobolon et la servante ébahis : « C'est Ulysse ». La pauvre fille s'était ruée dans la maison et, mussée dans la resserre aux légumes, entre deux sacs de froment, elle avait lentement construit en elle-même la vengeance qui l'atteindrait au retour du maître. Ces atroces images évoquées et la certitude où elle était qu'à cette heure déjà la dépouille écrasée d'Antinoos le bien-aimé devait saigner sur les pierres de la colline la vidèrent de tout courage et, étouffant le bruit de ses pieds nus, elle monta aux combles, ouvrit le coffre où elle serrait ses parures, prit ses trois châles les plus beaux, les tressa en câble et vint se pendre dans la cyprière.

Elle était là, dans le matin bleu, comme une pintade apprêtée avant les fêtes. Entre ses orteils écartés, le vent velouté de rosée passait en vain sa langue fraîche.

Les laveuses l'étendirent sur l'herbe et, quand on eut caché sous une branche de thuya la pauvre figure déchirée par la mort, elles galopèrent en hurlant vers la ville.

Il ne fut plus question de grasse matinée. Les palabres s'engageaient de lucarne à lucarne puis, les plus vives s'étant vêtues, elles descendirent dans la ruelle, collées en groupes sonores et véhéments.

On interpellait les nouvelles venues, et les langues de ronfler. Enfin, mû par sa propre masse sans cesse accrue un groupe dévala la pente jusqu'au carrefour où il s'éparpilla comme une boule de neige brisée, et les flocons emportèrent la nouvelle aux lisières de la ville basse.

Sur le port, Lagobolon gesticulait. Il n'avait pu rester

couché avec la bouillante nouvelle qui tressautait en lui comme lait sur le feu ; pour la centième fois il expliquait :

— Ah, mon pauvre ami, ce fut vite fait. Un coup là, disait-il en touchant son menton et, adieu pays. Si tu l'avais vu courir.

Il imitait sur place les galopades d'Antinoos et les gestes d'Ulysse, puis, rouge et suant, il reprenait pour les nouveaux arrivants :

— Il est encore plus fort qu'on ne dit. Il est devenu tout à coup très grand, très beau, avec des muscles... Il y a sûrement du dieu là-dessous.

A ce moment, on héla de la mer.

Une barque revenait étrangement chargée.

Ils s'approchèrent. Elle amenait le corps d'un homme. Ses bras et ses jambes étaient brisés en plus de dix endroits ; ils se ployaient comme branches d'aulnes. Une plaie saignait à la cuisse qu'un crabe avait entamée.

— Je l'ai trouvé aux « ragues chantantes ».

On l'allongea sur le quai mais, comme on le tournait face à l'air, on reconnut, à travers la crispation d'une horreur panique, le visage d'Antinoos.

Lagobolon, le doigt aux lèvres, faisait aller ses regards des uns aux autres, comme pour dire : « Eh, je vous l'avais bien dit. »

Maintenant, tous les quartiers bas connaissaient la mort de Kalidassa. Une marchande de poissons qui allait remplir ses couffes l'amena sur le port et la répandit d'abord dans les sentines à l'angle de la rue, puis, s'approchant du groupe où Lagobolon parlait, moins volubile :

— Vous savez la nouvelle ? dit-elle.

Si on la savait, la nouvelle.

Elle était même là, étendue à leurs pieds, brisée, ruisselante. Ah, le terrible homme dont on trouvait les adversaires en cet état.

— Mais, balbutia la femme, ébranlée d'horreur, on vient de me dire qu'on a trouvé Kalidassa pendue à la ferme.

Pour le coup, on se regarda sans piper mot, le nez pointant vers la terre.

Antinoos. Kalidassa.

Où allaient tomber, maintenant, les coups épouvantables ?

Les premiers rayons obliques du soleil frappèrent une Ithaque tumultueuse. Il en sourdait un frisselis de voix mélangées qui s'épandait sur la mer jusqu'à la ligne où nageaient, d'ordinaire, les vaisseaux à longs voyages, et, plus d'un équipage étonné tendit l'oreille vers l'île ce matin-là.

La mort d'Antinoos jeta la nouvelle huile dans la poêle. Les pêcheurs qui n'étaient pas partis rentraient les rames. Déjà, dans les sentines, on délutait de vieilles cruches. Les établis expulsèrent les bourreliers à relents de poix et les ouvriers en bois parfumé à la résine. Le fournil éructa le boulanger ébloui et le courtier en graines, à la parole facile, goûta dix fois à dix carrefours différents les joies de l'orateur écouté. Un boucher, au tablier plein de sang, émotionna un groupe de commères à l'instant silencieuses et tremblantes ; le goujat d'abattoir oublia près du portail de Vénus deux chevreaux aux pieds liés qui grelotèrent tout le jour, et Lagobolon offrait trois porcs prêts à sevrer pour qu'on le portât sur-le-champ en Elide.

Vers le midi, la mère d'Antinoos arriva. Elle semblait échappée d'Hadès. Elle portait le silence avec elle. Elle marchait très vite, en penchant son torse en avant comme si elle venait de recevoir un javelot et faisait quelques pas encore avant de mourir. Elle passait sans voir personne les yeux fixés sur le débouché rectangulaire de la rue où se dessinait le fin gréement d'un voilier au repos. Tout le monde la suivait du regard.

Elle s'effondra sur le corps de son fils ; ses cheveux gris couvrirent le visage du mort. Elle resta silencieuse, écrasée, puis elle se mit à panteler ; on vit ses mains se crisper sur la pauvre chair inerte; enfin, elle releva la tête et, dans la conque du port, elle hurla comme une chienne blessée.

Au caboulot des « Navigateurs » il s'éleva une dispute au sujet de l'endroit où on avait découvert le cadavre. Le pêcheur affirmait que c'était aux « ragues chantantes », petite dentelle de méchants récifs qui gardait l'entrée des calanques et où le flot, sans repos, gémissait. On se mit en barque pour aller voir. A la sortie du port, il fallait tourner à gauche; après la côte était déchirée par deux larges fentes au fond desquelles, à cette heure, dormait une eau paisible, couleur de lilas.

La brise enlevait aux pins une musique d'une douceur suave, mais on n'avait pas de cœur en ce jour pour goûter la joie de vivre. Malgré tout, un des rameurs leva la tête : il vit l'effondrement de la falaise. Une étoffe flottait : on la pêcha. C'était la ceinture d'Antinoos. On aborda : on grimpa à côté de l'éboulis en s'aidant aux genêts. Il y avait Koras le boulanger, Sarkos du moulin d'huile, Lampito le chanteur du temple, Croton, et puis le pêcheur. Une fois là-haut, ils furent stupéfaits du désastre: plus de dix pins avaient roulé dans l'abîme. Ils étaient là, silencieux, cherchant à lier les trois malheurs avec la ceinture du mort qu'ils avaient trouvée en bas, quand Lampito qui s'était approché du bord revint, l'air égaré en disant qu'il venait de voir, imprimée dans la terre, à l'endroit même où les rocs avaient commencé à céder, la marque d'un énorme pied. Son commerce régulier des prêtres le faisait aisément vivre dans le merveilleux. Il expliqua qu'à son sens ils étaient sur les lieux mêmes de la bataille.

— Un dieu a aidé Ulysse ; là-bas est l'empreinte de son pied.

Ils dévalèrent sur le cul, à la hâte et rentrèrent au port en moitié de temps qu'ils n'avaient mis pour aller.

Cette annonce qu'ils chuchotèrent aux oreilles dès le quai s'insinua goutte à goutte dans une ville à bout de nerfs et, portant au comble l'inquiétude la mit si bien aux lisières de la terreur que chacun rentra chez soi malgré une soirée qui s'annonçait délicieuse. Seuls, quelques hommes courageux : Broros le chasseur, Alcidamas et Danaüs qui ne risquait guère étant un peu faible d'esprit, montèrent tout en haut de la ville, a la placette des micocouliers d'où, par-dessus les remparts, on pouvait apercevoir la ferme d'Ulysse.

Le ciel était somptueux et rouge. Un long nuage tout doré que le vent du jour avait effilé plongeait dans la mer comme une flèche enflammée. Les arbres, les herbes et l'air tremblant du lointain se coloraient d'un incarnat velouté ; une collinette ronde et rase avait la rougeur d'une joue de fillette. C'était l'instant du crépuscule où nulle haleine ne dérange l'harmonie des lignes, où les cyprès se redressent, où le saule se gonfle comme un pigeon ; mais cette immobilité même et la beauté étrange de la couleur qui parait la terre enfla encore le désarroi des cervelles.

Hors des chenaies le colombier d'Ulysse pointait son petit museau fouinard où s'enlaçaient deux banderolles de fumée.

Là-bas était la force et, qui n'a rien à se reprocher, n'allait-elle pas éclater comme un pot chargé de bitume en feu ? Sait-on jamais quand les dieux sont au service de la vengeance ?

Cependant, comme on les avait vus monter, les trois hommes mirent un point d'honneur à rester en face du terrible mystère. Ils allaient même s'accouder au parapet quand, du port qu'ils surplombaient s'éleva le lugubre hurlement de la mère. Alors, toute honte bue, ils s'engouffrèrent à la course dans le tourbillon des ruelles.

La nuit étant venue sans lune, il n'y eut plus, sur l'eau du port qu'un fanal au flanc d'une ourque de Phéacie.

La vieille femme redressa son long corps douloureux. Elle essaya de porter le cadavre. Trop lourd, il lui glissait des mains ; la tête sonnait sur les dalles comme une courge verte et, chaque fois la mère gémissante portait ses mains sur les pauvres cheveux mêlés d'algues comme pour calmer un mal. Enfin, elle se lassa, délivra sa poitrine d'un dernier hurlement et s'en alla du côté des bois.

Antinoos, écartelé et sanglant resta sur le visage d'Ithaque comme la marque d'un coup de poing.

Jean Giono

Extrait de *Naissance de l'Odyssée*

Aux Frontières de Feu

A André GAILLARD.

LE DERNIER MOT

A cause de tes bras sans artifice
A cause de cette petite bouche
Qui ne sait pas le nom de l'amour
La nuit et le sang à mes yeux
J'ai ton visage entre les mains
Et mes veines vont se rompre.

A fleur de peau voici mon sang
Voici la Terre à fleur de mort
Le secret de toutes les lèvres
Qui ont le goût de la mer
La cruauté de la mer
Qui force à fleurir les arbres obscurs
Et fait se briser le cœur des oiseaux

Tombez, tombez ô flèches
Sur les péchés du monde
Et le bonheur du monde
Jeux de lunes des années
Les mains s'ouvrent et se ferment
Mais déjà l'homme est mort
Mais déjà Dieu est mort
Sans avoir parlé.

ALLUSION A LA MER

Ecoute respirer la buée sur les cloches
Les femmes n'y sont plus le reflet des étoiles
Mais foulent un tapis de voiles et d'hélices
Où l'écume et le sel font éclater leurs cœurs.

La plus belle inconnue au masque de satin
Dans l'ombre dévorant la dentelle des cris
Eveillera le chant des biches qu'on égorge
Et mêlera ton sang à celui des colombes.

Le fantôme à genoux de la mer et des feuilles
Le silence percé des aiguilles du fard
Lancent des bracelets qui sortent de leurs lèvres
Et ploient un éventail sur les secrets de chair

MONDE HOSTILE

Pour Jules Supervielle.

Le ciel reste pareil sur tous les paysages
Mes ongles en souffraient ainsi que d'un velours,
Les devantures d'or jouent avec mon visage
Le vent crève de rire à tous les carrefours

Une fusée de mots brûle toutes mes ailes
Je voudrais me tuer de ciel et d'air marin
Mais trop de lieux communs comme des chiens fidèles
S'en viennent reposer leurs museaux dans mes mains.

Mon sommeil est aussi troublé que mes poèmes
Je ne sais pas trouver les rêves qu'il me faut,
Mon Dieu je ne sais plus qui je hais et qui j'aime
Les bêtes de ma vie ont toutes les yeux faux.

Qu'un passage d'oiseaux coupe les fils du songe
Aux écumes du jour ma chair va se baigner
Et sur mes vieux pêchés vous passerez l'éponge
Belles mains et le sang de l'aube à vos poignets

SAUVER SA VIE

Autrefois belles ombres et rivières vos perles
Douces du cœur de l'ombre et des villes de feu
Entre les hommes de toujours vous étiez nues
Vos seins battaient comme les sources et les feuilles
Et le ciel renaissait à cause de vos yeux

Le monde était à vous et j'en avais ma part
Le monde libre avec pour loi les quatre vents
Aux paumes de vos mains les routes au soleil
Et le rire troublant des oiseaux de la neige
Entre vos cils mi-clos dardait ses flèches longues.

Me voici maintenant sage comme les hommes
A l'image d'un Dieu qui les laisse dormir
Voici les vérités pour vos sexes de glace
Voici le ciel à la mesure de vos mots.

Raisons d'aimer, de vivre et les bagues-poisons
Voici les folles à lier et les étoiles
Joie sur la terre et vos tanières de renards
Voici l'amour vaincu par toutes vos défaites
Vos pleurs comme le feu vos cris comme les perles
Et la brume de vie où les lâches se perdent
Fait danser des miroirs aux lèvres des mourants

Seuls auprès des bûchers où les phœnix se couchent
Quelques hommes vivants recueillent leurs soupirs.

Pris aux filets faciles des verdures
Gémis bonheur aux yeux fermés
A petits coups le cœur avec les sources
A petits coups la vie comme la mer

Entre les frêles ongles des feuillages
Pas de velours des bêtes de minuit
Un vent de soie aux lacets des paupières
Et vos baisers charmeuse des saisons.

O belle mort gratteuse de guitare
L'ombre un miroir pour y jouer l'Amour
Assez de sang pour y brûler nos lèvres
Le jeu du sexe est un secret d'oiseau

Dormez la fille dormez la mer
Sous le collier de pierres froides
Assez de feu pour le coton des feuilles
Assez de cloches pour en mourir

Sources du rire comme plumes
Dans un jeu de foulards vos fleuves
Tournent tournent tournent en vain
Ce qui respire ne vit pas

Dans vos hennissements chevelures des arbres
Les steppes de silex et d'herbe prennent feu
Les perles égorgées se tordent sur les marbres
Où le bec des vautours a déchiré leurs yeux.

Cruelles méprisant les flèches de l'éclair
Lianes de la voix qui me fera statue
Plus blanches que le sel vous ligotez les mers
Mais le monde mourra quand vous vous serez tues.

Hors de l'encre et du sang les bûchers qui s'allument
Sous les pieds nus de la jongleuse des poignards,
Voici la fraîche mort et son masque de brume
Le sang de la colombe aux feuilles des miroirs

Hors de l'encre et du sang la belle délivrance
Et ta bouche d'argile où le soleil naîtra
Aurore d'aubépine aurore de grenade
Les cendres de la nuit ruissellent sur tes bras.

Beaux yeux des morts captifs de la beauté des pierres
Cœurs prisonniers voués aux vitrines en fleur
Quelle cloche demain ranimera vos feux
Aube longue livrée aux serres de la vie?

(1927-1930) Léon-Gabriel GROS.

Boccace et le Catholicisme

III

En mai 1361, mourut en odeur de sainteté, le chartreux Pierre Petroni, et aussitôt, se disant envoyé par lui, un autre frère, un certain Joachim Ciani alla trouver le poète pour l'exhorter à changer d'habitudes, et à renoncer à «cette coupable habitude de faire des vers» — choses qu'il aurait dû faire pour le bien de son âme, parce que le Christ — racontait Ciani — apparu au chartreux moribond, lui avait révélé que Boccace n'avait plus que quelques années à vivre.

Celui-ci fut profondément troublé par cette révélation; et comme il avait l'habitude de le faire dans les circonstances les plus tristes de sa vie, il s'en ouvrit aussitôt à son très cher ami François Pétrarque, qui lui répondit longuement, l'encourageant à ne rien craindre, et se montrant fort incrédule sur la sincérité du moine et sur les révélations qui avaient tant bouleversé l'âme du pauvre Boccace.

« C'est un bien grand miracle, il faut en convenir, (écrit Pétrarque) que Dieu apparaisse aux mortels ; grand... s'il est vrai. » Et il conclut en renforçant l'ironie par une franche incrédulité : « mais craignons plutôt qu'un autre ne se serve du nom du Christ, comme nous le vîmes souvent faire, pour donner du poids à l'imposture ».

Selon l'unanime opinion des Savants, la lettre de Pétrarque contribua beaucoup à calmer les craintes de son ami. Mais si les critiques sont d'accord sur ce point, ils le sont aussi pour dire que cette fameuse révélation, que Corazzini appelle « la dernière preuve d'impudence » laissa une trace profonde dans l'âme de Boccace. Volpi déclare qu'après ce fait il changea « la direction et le but de ses études »; Hortis, qui cependant affirme qu'on donna trop d'importance à cet épisode, dit « qu'entre Boccace conteur et Boccace moraliste

s'était interposé le chartreux et ses sombres prophéties » ; (1) et Forcaciari, que «grâce aux exhortations du frère chartreux... Boccace se convertit à de meilleures habitudes, et changea tout à fait de vie ». Ainsi s'expriment à peu près tous les autres.

Même en cela, je ne puis être d'accord avec les critiques ; l'affirmation me semble pure fantaisie. Avant tout voyons quelles œuvres avait écrites Boccace avant 1361 : Le *Philocole,* roman en prose ; la *Théséide,* en douze livres ; le *Philostrate,* en neuf livres ; l'*Admète* œuvre pastorale, mélange de vers et de prose ; l'*Amoureuse vision,* cinquante chants en tercets; *Fiammette,* prose romantique; peut-être le petit poème: *Le Nymphée de Fiesole;* le *Décameron,* et finalement le *Corbaccio* ou *Labyrinthe d'Amour,* prose satirique. Après 1361, il y a probablement 14 ou 15 des 16 *Eglogues,* le *De Genealogiis Deorum,* écrite avant mais publiée peut être en 1373, le *De Montibus Silvis,* etc.; *De Claris mulieribus; De casibus virorum illustrium;* peut être la *Vie de Dante* dont on ignore la date précise (vraisemblablement en 1363) le *Commentaire* aux 17 premiers chants de l'Enfer et quelques autres écrits moins importants.

Et maintenant voyons de quoi Ciani entendait blâmer Boccace par ces paroles qui me semblent n'avoir pas été exactement interprétées. Je ne mets pas en doute que Ciani, comme pensa Pétrarque, ne fût un vulgaire imposteur, irrité, ainsi que de nombreux ecclésiastiques d'alors, par la terrible causticité du Décameron, et qui voulut se venger de Boccace en empoisonnant sa vie par la crainte d'une mort prochaine; cherchant ainsi à se soustraire, lui et les religieux de même acabit à d'autres satires éventuelles, en conseillant cet ascétisme propre aux personnes qui redoutent la vie future. Mais il est aussi évident, qu'il ne pouvait atteindre son but que par un détour, par quelque précaution rusée, car personne ne l'aurait cru, et Boccace moins que les autres, s'il s'était présenté à lui au nom de Pétroni pour lui dire de cesser son impitoyable guerre contre les faux religieux; car en agissant ainsi, Boccace

(1) « Les admonitions du fameux chartreux poussèrent Boccace à un mysticisme exagéré ».

avait eu toute l'apparence de vouloir servir l'Eglise, et non de la traiter en ennemie. Donc, que fit-il? Du Décameron qui était sa préoccupation dominante, il ne souffla mot: feignant de vouloir corriger Boccace pour son bien, il tenta de lui inspirer la terreur sacrée de la mort, et lui conseilla d'abandonner « cette coupable habitude de faire des vers ». L'important — a dû penser le frère malin — est de le persuader que sa mort est proche : cela suffira pour qu'il n'ait plus toutes ces idées en tête, et préfère penser à son âme, plutôt qu'à la vertu des autres. Mais, ceci dit, à quoi eut l'air de s'attacher sa critique? A l'obscénité. Peut-être. Certes, non; on peut affirmer que les ouvrages en vers de Boccace en sont totalement dépourvus. L'hypocrite moine pense à la prose et parle de la « coupable poésie » ; il veut éviter d'autres satires, et se montre scandalisé, au contraire, parce que dans ses vers, Boccace exalte l'antique mythologie. Et le défaut apparemment combattu par Ciani n'est pas imaginaire : il est réel. Quand on lit, la *Théséide*, le *Philostrate*, le *Nymphée de Fiesole*, et jusqu'à l'*Amoureuse vision*, qui cependant cache une allégorie chrétienne-morale, on n'a pas l'impression de se trouver en face d'un poète catholique, parce que le paganisme envahit tout, et règne en souverain. Or, en ce temps-là, à peine sorti de l'ascétisme aveugle du XIII[e] siècle « qui avait affirmé l'esprit pur, nié le corps, la terre, le monde comme ennemis de l'homme ». (1) beaucoup croyaient, ou faisaient semblant de croire, que l'étude de l'antique mythologie était répréhensible chez un catholique ; et comme les gestes des antiques divinités païennes avaient été surtout poétiquement chantées, le même blâme pesait sottement sur toute la poésie antique. D'ailleurs, on ne pourrait peut-être non plus refuser quelque apparence de raison aux sincères zélateurs de la religion du Christ ; car en vérité, il faut observer que la simplicité sublime du christianisme, qui voudrait qu'on ne nommât la divinité que pour l'invoquer ou la louer, et qui considère comme un péché mortel de donner de Dieu des représentations graphiques ou artistiques, ne peut, par nature, que contredire la conception païenne, qui introduit les dieux parmi les hommes, comme pour rivaliser avec eux de vices

(1) Settembrini.

et de vertus. Mais, même sans tenir compte de cette considération, pourquoi un chrétien, un catholique, dans des œuvres d'art créées pour satisfaire les sens et pour plaire, aurait-il dû ou pu représenter sous des dehors agréables et flatteurs les dieux des Gentils, considérés par les Pères de l'Eglise comme de vrais démons (1) alors qu'il aurait dû s'efforcer au contraire de glorifier par tout son art la puissance du Dieu unique et de sa Trinité ?

Donc, si les remontrances du moine Ciani avaient visé sérieusement son habitude de faire des vers » entâchée de paganisme, elles auraient eu, dans le fond, un semblant de raison. Mais à ce sujet j'ai déjà exprimé nettement mon opinion: le moine rusé tendait à un tout autre but: pénétrer l'âme du pauvre Boccace de la terreur de la mort. Il convient de se demander, pour pouvoir évaluer ensuite les conséquences de son ignoble tentative si Boccace tomba dans le piège qui lui était tendu. Examinons d'abord les faits séparément; le premier instant de peur passé, nous ne trouvons plus dans ses écrits aucune allusion à l'admonition du moine. Les critiques disent que c'est pour cela que Boccace changea de vie, et nous verrons bientôt s'ils disent vrai; pour l'instant je me contente d'observer que le religieux n'atteignit nullement le but apparent, puisque aucune œuvre de Boccace n'est aussi débordante de paganisme que la Généalogie des Dieux, publiée, semble-t-il, en 1373, et puisqu'il ne renonça pas à la « coupable manière » de faire des vers, cela paraît signifier qu'il finit par n'accorder aucune foi aux fables de Ciani, ni surtout! — ne changea de vie pour elles. Quant à l'intention cachée, sa réussite fut au moins douteuse: certes Boccace n'écrivit plus d'autres Décameron ; mais il est aussi à peu près certain, que dans un âge avancé il n'aurait pas écrit d'œuvre semblable, et cela par une naturelle disposition de l'âme et sans les remontrances de frère Ciani. Il reste ainsi à réfuter l'affirmation des critiques qui prétendent que les révélations du moine opérèrent le grand changement dans l'âme de Boccace ; et puis à expliquer, si possible, par des raisons diverses ce changement, qui, sans être immédiat et profond comme certains le prétendent, n'en affecta pas moins sa vie. Le

(1) Tertullien, Apologéticus adversus gentes.

rebelle, l'insouciant, l'endiablé auteur du Décameron, s'est fait, en vieillissant, triste.

Ce n'est ni d'hérésie, ni d'obscénité, ni d'injures au Pape et aux prêtres que Ciani accusa Boccace ; seule est mise en cause son habitude de faire des vers, entâchée de paganisme. J'ai dit aussi qu'après les encouragements de Pétrarque, il ne semble pas que Boccace ait jamais parlé de cet événement. J'ajoute maintenant, que, le premier moment passé, et lorsque Pétrarque lui eut exprimé son soupçon formel d'imposture, on ferait injure à Boccace en supposant qu'il persista dans sa crédulité et son épouvante, et qu'il n'éprouva pas plutôt, avec le souvenir de ce fait, tout le mépris et le dégoût que l'honnête homme ressent pour l'imposteur. Si le soupçon de Pétrarque ne l'avait pas convaincu, est-il possible qu'il ne répondît pas, qu'il n'entamât pas avec l'ami une discussion épistolaire ? Et si la menace de Ciani l'avait atteint d'une manière aussi profonde, aussi durable (comme il faut le supposer pour avoir le droit qu'elle lui fit changer de vie pour toujours !) comment admettre qu'il ne restât pas dans ses œuvres un signe, une trace d'une terreur aussi salutaire ? Entre autres choses, douze ans après qu'il avait entendu prophétiser sa mort prochaine, il était encore assez plein de vie, pour pouvoir publier un ouvrage considérable: et pouvait-il ne pas sourire, au moins pour cette partie de la prédiction, de l'astrologue de mauvais augure qui, en 1361, l'avait donné comme bien près de sa fin ? D'ailleurs, un fait prouve qu'il n'a point suivi les conseils du moine, jamais, il n'étala une aussi vaste érudition classique, et une aussi profonde connaissance des poètes païens qu'après cet événement et par surcroît, ce qu'il écrit dans le chapitre XIV de la *Généalogie des Dieux*, me paraît prouver suffisamment qu'il se souvint avec dégoût du faux prophète et censeur. Ce chapitre, interminable, est d'un bout à lautre la défense de la poésie païenne. et de ceux qui de tous temps l'étudièrent. Par intervalles, et même assez fréquemment, le style de Boccace se fait dur, amer, agressif, et quelquefois violent. Il s'en prend à tous : aux ignorants, aux jurisconsultes, aux faux savants, aux religieux hypocrites. Le lecteur comprend bien que sous ce style passionné, acerbe, virulent, il y a quelque chose : il y a la révolte, il y a la réaction légitime et naturelle, causée par le

souvenir douloureux de quelque ancienne souffrance spirituelle. Le Décameron, qui avait été publié peu à peu, avait aussi trouvé des critiques et des censeurs; et çà et là, dans le cours du volume, l'auteur notamment répond et se défend. Mais c'est la défense de l'homme gai et insoucieux des applaudissements du vulgaire : il sourit, hausse les épaules et poursuit sa route.

Dans la Généalogie, au contraire, la défense est anticipée, le raisonnement prolixe, le style violent. A mon avis l'écrivain pensait vraisemblablement à Ciani ; il se rappelait l'impudence de ce dernier dans le mensonge, les tristes heures qu'il lui avait fait passer dans l'épouvante de l'inconnu et de la mort, et la tentative faite pour l'éloigner de ses études préférées, son unique gloire, et son seul réconfort dans l'infortune. « Ils vont « d'un pas lent — écrit-il des faux religieux parmi les-« quels Ciani irait à merveille — pour que les igno-« rants les croient accablés sous le poids des sublimes « considérations. Ils portent un vêtement honnête, non « que leur conscience le soit, mais pour pouvoir trom-« per par une feinte bigoterie. Leurs paroles sont comptées et graves. Priés de parler, ils poussent d'abord un soupir, puis, après un moment, lèvent longuement les yeux au ciel et seulement alors consentent à répondre. Ils font cela pour faire croire aux assistants qu'ils ne laissent si difficilement tomber de leurs lèvres les paroles que parce qu'elles leur viennent en secret des lointains esprits supra célestes. Ils font profession de Sainteté, de piété et de justice. uant souvent de la parole prophétique : « Le zèle du Seigneur me dévore »... Grand Dieu ! éclate Boccace pourquoi ne les foudroies-tu pas — « O prisca fides ! O Dei patienta grandis, quid pateris ? quid verum conditor in erectas turres, quid in caelsos vertice montes fulmina torques ? Hi, sanctissime pater, feriendi sunt ; qui dolosa lingue atque mendaci aliorum exitio sibi aucupant inanem gloriam ! » « Je confesse, poursuit Boccace, qu'il vaudrait « beaucoup mieux étudier les livres sacrés, que ceux-ci « pour si excellents qu'ils soient; mais « nec omnes nec semper eadem trahimur affectine ». Ei si nous sommes conduits à cela, ou volontairement y venons, quel péché, quel mal pouvons-nous faire? Ces « doctores » devraient au moins savoir, ce que le « vas electionis testatus est: Scire malum, malum mon esse, sed operari ».

Et plus loin : « Vocatur etiam nonnumquam a sacris hominibus in testimonium diabolus: invocasse poetam horum accusantium auctoritate irremissible crimen est ». Et encore : « Il est permis à l'artiste, même dans les églises sacrées, de peindre le chien tricéphale, qui fait la garde à la porte de Pluton; Caron, nocher des Enfers, qui traverse le fleuve Achéron; les Erinnyes, furies déchaînées brandissant des torches brûlantes ; et Pluton lui-même, prince du royaume infernal (1) pourquoi ne serait-il pas permis au poète de représenter les mêmes choses ? » On pourrait citer de nombreux passages encore plus violents du chapitre XIV de la Généalogie, pour montrer quels sentiments, les admonitions de Ciani avaient en réalité, laissé dans l'âme de Boccace; je crois, toutefois que ceux que j'ai cités plus haut doivent suffire à nous satisfaire. Parmi eux, singulièrement important est celui où le poète semble ouvertement confesser qu'il se sent attiré par l'étude de la poésie païenne, plus que par celle des livres sacrés. Le Boccace des dernières années est donc identique en tout, et jusque dans sa haine pour les religieux hypocrites, à celui qu'il avait toujours été.

Seulement sa gaîté s'est changée en mélancolie.

*
* *

Reste donc la dernière partie de l'argument que je me suis proposé : en admettant qu'il y ait eu changement dans les dernières années de la vie de Boccace et que ce changement ne dérive pas des révélations du frère Ciani, à quoi faut-il donc l'attribuer

Simplement à une évolution naturelle. En quoi consiste le changement de notre auteur ? Je l'ai déjà déclaré, il y a un moment : approfondissons maintenant l'argument. Ses premiers ouvrages exaltent le sentiment amoureux qui manque dans les derniers : quoi d'étonnant à cela ? Par contre, dans les derniers, Dieu est invoqué plus souvent que dans les premiers : on dirait que la pensée de la vie éternelle occupe davantage l'esprit de l'écrivain à mesure que la mort approche Et

(1) XIV 21 Dante aussi avait emprunté les personnages à la mythologie antique ; mais il ne les avait pas faits sortir de l'Enfer, contre lequel il n'existe pas de blasphème.

ceci, est-ce un fait nouveau? N'est-ce pas ce qui arrive à tous les vivants ? Ne sait-on pas que même les femmes qui pendant la jeunesse ont mené la vie libertine, deviennent très souvent dans leurs vieux jours, exagérément rigoristes. Et l'obscénité? Remarquons, avant tout que si Boccace fut incorrect, c'est seulement dans le Décameron et dans le Corbaccio, qu'il écrivit vers quarante ans. Quelques-unes, parmi le reste de ses œuvres, pourront être jugées immorales; on ne saurait les qualifier de licencieuses. L'obscénité n'est pas un défaut permanent chez lui, encore moins une intention, un but poursuivi et voulu; il y tombe de temps en temps, par goût artistique et par la force des choses, quand il entreprend la description pittoresque de ce monde corrompu, hypocrite, amoureux qu'il voit à travers le prisme merveilleux de sa géniale satire donnant à tout ce qui l'entoure couleur, vie et âme, sans vouloir détourner les yeux de ce qui justement offre le plus souvent le flanc à ses flèches. Mais quand il ne reproduit, ni ne décrit la vie réelle, quand il écrit des ouvrages de fantaisie ou d'érudition, on ne trouve plus traces d'obscénité ; il serait donc absurde soit de vouloir qu'il eut écrit des Décameron sa vie durant, pour ne pas laisser croire aux critiques futurs qu'il avait donné une trop grande importance au frère Ciani, soit de trouver surprenant qu'il ne fût pas obscène dans ses dernières œuvres, quand elles appartiennent à un genre littéraire que même jeune il avait traité d'une façon châtiée. Même en ce qui concerne l'excessive liberté de son style, je ne trouve nullement prouvé que dans une époque postérieure à 1361, il ait subi un changement notable. Il est vrai que dans une lettre à Maghinardo Cavalcanti il se blâme d'avoir écrit ces choses légères qui allument dans l'âme humaine le désir du péché charnel, mais il est tout aussi vrai que malgré le peu d'importance qu'il attribuait au Décameron comparé à ses autres ouvrages, jamais il ne rendit ce blâme public, ni ne désavoua son œuvre ou tout au moins la corrigea.

Non, pour le lecteur qui examine attentivement les dernières œuvres de Boccace — et par dernières j'entends celles qui furent écrites après 1361 — l'auteur apparaît comme un homme vieilli, simple dans la douleur et dans la foi, fier encore dans son indépendance matérielle et morale, et qui, dépouillé de sa gaîté par les

coups répétés des douleurs et des déceptions, trouve son seul réconfort dans la science et la culture de son art préféré. Et voilà pourquoi, bien que chrétien il se trouble et s'agite si quelqu'un veut mettre le désordre dans le dernier refuge de son âme, ses études chéries, ou tenter de lui prouver le désaccord entre la littérature antique des païens et la foi religieuse des disciples du Christ. Mais entre affirmer ce léger abattement, cette morne lassitude commune à presque tous les vieillards, et en attribuer la cause aux admonitions de Ciani, il y a loin : la grande âme de Boccace sort diminuée de cette affirmation et son caractère faussé, car avant que Ciani fasse son apparition, il y a déjà de profonds symptômes du changement graduel. Le Décameron même, terminé en 1353, commence par l'histoire endiablée de « Maître Ciappelletto » et finit par les « récits des choses remarquables faites par ceux qui agirent avec générosité et grandeur » : entre autres l'abbé de Cligny : *dulci in fundo*. Non ; à qui lit le *Corbaccio* et pense qu'il fut écrit six ou sept ans avant le fameux événement auquel on a voulu donner tant d'importance, la vérité ne peut échapper ; déjà vers quarante ans, Boccace commençait à sentir ce découragement, cette lassitude de tout et de tous, qui est en général propre à la vieillesse. Et non seulement dans le Corbaccio, où sa vivace jeunesse jette les dernières lueurs, mais encore dans l'Eglogue XV écrite, comme on le présume d'après les derniers vers, avant 1361, il y a des signes manifestes de la métamorphose qui s'accomplissait dans son âme. Dans cet Eglogue. Tiflo sous le nom duquel il se cache, répondant aux observations de Philostrope (Pétrarque) dit ces paroles :

An visurus ego veniam, Philostrope, silvas,
Hujus quaeso senir (1) *cujus rapuisse juvencam*
Jamdudum memini ? Leges, ritusque suorum
Jam pedibus calcasse meis ? manibusque nefastis
Carpendas porcis olim jecisse Dionis ?
Non veniam ; timeo vires irasque frementis.

Voilà, ce me semble, de la mélancolie religieuse belle et bonne ; et le frère Ciani n'y a que

(1) Teoschro, c'est-à-dire Dieu.

faire. La cause en est aux ans qui s'accumulent, sur les épaules du pauvre Boccace, et aux douleurs qu'ils apportent. La pensée de Dieu, de la vie future, se fait déjà plus fréquente dans l'âme du poète; les déceptions éprouvées en amour lui font prendre le parti de se consacrer entièrement à l'étude : et même le souvenir de Fiammette, morte vers 1350, est impuissant à retenir son invective féroce contre les femmes ; mauvais signe pour un amateur de jupons, quand il devient misogyne ! Mais encore une fois, ce n'est pas à Ciani qu'il faut s'en prendre. Le *Labyrinthe d'amour,* mieux connu sous le nom de Corbaccio est l'ouvrage qui a le plus d'affinités avec le Décameron : même style alerte, même efficacité dans la satire acérée et l'art du ridicule. Mais *quantum mutatus ab illo !* On sent, en lisant, que Boccace déjà moins jeune quand il finit le Decameron que lorsqu'il le commença, et ayant vieilli davantage pendant ces trois années, a retrouvé en partie l'ancienne énergie de son esprit sous l'aiguillon du désir de vengeance ; mais dans l'écrivain satirique déjà se devine le futur misanthrope, « l'homme rustique », (comme dit Salutati) qui fait à l'amour ses derniers adieux. L'insolent refus de la veuve, contre laquelle il écrit ce véritable pamphlet, qu'est le *Corbaccio,* n'alla pas sans lui causer beaucoup de déplaisir : d'un naturel humble et simple, il devenait altier quand il s'agissait de sa propre dignité. Que dut-il sentir et penser, lui dont l'amour heureux pour la fille du roi de Naples avait inspiré les œuvres réputées plus belles, devant ce refus d'une veuve de vulgaire lignage, qui le montrant du doigt à ses compagnes, disait en ricanant : « Regarde ce gros nigaud? c'est mon soupirant. Tu vois si je puis m'estimer heureuse ? »

Ici, bien entendu, il n'est pas question de passion. Mais pour un homme déjà attristé par l'annonce d'une vieillesse précoce combien est cruelle la blessure de tout ce qui lui rappelle ou confirme sa déchéance !

Non que je veuille par là, affirmer que ce fut le refus de la veuve qui opéra le changement survenu dans l'âme de Boccace : Ce serait lancer une nouvelle sottise après avoir évité celle de donner une importance quelconque aux bavardages de Ciani. Non, s'il est vrai que SENECTUS IPSA EST MORBUS, et que les vieillards soient presque toujours enclins à la mélancolie et à la rusti-

cité, tout aussi vraie et justifiée doit apparaître la vieillesse prématurée de celui qui avait tant souffert dans sa vie. (1)

Il ne put guère jouir de ce que, communément, on considère comme le plaisir de la vie. Fut-il heureux en aimant ? L'amour si vif qu'il ressentit pour Marie d'Aquin, et qui remplit à lui seul toute sa jeunesse, lui valut certes plus de peines que de joies. Le douloureux éloignement de Marie dont « *Fiammette* » est le fruit, puis ses refus et enfin sa mort survenue vers 1350, tinrent l'esprit de Boccace dans une longue et continuelle agitation. Il ne fut pas plus heureux dans la vie domestique, qui offre pourtant de suaves consolations : de son père il n'eut guère de joies ; c'était, comme il dit dans l'*Admète* « un vieillard froid, rude et avare » dont

... l'horrible et cruelle vue
augmente à chaque heure ma peine

Bien peu, aussi de sa femme qu'il épousa sans amour. Il eut une petite fille qu'il aima profondément, mais il la perdit à cinq ans 1/2 : tout ce qu'aimait le pauvre Boccace était destiné à mourir ! Dans la lettre qui commence « ut te viderem » il raconte à Pétrarque qu'étant allé le chercher chez sa fille, il y a vu Electre, la jeune nièce de son ami. « Hélas ! malheureux que je suis — s'exclame le pauvre Boccace — combien de fois, l'embrassant tendrement et prenant plaisir à parler avec elle, le souvenir de la très chère petite enfant qui me fut ravie, m'emplit les yeux de larmes, que je laissai couler en soupirant ! »

Les voilà, les douleurs propres à créer le découragement, et à hâter la vieillesse d'un homme, bien autrement que les mensonges et les stupidités d'un frère Ciani !

Et dans la douce Eglogue XIV, avec quel amour Boccace se souvient de la pauvre enfant, objet d'une ingué-

---

(1) Sonnet I
« *Nous avons été longtemps entraînés en pleine mer*
Et tout ce qu'on a à craindre de la fureur des vents,
de la violence, des tempêtes et des plus redoutables pé-
nous le connaissons déjà par expérience... ». [*rils...*

rissable douleur ! La fillette, qu'il appelle Olympe, lui donne les nouvelles de l'au delà :

Vivimus aeternum meritis et numine Codri.
Exuvias in fine sibi, pecus omne resumet,
Ipse iterum veniens capros distinguet ab agnis
Hosque feris liquet, componet sedibus illas
perpetuis, coeloque, novo, post tempora claudet.

Quand Olympe veut s'en aller, Silvain, son père, lui dit :

« Mon Dieu ! J'en mourrai de douleur, malheureux que je suis, si tu m'abandonnes, ma petite adorée ! et elle le console :

... tibi crede quietem
Post funus, laudesque pias mi reddito coelo
Quod moriens fugi mortem, memorumque labores.
Separor ad tempus, post haec me quippe videbis,
erpetuosque trahes mecum feliciter annos.

Quelle tristesse, quel découragement dans tous ces vers !

La vie publique valut-elle à Boccace de plus grandes douceurs ? Hélas non. Ses concitoyens, il est vrai, quatre ou cinq fois lui confièrent la charge d'ambassades, et dans ses vieux jours celle de quelques lectures publiques sur Dante, emploi qui lui fut ensuite retiré : — Mais ce fut tout, car à cause de ses écrits, et de son esprit rebelle à n'importe quel esclavage, il eut de nombreux ennemis, au premier rang desquels étaient les prêtres alors tout puissants. Plus favorisé et plus adroit que lui, Pétrarque tout comme Boccace, avait bien censuré les ministres de Dieu, mais en s'attaquant seulement à la Cour pontificale et aux grands : la foule des ecclésiastiques mineurs, si cruellement raillée par Boccace, avait été épargnée par lui, et loin de lui tenir rancune, ils n'éprouvaient pour lui que de la bienveillance selon ce penchant naturel à beaucoup d'âmes humaines qui leur fait haïr les puissants. Et tandis que Pétrarque reçut de lucratifs canonicats, et la couronne de lauriers, le pauvre Boccace, dont l'âme était infiniment plus noble, eut en partage inimitié, mépris, calomnie et pauvreté.

Après avoir dépensé tout son avoir pour parfaire son

érudition et donner à sa Ville l'honneur de la littérature grecque, il resta presque abandonné dans la plus extrême indigence. Remerciant Maghinardo Cavalcanti qui lui avait envoyé de l'argent, il répondit qu'on pouvait douter si la générosité de l'ami : « ab insultu hiemali misellum foveret corpusculum suum ».

A quel point ses concitoyens lui étaient devenus déplaisants, on s'en fait une idée par la lettre consolatrice à Messire Pino de Rossi, dans laquelle il dit s'être retiré à Certaldo pour ne pas assister « aux actes, aux paroles, aux fautes, aux bassesses de ses concitoyens » et il continue « si ma pauvreté le souffrait il ne me suffirait pas « de ne plus être le témoin de leur iniquité, mais je « voudrais m'en aller si loin que je ne puisse jamais « plus en entendre parler. » Pourtant quelques années après, il les servit encore une fois comme ambassadeur et comme officier de la compagnie des stipendiaires en 1367.

Outre la pauvreté qui lui fut un continuel sujet de douloureuses privations, n'est-il donc pas vraisemblable qu'il éprouva une souffrance aigue devant l'ingratitude de ses concitoyens qui lui refusèrent les honneurs, et la juste considération, qu'il aurait bien mérités après tant d'années d'infatigable travail ? (2)

Combien la misère, les deuils, les déceptions, et les maladies, dont il eut aussi beaucoup à souffrir, devaient avoir diminué la naturelle gaieté du pauvre Boccace !

Voilà bien l'unique réalité ! Une réalité basée sur les faits, sur la raison morale, et physiologique, sur ce qui aujourd'hui encore, et tous les jours, arrive. Les admonitions de Ciani, ne furent qu'un événement insignifiant, qui, le premier moment passé, ne laissa pas, dans l'âme de Boccace, d'autre trace que cet âpre mépris qu'il manifeste dans le livre XIV de la Généalogie des Dieux.

TULLIO MURRI,

traduit de l'italien par M. L. FORNI.

---

(2) Bien que guelfe il semble que Boccace vers 1370 ait été honni comme gibelin, c'était la manière employée à l'époque pour interdire à certains les charges et les emplois. Dès lors, en effet, il ne tint plus aucune charge publique.

La Journée Athénienne

Seules l'audace et la promptitude d'Alaric avaient empêché que l'armée des Goths fût anéantie dans cette bataille. L'agression des Thessaliens, cependant, avait causé de lourdes pertes. Nombreux furent les cadavres entraînés par le fleuve, nombreuses les blessures, et plus douloureuse encore que les blessures la honte infligée par ces paysans et ces montagnards au peuple guerrier.

Impatients de prendre leur revanche et de faire expier aux Grecs la sournoise agression dont ils venaient d'être victimes, les Goths suppliaient leur chef de leur laisser infliger à ces lâches adversaires une salutaire leçon.

On célébra, dans de grandes lamentations, la cérémonie funèbre des morts, on ensevelit avec leur casque, leur bouclier, leurs armes, leurs chevaux et leurs chiens, ceux dont on avait retrouvé les dépouilles. Mais plus de trois mille cadavres avaient été emportés par les eaux, roulés comme des cailloux, et, privés de sépulture, ils allaient être déchiquetés par les rochers des rivages, dévorés par les loups, sans qu'une main pieuse pût accrocher à leur cou ou glisser entre leurs doigts, la Croix qui accompagne les morts dans l'autre monde.

Au plaisir de la victoire se mêlait l'amertume d'une défaite, et les chants funèbres résonnaient plus fort que les cris de triomphe.

Peut-être se serait-il contenté d'occuper pacifiquement l'Illyricum, ne réclamant aux habitants que les contributions nécessaires à la subsistance de ses troupes, si l'agression des Thessaliens et la défaite qui en avait été la conséquence, ne l'avaient irrité comme une véritable provocation. Il n'aimait pas les massacres et les déprédations inutiles, mais la sournoise embuscade où son peuple était tombé exigeait un cruel châtiment;

et il ne pouvait s'y opposer sans courir le risque de se voir blâmé par la nation qui l'avait élu Roi. Après l'ennui, les fatigues et les privations d'un siège, les Goths avaient besoin d'activité. Impatients de venger les morts du Pénée et de dépouiller un pays dont la richesse était légendaire, les chefs de la tribu réclamaient la punition des Grecs. Alaric y consentit, et la chevauchée commença.

Dans l'ivresse de la victoire remportée sur Stilicon, Alaric oublia presque qu'il occupait cette province pour le compte de l'Empire d'Orient, et à la suite des machinations politiques des ministres. Son désir de conquête, à la fois satisfait et stimulé par la possession de l'Illyricum, formulait de nouvelles exigences. Un Balthung ne s'arrête jamais dans sa course et ne met pas de limite à son ambition, et malgré sa romanisation Alaric restait Goth par son caractère et ses appétits. En servant l'Empire, il voulait acquérir un moyen de puissance, et il n'associait sa destinée à celle de Rome que pour mieux réaliser, grâce à elle, son besoin de domination.

A travers une contrée mal défendue, habitée par une population déshabituée de la guerre, la foule des cavaliers et de chariots, déferla comme une vague bruyante, chargée d'appétits insatiables, exaspérée par un désir de revanche qui s'ajoutait à la cupidité et à la cruauté naturelle. Depuis plusieurs années les Goths, soldats de Rome, garnisaires en Mésie, avaient dû réprimer leurs instincts de nomadisme pillard. Rendus à leur vrai caractère et aux coutumes de leur race, ils redevinrent les barbares vagabonds, ils anéantirent les villes et les villages qu'ils rencontraient devant eux. Tout ce qui tentait d'opposer un obstacle à leur course était abattu. Mais avant d'incendier les maisons, ils prenaient bien soin de les dépouiller, et entassaient pêle-mêle dans leurs chariots les meubles précieux, les ustensiles de cuisine, les femmes et les enfants réduits en esclavage.

Ceux d'entre eux qui secrètement blâmaient leur chef d'avoir consenti au long et ennuyeux séjour en Mésie, se réjouissaient maintenant de voir galoper en tête de l'avant-garde, sur un magnifique cheval, le prince de leur race, le descendant de Balder. Ils espéraient qu'imitant les hauts faits de ses ancêtres, celui-ci allait les entraîner à la conquête du monde. L'audace et la fierté juvénile de son regard, l'enthousiasme qui résonnait

dans sa voix, donnèrent à chacun de ses cavaliers une ferveur nouvelle, une aveugle confiance dans la puissance du jeune Roi. Et lui-même, las d'obéir aux combinaisons mesquines des politiciens, trouvait dans cette chevauchée, l'exaltation enivrante de la vitesse et de la force.

Les habitants qui s'enfuyaient en désordre lorsqu'un roulement lointain, ébranlant le sol, annonçait l'approche des Goths, étaient vite rattrapés par les cavaliers de l'avant-garde et grossissaient le nombre toujours croissant des prisonniers. La nuit, des lueurs rouges marquaient l'emplacement des villages, et le vacarme ininterrompu des chars, le galop des chevaux, résonnaient sinistrement comme un immense et diabolique tambour.

La Grèce ne possédait pas de villes fortes capables d'arrêter les envahisseurs. Depuis longtemps déshabituée de la guerre. oublieuse de sa vieille gloire, abatardie et déchue au point d'être devenue seulement un faubourg romain elle ne possédait plus les forces de résistance ni l'élan viril d'enthousiasme national et d'esprit guerrier qui lui auraient permis de tenir tête aux Goths. Elle se contenta de lancer des appels vers Rome et vers Constantinople, tandis que l'armée d'Alaric dévastait ses champs et brûlait ses cités.

Une seule ville, fière encore de sa vieille renommée, possédait des remparts capables d'arrêter l'ennemi. C'était Thèbes. Tous les hommes valides se joignirent à sa garnison. Ils sortirent de vieilles armures et des armes d'autrefois. On prit les trophées des temples et les souvenirs guerriers des familles militaires. Des casques d'hoplites, des cnémides ciselées, des cuirasses ornées des images des Dieux, depuis longtemps enfermés dans les trésors domestiques, reparurent au jour. Ces cohortes anachroniques se mirent en devoir de renforcer les murailles et les portes, et attendirent avec un mélange d'angoisse et de fierté l'arrivée des Goths.

Ils passèrent. Indifférence ou dédain. Alaric négligea les préparatifs guerriers des Thébains. La possession de cette ville lui importait peu et ne méritait pas le temps qu'il aurait perdu à la conquérir. Le bruit de sa course réveilla des échos sonores dans les vieux murs, mais les frondes retombèrent, les arcs se détendirent : dans un nuage de poussière, l'armée des Goths passait,

là-bas, au galop. Rassurés — et un peu vexés — les Thébains déposèrent leurs armes inutiles, avec un soupir de soulagement et de regret. Certains se persuadèrent que leur allure martiale et l'aspect terrible de la ville avaient épouvanté les Barbares ; les païens offrirent des sacrifices secrets aux divinités protectrices, et lorsque la horde ne fut plus qu'une tâche imperceptible sur l'horizon, la cité reprit le cours de son existence molle et paisible.

Si les Goths trouvaient leur plaisir et leur profit à piller la Grèce, pour Alaric cette expédition n'avait qu'un but : il voulait voir Athènes. Tous les souvenirs historiques et littéraires qui s'attachaient à ce nom l'attiraient.

Les trésors d'Athènes lui importaient peu: pour lui, ses véritables trésors, c'était Homère, Euripide, Socrate, le sable de la Palestre, les gradins du Théâtre de Dionysos, les temples de l'Acropole, les pins d'Academus.

Il y avait, encore, bien d'autres curiosités à voir en Grèce, dont parlaient tous les voyageurs, d'antiques souvenirs comme la statue de la poétesse Telesilla, sur l'Apsis d'Argos, le vieil olivier de l'Agora à Megare, les platanes que Pausanias avait admirés près du Pharos en Achaïe, et ceux que Ménélas avait plantés à Caphyse en Arcadie, avant son départ pour Troie.

Alaric connaissait la relation du voyage qu'un de ses compatriotes, le Goth Aethicos Ister avait fait quelques années auparavant et dans laquelle il décrivait avec un si grand enthousiasme les paysages d'Attique et d'Arcadie, l'élevage des chevaux Thessaliens, la pêche des coquillages à pourpre. Aethicos critiquait le caractère des Grecs qu'il jugeait pleins de crimes, de hontes, de toutes sortes d'immoralités et de débauches, mais il ne tarissait pas d'éloges sur les beautés naturelles et les richesses artistiques de leur pays.

Les splendeurs d'Athènes, surtout étaient célèbres dans tout l'Empire Romain, et même dans les provinces et le monde barbare. Illustre depuis des siècles, son Université brillait toujours d'un vif éclat. Les archontes conservaient dans toute leur magnificence les monuments anciens, soigneusement entretenus et réparés. Les sophistes, diserts et rusés, promenaient encore majestucusement par les rues et places leurs longues barbes, leurs manteaux sombres et leurs gros bâtons. Alors que tant de villes avaient été entièrement détruites pen-

dant le tremblement de terre de 375, seule Athènes fut épargnée, grâce à la protection surnaturelle d'Achille et d'Athéna. La grande statue de la déesse, sculptée par Phidias ornait encore le temple du Parthenon, le sanctuaire de la victoire et celui d'Erechthée demeuraient intacts, et si la piété des fidèles les abandonnait, la ferveur des artistes et des savants continuait à les entourer. Malgré les persécutions exercées par Théodose contre l'Hellénisme, et les splendeurs rivales de Constantinople, Athènes était encore le foyer presque surnaturel de la pure intelligence, de la divine beauté.

Transformer une campagne militaire en une sorte de « pèlerinage passionné », nourri de littérature et d'art, la chose peut paraître paradoxale. Elle semblera moins étrange, cependant, si l'on se rappelle qu'Alaric était un homme cultivé, instruit des œuvres classiques.

Leur fonction impose malheureusement aux chefs d'armée l'obligation de traîner toujours derrière eux une foule de soldats : Alaric aurait préféré sans doute la compagnie des philosophes et des poètes pour son voyage en Grèce, mais il ne pouvait abandonner la nation dont il était le roi.

Ce caprice, depuis plusieurs années, obsédait le Balthung : il voulait passer une journée à Athènes. Mais si cette ville pouvait s'opposer à ce désir formulé par un simple voyageur, elle ne saurait refuser cette satisfaction à un conquérant. Il fallait donc être le maître de la Grèce pour pouvoir entrer à Athènes et y réaliser ce fantasque projet : vivre pendant vingt-quatre heures la vie d'un Athénien d'autrefois.

Si l'on songe à ces énormes marteaux-pilons capables de casser la coquille d'une noisette sans abîmer l'amande, on aura la proportion à peu près exacte de la puissance déchaînée pendant cette campagne et de son résultat.

Alaric voulait arriver à Athènes en conquérant, non en destructeur. Pour éviter, en conséquence, les dégâts et les méfaits que son armée n'aurait pu s'empêcher de commettre dans la ville de Périclès, il fallait retenir les Goths assez loin de la cité. Il arrêta ses troupes au Pirée, bloqua toutes les communications avec Athènes, s'empara de ses approvisionnements, et prépara le siège selon les règles traditionnelles de la poliorcétique.

La renommée des atrocités commises par les envahis-

seurs, le souvenir des récentes invasions des Goths, les dévastations de Kniva et de Fritigern avaient épouvanté les Athéniens. Aussi lorsqu'ils se virent menacés, à leur tour, par le chef Balthung, engagèrent-ils aussitôt des pourparlers. La garnison, même renforcée par les étudiants et les citoyens valides était insuffisante. La terreur des habitants était si grande qu'ils avaient donné mandat aux parlementaires d'accepter toutes les conditions de l'assiégeant. Mais plus grande encore fut leur surprise lorsque les messagers rapportèrent les exigences d'Alaric.

Elles comprenaient une forte rançon en or, argent, objets précieux, étoffes, épices rares, destinée à satisfaire la cupidité des soldats. Pour lui-même, indifférent aux attraits des perles, du byssus et du poivre, Alaric réclamait seulement le droit de passer une journée, seul, dans Athènes, et de s'y promener à son gré.

Jamais on n'avait vu un conquérant aussi accomodant ! La joie des Athéniens fut si vive, qu'ils envoyèrent sans délai le tribut exigé, pensant que ce n'était pas payer cher la ville d'Athèna, que de donner en échange quelques charges de métal et des sacs d'épices odorantes. De plus, ils étaient flattés du désir exprimé par le chef Goth, et ils s'empressèrent d'y satisfaire, ajoutant que toute la population s'emploierait à lui rendre ce court séjour aussi agréable que possible.

Alors qu'on avait réuni pour les besoins de la guerre et des négociations, une commission de généraux et de diplomates, ce fut un Comité des fêtes, qui s'occupa d'organiser la « Journée athénienne » souhaitée par Alaric.

Le matin du jour fixé pour l'entrée du Roi Goth, les Archontes vêtus à la mode antique, sortirent de la ville et se dirigèrent vers le camp barbare. Ils étaient accompagnés de joueurs de flûte et de chanteurs. A quelque distance des chariots, ils virent venir au devant d'eux Alaric ,accompagné de quelques officiers instruits comme lui des lettres grecques et fervents de l'art ancien. Il était habillé à la mode d'un contemporain de Périclès et il salua les arrivants d'un compliment débité en Grec, non sans quelques solécismes. C'était une belle matinée d'automne. A voir cheminer sur la route ces hommes en tuniques blanches, devisant familièrement des poètes et des philosophes, qui donc aurait supposé

que c'était là le Roi des Goths qui venait de dévaster l'Archaïe, et les gouverneurs d'Athènes qui avaient acheté le salut de leur ville au prix d'un lourd tribut et d'un caprice d'artiste.

Les citoyens qui se pressaient dans les rues ne pouvaient croire que cet homme méditatif et souriant, fût le monstre qu'on leur avait décrit. Et si grande était la confiance du Goth qui s'avançait sans armes et sans escortes, que pas un cri, pas une menace ne sortirent de cette foule qui hier, encore, maudissait le nom d'Alaric.

Les magistrats avaient préparé un grand banquet au Prytanée. Alaric s'y rendit après avoir visité les sanctuaires de l'Acropole. Le repas terminé, il écouta les chanteurs et les musiciens. Sur sa demande, un lecteur commença le « Timée ».

Dans l'après-midi finissant, le Roi des Goths et ses hôtes se rendirent au Théâtre où l'on représentait, sur sa demande, les « Perses ». Etait-ce par ironie que le Balthung avait désigné cette pièce qui rappelait une victoire grecque sur les Barbares, ou ne souhaitait-il pas plutôt entendre de la bouche des acteurs, les avertissements donnés aux conquérants présomptueux ?

Dans le crépuscule, les voix amplifiées par les embouchures des masques, résonnaient avec un accent tragique. Alaric prit un léger repas, puis il fit venir les lecteurs et pendant toute la nuit la voix des poètes et des philosophes retentit dans la salle où le Balthung, couché, appuyé sur son coude, écoutait. Depuis longtemps les officiers Goths s'étaient endormis, et les magistrats athéniens eux-mêmes somnolaient. Alaric écoutait toujours les exploits d'Achille, la rencontre de Nausicaa, les échos du Portique, les poèmes de Sapho et d'Anacréon.

Au petit jour, il se leva, réveilla ses officiers. La journée athénienne était achevée. Il prit congé des archontes en termes courtois, monta à cheval et s'éloigna vers le Pirée.

Pendant son absence les soldats n'avaient cessé de maugréer. Malgré l'importance du tribut qu'on leur avait distribué, ils regrettaient amèrement le sac de la ville qui leur aurait livré tant d'objets précieux, et la possession de femmes qu'on disait étrangement belles. Leur rancune s'excitait aux chuchotements que promenaient dans le camp, les moines grecs ariens, réfu-

giés chez les Goths pendant les persécutions religieuses de Théodose, et qui poursuivaient d'une haine égale les catholiques et les païens. Ces fanatiques, hirsutes et haillonneux, espéraient qu'Alaric leur livrerait les temples d'Athènes et qu'ils pourraient abattre les statues impudiques des dieux et déesses qui perpétuent malgré les défenses de l'Empereur, les cultes abolis. Aucun de ses soldats avides ou de ses sectaires chapelains ne pouvait admettre l'idée que le Roi eût épargné cette ville, alors qu'elle lui était livrée à discrétion. Ils firent entendre de si grandes clameurs, lorsque Alaric revint, que celui-ci put croire à une sédition. Ils se montraient avec des rires grossiers, la tunique blanche qui avait remplacé la veste de fourrure couleur de sang, et ils raillaient la couronne de fleurs qui entourait encore la tête de leur chef, accoutumé au lourd casque d'acier, incrusté de figurines d'or et de grenats. Ils prenaient pour une faiblesse absurde ce qui était le caprice d'un poète, ou simplement une halte d'un jour dans le royaume des idées sereines et des belles formes, d'un conquérant lassé de victoires et de rapines

Mais cette force dont il était le maître, cette armée gothique qu'il conduisait et qui le poussait, Alaric ne pouvait la garder sous sa domination qu'au prix de concession fréquentes. Il n'est rien de plus précaire qu'une puissance absolue: celle d'un roi goth, appuyée sur le consentement unanime de la nation, ne subsistait que si ce roi restait l'incarnation, l'interprète de la volonté nationale. Le moindre divorce entre les aspirations collectives et la personnalité du chef eût désagrégé son autorité. Déjà les Goths oubliaient qu'Alaric leur avait permis de ravager l'Arcadie, pour ne plus penser qu'à cette Athènes dont il leur avait interdit l'accès.

Pour les satisfaire et rétablir dans sa nécessaire solidité le lien qui rattache un chef à son peuple, Alaric dut promettre de nouveaux pillages. Les Goths l'acclamèrent alors avec enthousiasme et partirent joyeusement vers de fructueuses aventures.

Marcel BRION.

Ce Chapitre est extrait de la « *Vie d'Alaric* » qui paraitra simultanément à Paris aux Editions de la N.R.F. et à New-York, chez R. Mac Bride.

Temps, Tempête

A André Gaillard

Cache-toi l'un, cache-toi l'autre,
jamais l'un n'atteindra l'autre,
l'œil au périscope ils se guettent,
ils se pendent à l'espagnolette.

* * *

Une femme est derrière la porte,
le souffle de sa poitrine emplit tout l'escalier,
elle attend, personne n'est là,
elle compte : un, deux, trois, s'il ne vient pas, au bout de cent je partirai,
elle n'ose pas rester plus longtemps,
elle est prisonnière du temps,
il la prend par les épaules, c'est une voleuse,
il lui fait redescendre l'escalier,
lentement elle s'éloigne et se perd à jamais entre les toits.

* * *

Voici l'homme qui rentre à pas précipités, en sueur, la figure rouge,
le temps est là, devant la porte, avec sa montre,
il lui plie le dos, le lance sur le lit,
et l'homme s'emporte contre l'heure,
il tape du pied, se prend les mains, la tête, les cuisses,
il marche, il parle, à droite, à gauche,
où retrouver cette joie, un moment là, puis envolée,
quel oiseleur la fera revenir, l'apprivoisera?
Il se retourne vers lui-même,
voici la solitude qui se solidifie autour de lui,
il essaie de se dégager, ô quel silence haïssable,
puis il se laisse vaincre : elle l'entoure de son bloc,
le voici seul, un cadavre.

* * *

Toute la marée monte en lui avec le vent et le bruit de la mer,
son œil est brûlé par le sable,
il plonge entre les rochers noirs dans une soupente bleue ;
mains aveugles, les algues marines, tâtonnantes, s'ébattent,
les crabes à l'œil rouge dressent une pince sur leur tête,
et tout un peuple de crevettes et de bigornos danse dans l'eau,
et l'homme, son filet à la main,
assis sur le rocher,
attend la sirène, qu'elle vienne,
il la prendra dans son filet.

* * *

Une baigneuse s'élance dans l'eau,
les cheveux dans un casque, le corps dans une cuirasse noire,
elle est couchée sur la vague comme elle le serait dans son lit,
elle s'étend sur le dos comme elle le fait pour l'amour,
elle agite ses pieds dans la dentelle d'écume et crie de plaisir,
elle marche sur le sable, ses seins et le ventre bombés et durs.
L'a-t-il reconnue ?
Elle s'enferme dans une cabine où sont assis deux vieillards, l'un son père, l'autre son amant,
qui lui tendent l'éponge, le savon et la brosse à dents.
Enfermés dans l'étroit espace, d'accords et prêts à se haïr,
elle a retiré son maillot et les deux vieillards caressent avec la paume de leurs mains sa peau mouillée,
les rais de lumière entre les planches traversent ce corps et le blessent,
elle lève le bras et dresse ce tendre nid de poils bruns dans un sachet de peau blanche,
elle s'écrie : elle est pour vous, porcs, cette blancheur,
vautrez-vous sur cette paille, qu'elle pourrisse par votre sueur,
nids de crapauds, ô mes cuisses !

* * *

L'homme au filet marche dans la mer, toujours à la recherche de la baigneuse,
qui rit et pleure entre les planches de sa cabine
tandis que par une fente elle regarde l'eau qui monte
et qu'elle supporte sur sa fesse une main rêche et moite.

* * *

Une montagne de vent et d'eau apporte dans ses plis le crépuscule, la nuit et la mer,
elle s'abat, se reforme et s'écroule à nouveau sur le port,
dans un grand drap d'écume qu'elle étend devant elle.
Une barque tourbillonne tandis qu'on hisse la voile,
et une femme toute menue, accroupie sur le môle devant le trait rouge qui barre la mer.
Lorsqu'elle est debout, c'est une femme grande et musclée,
sonore quand elle parle et quand elle rit,
mais là, elle est tout affaissée, tendre, muette et sourde,
ses yeux suivent la barque s'envoler, l'homme debout qui tend la voile noire.

O Tristan, quel poisson sournois t'emporte sur ses écailles luisantes,
Quelle est cette bouche béante qui t'aspire avec l'air,
ne lève pas l'ancre et cette corde, vois, elle est encore là, toute démente,
prête à se serrer contre toi, pareille à cette image d'elle que tu gardes dans ta poitrine.

Mais elle ne fait pas un geste et l'homme est tout à sa voile.
La barque se cramponne à la toile,
son dos plie, ses cordes grincent,
un œil vert dans le goudron
fixe une balise à l'horizon.
L'homme se cache dans la tempête,
et la femme chez les vieillards.

Juillet 26.

ECLATS DE FEMME

J'ai reçu un éclat de femme en plein cœur :
un morceau de cuisse, un bout de sein,
détective ou ange gardien,
je suis à la recherche de mon bien.

* * *

Pourtant, je suis perdu loin d'elle, dans les plis de ma solitude,
ce grand drap qui m'enveloppe,
mais je fais semblant de dormir
et la voilà au bord de mon sommeil,
toute prête à me tendre la main,
ma tête se penche, mes yeux se ferment,
je me laisse aller, comme si tout de suite, ma joue allait se poser sur son cœur.
Non, ma joue ne rencontre que le vide,
elle est déjà partie.
Suivons-là, j'entends son rire.
Il ne s'agit pas de mourir, mais de vivre,
je suis son témoin, je suis son ange gardien,
je l'accompagne, invisible.
C'est moi, cette ombre blanche qui se promène au petit jour devant sa maison,
le village est encore endormi, un coq se met à chanter,
les maisons blanchies à la chaux percent la nuit, avancent comme des navires dans la brume,
je m'asseois sur la borne kilométrique,
et je rêve.

* * *

Trois existences parallèles et souterraines,
les passants sont mystérieux, mais ils n'ont pas l'air de savoir
que ces trois femmes, c'est la même.
Je la vois, les jambes croisées,
elle fume une cigarette, elle boit un cocktail, elle rit,
il y a près d'elle un grand gaillard triste qui montre ses dents,

ils partent dans une Hispano toute jaune,
ils se jettent à travers les arbres,
la pluie, le vent, les poursuivent,
ils tombent dans une auberge,
c'est là qu'ils passeront la nuit,
ne dormant pas, assis sur le lit.
Et son mari ? Il la croit bien tranquillement
à coudre sous la lampe, avec sa mère et ses enfants.
Il y a aussi un homme qui est très malade dans une
clinique,
il va subir une grave opération,
il l'aime, il lui envoie de l'argent ;
il griffe, il mord ses infirmières,
mais elle arrive, il lui sourit et il s'endort.
C'est encore elle cette femme qui dans son lit se caresse
le sein doucement,
une femme blonde s'approche et se glisse près d'elle,
leurs rires et ce cliquetis de bracelets.

* * *

Je suis son ange gardien,
il ne faut pas que personne sache,
elle a un sourire d'enfant, elle joue, elle est libre,
elle joue avec la nuit, avec les ténèbres de son âme,
et son cœur est si triste,
triste comme le mien.

Alors, elle vient me prendre la main,
elle me sourit, son corps est tout près du mien,
nous sommes le frère et la sœur :
il ne peut y avoir de mensonge entre nous,
nous dormons l'un près de l'autre.

Mais c'est un jeu dangereux,
j'ai un éclat de femme dans le cœur, ne l'oublions pas,
il remue : c'est ta chair qui vit en moi,
je n'ose pas le retirer,
viens poser tes lèvres sur la plaie, ou je meurs.

Georges PILLEMENT.

Votre tour viendra [1]

I. — LA FORET

Pour arriver, au centre de la forêt, à la croisée des chemins soigneusement repérée sur la carte, lieu du rendez-vous que mon père avait fixé à ses amis, on suivait des traverses taillées en plein bois où la grosse voiture passait avec peine. Jamais notre hâte de voir arriver le moment du déjeuner n'était telle qu'en ces jours. On était parti tôt le matin. On avait roulé pendant des heures dans la voiture ouverte, que battaient des flots de grand air. La forêt, les bonnes odeurs végétales, tout à coup le sentiment d'un espace illimité autour de soi, bruissant, mystérieux, une masse sombre où se perdaient les derniers taillis dont l'œil pouvait distinguer les troncs, la poitrine dilatée de souffles purs... Et ma mère déployant une couverture, défaisant les nœuds qu'elle avait noués le matin, les paquets préparés avec un soin exquis et ingénieusement rangés dans le sac, les flacons qui savent conserver la chaleur à leur contenu, les timbales, les œufs dur (enfin on va manger !) symboles des voyages, lieu géométrique où se rejoignent l'auto et le chemin de fer.... Le repas terminé, écourtant la sieste, laissant les adultes à leurs jeux d'échecs et à leurs cartes, nous partions tous trois courir dans la forêt.

Ivres de notre liberté, et de nos forces, nous commençions par des expéditions acharnées au cœur des taillis. Il faut se baisser et passer sous les branches, lorsqu'elles sont trop fortes pour qu'on les écarte avec les mains. Les ronces éraflent les mollets, piquent même à travers les chaussettes. De temps à autre, une égratignure plus profonde et j'entends un « Aïe ! » de

(1) Deux fragments d'un livre à paraître.

Mathilde qui peine à quelques pas de moi à travers les fourrés, invisible. Parfois les surgeons sont si bas et pressés qu'il faut ramper par dessous comme un Peau-rouge. Les branches des châtaigniers, souples et tenaces, sont particulièrement redoutables. On se traîne sur le sol humide, souillant et déchirant ses vêtements, il s'agit bien de prendre des précautions, on est si heureux, si fou de se retrouver là. La prochaine fois, nous mettrons les bourgerons rapportés d'Angleterre par oncle Bernard.

Quand la saison des fleurs s'était avancée, on donnait à ces vagabondages passionnés le prétexte d'une cueillette. Muguets, églantines, jacinthes sauvages aux nuances tendres, gueules-de-loup, primevères, coucous, tout ce qui fleurit et qui a des couleurs nous était bon. Ce n'étaient pas les fleurs que nous chassions. Des heures durant, on errait, on se baissait, on se relevait. Une fois le bouquet assez gros, on le ficelait, le jetait sur l'épaule. Et l'on commençait d'en réunir un autre. Hébété, je répétais les gestes comme ceux d'une tâche, ne pensant à rien, végétal. Lentement, j'entrais de plus en plus profond dans la vie de ce morceau de nature. Sur le sol entre les feuilles dans les mousses, les tâches bleues, blanches roses, jaunes m'appelaient. La tête vide, absent de moi, entré tout entier dans les choses, je me penchais, je palpais la tendre chair végétale, je faisais crisser sous mes doigts les tiges fraîches. La fleur que je tenais en me relevant venait de pousser au bout de mon bras. Lorsque perdu de fatigue et ivre, je tombais sur la mousse, au pied d'un arbre, j'étais un être de la forêt, je lui appartenais comme les fougères dont l'ombre dentelée bougeait sur mes mains.

Ainsi allongé tout du long, le regard filant droit comme les troncs vers la voûte des feuilles, je prenais une nouvelle vue des choses que je connaissais le mieux. Un flux de sensations fraîches m'envahissait. Je n'existais plus à part. J'étais échappé dans les sons, les couleurs, les bruits, les contacts fugitifs des brises, des insectes. Et chacun des sens auquel je me livrais m'entraînait tout entier. Il fallait encore un progrès de cette absorption pour vivre simultanément toutes ces sensations, voir les fils de lumière en entendant des chants d'oiseaux, en sentant les houles odorantes qui me frôlaient. Ma conscience, sollicitée de tous côtés en même temps,

devenait paresseuse, lente, et bientôt s'obscurcissait tout à fait. Je demeurais longtemps dans cet état. Jean, qui avait fini par me retrouver, me croyait endormi. En réalité, j'étais incorporé dans la forêt.

Mais le bonheur que j'éprouvais à vivre en accord avec la forêt était souvent si grand qu'il me maintenait hors de ce vertige. Mon regard allait d'abord au dessus de moi, vers les cimes des arbres. Je m'étonnais que chacun d'eux eût sa manière de laisser transparaître le soleil. Tout en haut,.il y a les feuilles d'un ton très clair, diaphanes. On sent qu'on est arrivé là près de l'air libre. à la dernière assise du monument. Leur vert semble pétri de soleil et de transparence. Plus bas, il est déjà opaque. Et le devient davantage au fur et à mesure que je m'éloigne de la cime. Mes yeux aiment cette chute subtile de la lumière vers l'opacité. Ces mille petits morceaux de vert ne diffèrent pas seulement par le ton, mais par les contours, dentelures, ovales, digitations. C'est comme un kaléidoscope d'une seule couleur, incessamment modifié par la brise, dont les variations l'emportent de loin sur les rosaces polychromes de celui que M. Lukash m'a rapporté de Nuremberg. Parfois la frondaison est si dense que tous les détails se confondent toutes les formes disparaissent. Les feuilles se groupent en un bloc. C'est comme une seule feuille immense où les branches minces et effilées disposent des nervures fantastiques. Quelques rais de lumière, quelques tâches claires sur l'écorce fixent mes yeux comme des souvenirs.

Voici une heure, deux heures, que je suis sous cet arbre. Un oiseau que je n'ai pas entendu s'introduire dans ma maison, tout à coup chante fort, juste au-dessus de ma tête. Cet oiseau est tout près. N'est-ce pas plutôt qu'il me semble près parce que je l'écoute avec une sympathie étrange? Je ne sais trop comment dire cela, ce cri ne m'est pas étranger. Il est relié à mon cœur, je le prévois chaque fois qu'il s'éveille, j'y participe. Je le comprends. Il exprime des choses que je sens.

J'épie deux notes lointaines, assourdies, venant du côté de la clairière, non, de l'autre...., venant de partout. Pourquoi le coucou est-il toujours ailleurs que là où je suis? Les ennemis qui s'opposent au coucou sont en retraite, il y a une éclaircie, un trou où son cri bondit. Il

vibre maintenant plus près de moi, triomphe mélancolique que voile l'attente des défaites inévitables. Le voilà de nouveau étouffé par ses ennemis. Ah pourquoi le coucou ne peut-il vaincre? Certainement il habite ailleurs que dans la forêt. Même quand il est prés, son cri est lointain, lourd, sourd. Où est-il? Comment est-il fait? Est-ce vraiment, comme papa me l'a dit sévèrement, un petit oiseau de rien du tout, jaune, une sorte d'incapable, de parasite, qui dépose ses œufs dans les nids construits par les autres? Est-ce possible? Non, il n'est pas vil, il n'est pas jaune, mais noble, vêtu d'or, et il habite un monde enchanté d'où il est invisible aux simples mortels, où les couleurs sont merveilleuses, l'air plus léger, où tous les arbres ont des fruits, où il n'y a pas de villes noires ni d'hommes en jaquette. On y accomplit des actions généreuses et difficiles, que le coucou est chargé de rappeler à ceux qui veulent les oublier. Ses ennemis tentent d'étouffer la voix qui vient du pays enchanté. Mathilde connaît ce pays, elle aussi. Nous en parlons quelquefois...

Le chant du coucou est le premier des bruits de la forêt, leur compteur régulier, le fond nécessaire sur lequel ils se profilent et se détachent. De là-bas, de son royaume, il rythme les chants, les souffles, les moindres murmures qui se trouvent ainsi attirés dans son monde et reçoivent une touche de son mystère. Voilà que peu à peu je cesse de l'entendre, bien qu'il demeure au fond de mon oreille comme un bruit familier. Un tissu m'enveloppe tout entier, résille fine et sans lacune, gazouillis infatigable des cent mille petits sujets de la forêt. Au début, je me suis laissé prendre et confondre par lui. Mais je me ressaisis. J'aiguise mon attention, Je distingue les siffleurs virtuoses qui lancent une phrase, brodée d'inflexions, de vocalises, de trilles, et brusquement coupée au moment où je ne m'y attends pas, ou terminée par une gamme montante d'une folle rapidité; et les étranges crieurs, ceux qui émettent régulièrement une seule note, si émouvante, qu'ils épinglent sur leur solitude; et ceux qui savent chanter une mélodie chaude et tendre dans ce concert animal.

Voici que la forêt elle-même sort du silence, les arbres font entendre un bruit indivisible et confus. où tout est irréparablement uni comme les. eaux en aval d'un confluent. Cela monte de la terre, autour de moi,

de dessous les mousses, les paquets de feuilles trouées de l'autre année, cela fait craquer l'écorce de mon arbre, se disperse avec les branches, se perd dans les cîmes. Un coup de vent s'élève. La forêt entière s'anime et s'enfle, comme la voile d'un navire, Dans ce que j'entends, il y a la plainte des milliers de feuilles, de branches et celles de toutes les plantes qui vivent là. Et le souffle augmente encore, je sens mon arbre qui se met douloureusement en mouvement. Il me semble que je souffre, que toute la forêt souffre. Nous faisons tous un effort pour avancer. Les troncs crient comme des mâts. Quand la forêt s'apaise, dans l'éclaircie d'un instant, j'entends très loin, plus loin et plus menacé que jamais, le coucou qui m'appelle. Il nous appelle tous. C'est vers lui que toute la forêt se soulève de nouveau. Ah je m'en vais partir, quitter toutes ces choses immobiles, m'en aller vers d'autres pays, immenses, vers le royaume où le coucou m'attend...

Je restais là, jusqu'au crépuscule, perdu au milieu des choses de la forêt, sans curiosité, les regardant avec une attention aimante que mes rêves ne troublaient pas. Comment aurais-je pu, m'en sentant si proche, éprouver pour elles de la curiosité? Il y avait entre nous plus qu'une compréhension, une sorte de complicité vivante. Heures délicieuses! Mes parents croyaient que je les passais à courir avec Mathilde et Jean.

— Jacques ! JACQUES ! JACQUES !

— Voilà !

— On s'en va! Papa dit qu'il va y avoir un orage. Il ne faut pas rester sous les arbres...

II. — LE SENTIER DANS LE ROC

A Lucerne, dans le hall de l'hôtel, nous attendait M. Walden, arrivant de Berlin, où il se rendait souvent pour ses affaires. Les deux amis, à peine s'étaient-ils revus, commencèrent d'interminables discussions sur les récents évènements, la situation politique. M. Walden était pâle, et ses petits yeux semblaient encore plus brillants, plus aigus que d'habitude. Mon père et lui décidèrent de ne pas rester à Lucerne et d'aller passer huit jours au Bürgenstock.

Bürgenstock était alors un grand hôtel, bâti à quel-

ques centaines de mètres au-dessus du lac sur un plateau boisé, qui fait face à Lucerne par des pentes dévalant à pic dans les eaux. Du ponton où s'arrête la vapeur, un funiculaire trapu, gros insecte rouge et hardi, s'attaque à la pente abrupte. Il s'élevait lentement, par une ascension presque verticale. En étendant le bras, je pouvais effleurer les pointes des sapins, happer quelques fleurs sauvages. Par les larges baies, on ne voyait plus qu'en projection les toîts de la gare et des chalets voisins de l'embarcadère. Le lac était lisse comme un miroir. A peine discernait-on encore, derrière le bateau tache blanche fuyant vers Vitznau, deux rides indécises aux limites de son sillage. En face, de l'autre côté d'un bras du lac, le Rigi semblait hausser, à mesure que nous nous élevions, ses bosses pelées.

Nous suivons le Felsenweg, sentier taillé dans le roc conduisant de l'hôtel jusqu'à la station inférieure d'un ascenseur qui, d'un bond le long du précipice, s'élève à une centaine de mètres plus haut, jusqu'au sommet du plateau. La nuit, l'ascenseur est éclairé. J'avais remarqué, en quittant Lucerne, cette broche tremblante de lumière fixée sur la nuit. Nous marchons lentement. Le sentier est pourtant large, bordé par un garde-fou du côté du lac vers lequel souvent, entre les arbres et les rochers, s'ouvrent pour le regard des échappées vertigineuses. Mais M. Walden et mon père parlent tout en marchant, et ils s'arrêtent souvent, lorsqu'ils ont à se dire des choses trop sérieuses ou lorsqu'ils ne sont pas d'accord — comme s'ils étaient au Bois de Boulogne.

Depuis que M. Walden est avec nous, mon père est de nouveau très grave, il a l'air soucieux. Ils ne font, toute la journée que parler, lire les journaux, rédiger leur courrier, téléphoner leurs dépêches à Lucerne. J'écoute leurs conversations: je finis par le connaître ce Felsenweg où ils m'emmènent chaque jour, et puis, dans leurs entretiens, il y a des choses que je crois comprendre et qui m'intéressent. Interrogé par mon père, M. Walden parle beaucoup de l'Allemagne, dont il arrive. Il lui dit son inquiétude. Chaque fois qu'il revient de Berlin, il trouve la situation plus tendue, et l'air plus difficilement respirable. Combien les choses se sont encore transformées depuis qu'il avait quitté

l'Allemagne pour s'établir à Paris! C'était alors au lendemain de la guerre de 1870. Dès qu'il avait été homme il s'était senti profondément inadapté, malheureux, au milieu des Allemands, de la foule allemande, L'uniformité de leur vie collective, la sujétion de leur *Verein,* assemblés par douzaines autour des oriflammes, sur les places, devant les gares, la voracité des cafés à musique qui les absorbent, dès les premiers beaux jours, et les poussent les uns contre les autres aux sons d'un orchestre bruyant et suant, toute cette vie de groupe aggressive, continue, pesante, même lorsqu'elle consentait à se fractionner, entretenait chez lui une réaction perpétuelle. Leur réalisme, il l'affirmait être aux antipodes du sién. Le leur, fondé sur la prudence, l'approche minutieuse de l'objet, son encerclement progressif (tellement, que l'objet, souvent, ils ne l'atteignent jamais), sur les trompeuses garanties de leur fameuse méthode d'exhaustion, — et le sien, bien plus direct, mêlé aux choses, intéressé, passionné. Bien qu'il n'intervint chez lui aucune rancœur personnelle, car sa carrière était facile, ancienne et respectée, tout l'irritait dans cette vie. Au milieu d'elle, il ne cessait pas un instant de se sentir un étranger.

Et cependant, comme tout avait empiré, depuis! Il y avait de la grandeur et de la dignité dans la figure du vieux Bismarck, d'ailleurs antipathique. Et on ne pouvait nier que sa politique eût été tenace et intelligente. Il avait saisi les occasions de servir les intérêts allemands, frappé des coups quand ils pouvaient servir. Aujourd'hui, la politique allemande n'était que bruit, déclamation, orgueil insensé, éclatant, dans tous les domaines, en manifestations tapageuses et démesurées. Les discours de l'Empereur,.... *le sel de la terre, la place au soleil, l'avenir sur l'eau!...* Et des gens intelligents, eux-mêmes gagnés par ce courant, prenant au sérieux ces impériales sornettes! Cette formidable machine économique, cette solidité massive, ce labeur des champs et des villes aboutissant, au sommet, à une clique de féodaux, maîtres des destinées du pays, à l'intérieur et à l'extérieur, offrant le paroxysme de l'orgueil. Toutes les couches de la population diversement touchées, empoisonnées par cet orgueil. Jusqu'au professeur D..., qu'il avait emmené un jour à la maison, son ami d'enfance, maintenant à Marburg, tous s'ima-

ginaient être de la graine de conquérants, participer à une épopée nationale, etc... Tous, même les petits bourgeois, même les ouvriers, étaient fiers de faire partie de cette machine ronflante, d'être une cellule de ce grand corps..

Nous arrivons à un rond-point formant une sorte d'encorbellement au-dessus de la paroi rocheuse qui, à des centaines de pieds au au-dessous de nous, va plonger dans le lac. Encore faut-il se pencher pour en apercevoir la base, et ne pas craindre le vertige. Lucerne est dans une brume bleue. M. Walden s'assied. Mon père s'assied à son tour. Il semble entièrement absorbé par ce qu'il vient d'entendre, son front s'est contracté, ses gros sourcils blonds se rejoignent. Il croise une jambe sur l'autre et de son coude s'arc-boute au genou, en un geste que je lui connais bien, signe d'une attention extrême, par lequel tout le buste se porte en avant. On dirait en ce moment qu'il scrute par dessus le lac, en face, le flanc de la montagne.

Mon père répond à M. Walden. Il lui objecte qu'en France la situation n'est guère meilleure. Je l'entends nommer M. Poincaré. Depuis quelque temps, mon père parle souvent de M. Poincaré. Il ne l'aime pas. Combien de fois l'ai-je entendu dire : « C'est un homme dangereux ! » Je me souviens qu'au moment où M. Poincaré est devenu Président de la République, mon père a eu de véhémentes discussions avec plusieurs de ses amis. Il affirmait que c'était un événement regrettable dans l'intérêt de la paix. Le voilà qui sort de sa poche un journal français et montre à M. Walden un article violent contre l'Allemagne, à propos de la loi de trois ans. Toutes les nouvelles sont altérées et utilisées pour une propagande chauvine. M. Walden l'interrompt. Ils élèvent la voix, ils se remettent à marcher. Ils parlent de la guerre turque, des affaires de l'Angleterre, de la guerr du Mexique et des nouvelles arrivées ce matin. Il y a des combats en Albanie, un prince a fait arrêter son ministre de la guerre, un pacha, qui a été transporté sur un bateau de guerre autrichien. Ils parlent encore longtemps sur le chemin du retour. Je suis fatigué, je n'écoute plus ce qu'ils disent. Ils parlent de la guerre... dépenses de guerre... chances de guerre.... La guerre ! J'entends ce mot qui revient dans leur conversation comme un glas.

M. Walden, soucieux de la tournure que prenaient les affaires. écourta son séjour en Suisse. De ces entretiens où aucun des deux amis n'avait la faiblesse de se leurrer ou de rassurer l'autre, mon père sortit de nouveau très assombri. Pendant plusieurs jours, il continua seul les promenades autour du Bürgenstock. Sa joie de vivre avec moi, au milieu de sites qu'il aimait, était altérée par ses inquiétudes pour l'avenir, soudain ravivées par le passage de M. Walden. Mes prières cependant le persuadèrent de descendre vers le beau lac qui s'étendait depuis trop longtemps sous mes yeux comme une promesse inaccessible. Lorsque je me retrouvai avec lui sur le *Winkelried* qui nous emmenait à Lucerne, mon bonheur était grand et mon père lui-même, se promenant sur le pont, semblait observer les Alpes d'un regard plus clair. Bientôt, c'était sûr, nous recommencerions nos excursions paisibles, nos journées bien remplies et soigneusement combinées, nos entretiens, le soir, avant de dormir. J'allais redécouvrir son sourire et, à nouveau déployée sur moi, sa tendresse pesante.

A Lucerne, nous descendîmes dans un grand hôtel situé sur le bord du lac, un peu en dehors de la ville. Une de nos premières visites fut pour l'auberge du Cerf Blanc où mon père avait habité lors de son premier voyage. La fille du propriétaire, grande femme osseuse aux cheveux déjà grisonnants, prétendit le reconnaître. C'était un logis bien modeste à côté des hôtels luxueux où mon père m'emmenait maintenant.

Presque chaque jour, nous partions en excursion, allant prendre, sur une des montagnes qui le bordent, une nouvelle vue du lac et de ses rivages tourmentés. J'aimais les wagons proprets, les compartiments vernis des petits chemins de fer à crémaillère, leurs gares enfouies sous le feuillage, guère plus grandes que nos boîtes de jouets, la cloche qui tintait à l'arrivée et au départ, tandis que le chef et unique employé de la gare, coiffé d'une casquette rouge galonnée, ayant l'air lui-même de sortir d'une boîte, nous regardait, impassible, sur le pas de sa porte. Le Mont Pilatus surtout fit impression sur moi, sans doute à cause de son nom tragique et de la légende d'après laquelle Pilate, errant de pays en pays après la mort de Jésus, avait fini par aller se jeter dans un des lacs de ce sombre massif. Plus souvent encore, nous allions nous promener sur le lac en

canot automobile ou, s'il s'agissait d'une course plus lointaine, avec le vapeur. Mon père n'avait pas tardé à reprendre son visage des jours heureux. Comme cette partie de notre séjour passa vite ! J'étais émerveillé, durant nos promenades le long des rives, par la transformation continuelle du décor. Allions-nous du côté de Vitznau ? C'étaient d'abord des berges verdoyantes, un défilé de prairies, de bouquets de marronniers, d'ormeaux, de tilleuls d'où émergeait le toit de quelque villa enfouie dans les arbres, c'était l'anse de Kussnacht abritant des villages tranquilles, et au fond, assoupie, la petite ville et son vieux clocher qui de loin semble percer les eaux. De tout ce côté du lac, il s'élevait une impression de paix souriante et de fraîcheur. En retournant la tête, je voyais les grandes montagnes neigeuses, les rochers, le Titlis hautain, les massifs sombres de Glaris et de Schwyz, et le cap de Nasen, passage redouté des bateliers. A chaque promontoire, un repli nouveau du lac se découvrait, que je souffrais de laisser derrière moi, inconnu, lorsque nous virions de bord, pour le retour. J'avais fini par croire qu'il était sans limites, inexplorable, lorsque mon père louant un canot pour toute une journée, décida que nous irions à la découverte jusqu'aux confins mystérieux que j'avais entrevus à notre descente des Grisons.

Toute une journée sur les eaux du lac ! Bientôt Lucerne-la-blanche fut perdue de vue. Malgré sa vitesse, le canot dansait fort lorsque nous coupions les vagues frangées d'écume que répandent loin derrière eux les *grands* bateaux. Je connaissais maintenant leurs noms: le *Gallia,* le *Wilhelm Tell,* le *Stadt Luzern,* ceux qui sont plus récents et plus grands, avec des cheminées majestueuses, et les autres, les vieux, aux cheminées grêles, qui iront bientôt rejoindre dans un bassin écarté du port, le triste lot des serviteurs remerciés. Parfois, ils étaient décorés de centaines de petites oriflammes aux couleurs vives, fixées à des cordes tendues d'un mât à l'autre, un orchestre jouait sur le pont. Comme c'est curieux, une musique perçue au milieu du battement des roues, qui vient et s'éloigne avec lui, et vous laisse en plein lac, en plein silence. Plus étrange encore de croiser un bateau lorsqu'il fait déjà nuit, lorsque les dernières rumeurs du lointain sont apaisées. Ces lumières en paquet mouvant semblent piquées sur les ténè-

bres. On ignore si elles appartiennent au même objet, s'il y a un lien entre elles, tant la nuit est noire, et l'eau calme. Leur reflet les accompagne comme un double un peu plus indécis, où se retrouvent deux lumières rouge et bleue, entremêlées aux blanches.

Au retour, mon père m'emmenait dîner dans la vieille ville. Nous traversions la longue galerie du pont de bois, sur la Reuss. La terrasse éclairée du restaurant où nous mangions donnait sur le fleuve, que parcouraient encore les grands cygnes noirs.

Georges FRIEDMANN.

Chroniques

LE PANGERMANISME ET LES DOCTRINES POLITIQUES DES PHILOSOPHES CLASSIQUES DE L'ALLEMAGNE

II

C'est Hegel qui est aussi considéré comme l'un des pères du pangermanisme. Ici encore, Basch n'hésite pas à montrer l'exagération de cette opinion. Il étudie de près la philosophie politique de Hegel et sa philosophie de l'histoire.

La *Philosophie du Droit*, a été publiée par Hegel en 1821 et ses *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire* ont été éditées par ses élèves en 1837.

En outre pour se rendre mieux compte de la pensée politique hégelienne, il faut recourir à sa correspondance et à ses divers ouvrages ou opuscules tels que: *l'Etat Politique de Wurtemberg* (1798), la *Constitution de l'Allemagne* (1801-1802), les *Méthodes Scientifiques de traiter du Droit Naturel* (1802), le *Système de la Moralité* (1802), la *Phénoménologie* (1806), *les Délibérations des Etats Provinciaux du Royaume de Wurtemberg* (1815-1816) le *Reformbill anglais* (1831).

Dès sa jeunesse, Hegel avait des idées politiques qui allaient de pair avec ses idées sur la religion et la métaphysique.

Les maîtres de son jeune esprit ont été Sulzer, Garve et surtout Lessing. Il s'était enthousiasmé pour l'Art et la philosophie hélléniques « dont les plus grands représentants, Platon et Aristote ont été, eux aussi, partisans de l'étatisme et pour la littérature grecque, telle que l'interprêtaient les idéalistes humanitaires du classicisme allemand: avec eux, il voyait dans l'œuvre tragique de Sophocle, surtout dans Antigone, la manifestation la plus haute du génie poétique ». A ce fonds rationaliste, classique et humanitaire, s'ajoute le rationalisme théologique enseigné par le Séminaire de Tubingen. Il s'initie à la philosophie de Kant et de Fichte et par ces philosophes, il apprend à con-

naître les idées de la Révolution française qu'il admire. « Avec Hölderlin, l'extatique adepte des Grecs, Schelling dont le précoce génie transporte ses maitres et ses condisciples et quelques camarades, il fonde un Club politique, dont il fut l'un des orateurs les plus véhéments, convaincu qu'il était, que la Raison telle que l'avait conçue Kant, était grâce à la Révolution française, en train de se réaliser. »

Schelling, bien plus jeune que lui, exerce sur son esprit, une influence décisive et lui apprend à s'élever au-dessus du rationalisme kantien. C'est sous la cannonade de la bataille d'Iéna (1806) que Hegel « mit la main à la première œuvre où est exprimé ce panlogisme mystique qui sera sa véritable doctrine : la *Phénoménologie de l'Esprit.* »

Malgré « ce laborieux enfantement », Hegel ne perd pas « de vue les problèmes politiques qui s'agitent autour de lui ». Sans désespoir et sans étonnement, il assiste « à l'écroulement de l'Empire germanique, à l'écrasement de la Prusse et de l'Autriche et à l'avènement de Napoléon. » Celui-ci exerça sur lui une extraordinaire fascination. En l'apercevant le 13 octobre 1806, après la défaite de son pays, Hegel « s'écrie que c'est une sensation merveilleuse que de voir personnifiée l'*âme du monde, diese Weltseele*, que de voir « un tel individu qui concentré ici sur un point, assis sur un cheval, étend sa main sur le monde et le domine » (cit. de Basch). Ce qu'il admire en Napoléon ce n'est pas seulement un génie comme il n'en avait jamais paru dans l'histoire, mais l'esprit dans lequel s'étaient comme concentrée et cristallisée la Raison universelle: la raison militaire, la raison juridique et la raison administrative et l'homme d'action qui avait traduit dans la réalité les principes mêmes de la Révolution. Sa sympathie pour la nation française était telle qu'il ne cesse d'exalter même « les journaux français en face du pédantisme des journaux allemands ».

Mais Hegel ne demeure pas indifférent devant le sort cruel que son pays vient de subir. Dans son *Essai sur la Constitution de l'Allemagne*, il étudie les moyens qui sont susceptibles de garantir celle-ci. Pour que l'Allemagne soit un Etat véritable, il faut comprendre d'abord en quoi consiste un Etat. « Une multitude d'hommes ne peut être appelée Etat qu'à la condition qu'elle soit unie en vue de la défense commune de la totalité de sa propriété. » En d'autres termes, la fin de l'Etat est de constituer une *puissance, une force de défense commune*, force qui aboutit à la guerre: « Pour réaliser ce dessein, pour brasser ensemble les parties composites de l'Allemagne morcelée et en faire un tout vraiment uni, un seul moyen est possible: la guerre qui

s'incarnerait comme elle s'est incarnée en France en Napoléon en un conquérant de génie ».

Hegel, dans son *Droit Naturel*, ne partage pas non plus la théorie de Kant, qui ramène l'Absolu dans la *forme* de l'acte moral. Il importe, selon lui de connaître le contenu et non la forme de la loi morale. De même, il n'approuve pas la volonté suprême de Fichte, incarnée dans un *éphorat*. Si, « par impossible, les gouvernements permettaient aux représentants de la Volonté générale de convoquer la communauté pour que celle-ci décidât entre eux et les éphores. » *que pourrait-on attendre d'une telle populace* (1), *qui surveillée dans tous ses intérêts privés, ne participe aucunement à la vie publique et qui, partout n'a point qualité pour se rendre compte de ce qu'est une volonté générale et une action conforme à l'esprit d'un tout* (cit. de Basch). Hegel considère selon la conception grecque « *que la totalité morale absolue ne peut résider que dans la nation* ». La totalité morale absolue n'est pas possible de s'exprimer dans l'individu, « si elle ne constitue pas son âme », c'est-à-dire, si elle ne peut être que l'Esprit même d'une nation. La nation, comme le dit Aristote, est antérieure à l'individu. La moralité suprême, aux yeux de Hegel, est le fait d'appartenir à une nation. « Grâce à l'identité absolue de l'infini, les totalités morale qui sont les nations se constituent comme individus et s'opposent les unes aux autres à l'état de paix, ou bien tenter de s'exclure les unes les autres. » Dans ce sens, la guerre est aussi nécessaire que la paix, parce que en la guerre « se réalise la libre possibilité que ce ne soient pas seulement des déterminations particulières, mais la totalité de ces déterminations qui sont anéanties comme vie, et cela pour l'Absolu ou la Nation. Ainsi la guerre conserve la santé morale des peuples dans leur indifférence pour les déterminations particulières et pour l'accoutumance à celles-ci et leur cristallisation. Tout de même que le mouvement des vents préserve les mers de la poussière à laquelle les exposerait un calme permanent, de même une paix permanente et, plus encore une paix éternelle pourrirait les nations » (cit. de Basch.)

Dans cette moralité suprême, qui s'identifie à l'Idée, Hegel distingue différentes classes sociales. Les *hommes* libres où l'Esprit absolu se réalise qui ont pour tâche propre la *politique* et la *philosophie* appartiennent à la sphère de la moralité proprement dite. Et puis, il y a les hommes *non libres* « préoccupés entièrement du besoin, du travail, du droit, de la propriété, qui vise non plus « l'être et le maintien » du tout, mais « l'être et le

---

(1) On retrouve la même conception chez Auguste Comte.

maintien » des êtres privés ». Hegel, dans un autre récit considère que la moralité implique que « l'individu vivant s'égale au concept, que sa conscience absolue et que, réciproquement, la conscience absolue devienne conscience empirique ».

Mais en se développant, la moralité se différencie « contemple son action vivante comme chose d'étranger, bien plus comme quelque chose d'ennemi : cet ennemi ne peut être pour la moralité qu'un ennemi du peuple et, puisque c'est dans le peuple seul que réside la moralité absolue, ce ne peut être qu'un autre peuple. Cette nécessaire différenciation fait naître dans l'individu la vertu de la *bravoure* qui est l'indifférence de toutes les vertus ou la vertu en soi. C'est dans la guerre que se déploient avec le courage toutes les autres vertus: la sobriété suprême, le suprême effort de l'esprit et du corps. » Car la guerre est un facteur impersonnel. La mort « qu'elle suscite, naissant de l'universalité, ne vise que l'universalité et ne recèle aucun élément de « colère », ni de vengeance particulière: l'instrument de la guerre moderne, le fusil et l'instrument de la mort universelle, indifférenet, impersonnelle. Aussi le seul motif plausible d'une guerre doit-il être non une blessure infligée à l'honneur d'un individu, mais seulement à l'honneur national ».

C'est dans la *Phénoménologie* (1807) que la pensée de Hegel « forme une transition entre les œuvres de sa jeunesse et l'œuvre de sa maturité. » Cette œuvre « décrit l'évolution de la Conscience et révèle, comment en se développant, celle-ci crée la réalité psychologique, logique et historique ». Cette conscience est *simple* par le fait qu'elle s'incarne d'une manière successive dans la certitude sensible, la perception et l'entendement, devient *conscience de soi*, par le fait, en se déployant, se cristallise «au cours de l'histoire dans les conceptions du stoïcisme, du scepticisme et de la piété médiévale », tend ensuite à la *Raison théorique*, « dont la fonction propre est *d'observer*, c'est-à-dire d'explorer la nature inorganique et de s'explorer elle-même pour découvrir, ici, des lois physiques, et, là des lois psychologiques et logiques jusqu'à ce que en s'apercevant que « c'est à lui-même qu'il se rapporte et qu'il est aux autres ce qu'il est à lui-même » devienne *raison pratique* », qui intéresse particulièrement la pensée morale et politique de Hegel.

La Raison pratique ne s'observe plus, en tant que « réalisation de la conscience de soi raisonnable par elle-même » est « la cause immuable et indissoluble et le point de départ de l'action de tous en même temps que sa fin et son but ». Dans cette raison pratique qui évolue, Hegel distingue « l'Esprit vrai, la moralité subjective (*Sittlickheit*) l'Esprit aliéné de lui-même, la culture, l'Esprit sûr

de lui-même la moralité objective (*Moralität*) jusqu'à ce que l'Esprit s'élève d'abord vers la sphère de la religion, puis vers les régions suprêmes de la Pensée absolue ». Et dans cette distinction Hegel considère que l'Esprit est *un peuple*, en tant que substance véritable, et il est *citoyen* d'un peuple en tant que conscience réelle. La conscience réelle qui a son existence dans l'esprit simple, « acquiert la certitude d'elle-même dans la réalité et la vérité de cet Esprit, c'est-à-dire dans l'ensemble du peuple ». Et en singularisant cet Esprit, « il est la certitude lui-même dans *l'individu*, en général et, en tant que certitude de soi comme simple individualité, il est *gouvernement* ». La *loi*, et tous les *mœurs*, telles qu'elles existent, supposent que l'Esprit est déterminé dans son universalité. La sphère propre de la morailté, celle de la puissance du peuple est donc la *puissance de l'Etat*, qui s'oppose, selon la pensée fondamentale de Hegel, à l'individu. « La synthèse de deux termes opposés » c'est-à-dire la conscience immédiate de soi, comme résidant dans d'autres « est la *communauté morale naturelle de la famille* ».

La *Phénoménologie* met en relief la notion de la guerre. Celle-ci n'est que « l'Esprit et la forme de la manifestation essentielle de la substance morale, à savoir la *liberté* absolue de l'individu autonome, se révèle dans toute sa réalité. En faisant sentir aux systèmes de la propriété et à la personnalité elle-même la force qui maintient le tout : l'adolescent brave, qui conquiert le cœur de la femme, devient le principe dominateur des choses et des êtres. Or ce principe est celui d'une force naturelle dépendant des contingences de la fortune ».

La moralité passe dans la sphère du Droit qui signifie l'Esprit, « morcelé dans d'innombrables atomes individuels constituant une *égalité* où tous et un chacun valent comme personnes. Ce qui dans le règne de la moralité avait été loi divine secrète, devient dans le règne du Droit réalité manifeste. » Cette moralité qui revêtait une harmonie dans la civilisation grecque particulièrement dans l'expression de l'Antigone de Sophocle, est identique au Droit réalisé « dans le système du despotisme romain où le maître du monde absorbe toute la multiplicité infinie des atomes individuels et oppose sa toute puissance destructrice au Moi de ses sujets. »

Basch constate, en tout cas, que l'individu posé par Hegel, est un facteur équivalent à l'Universel et finit de l'incorporer à l'Absolu, à Dieu.

Après la Phénomenologie de l'Esprit, entrevu « dans un premier et génial élan intuitif, Hegel, avec les *Délibérations dans l'Assemblée des Etats du Royaume de Wurtemberg* en 1815-1816 seule œuvre politique parue de son vivant dans les *Annales*

de Heidelberg, descend « des cimes nuageuses de l'Idée, dans les plaines de la réalité concrète. Ce volumineux mémoire constitue une introduction à la *Philosophie du Droit.* Celle-ci publiée en 1821 est elle « comme l'ont proclamé tant de critique un bréviaire de réaction et la source-mère de l'impérialisme pangermaniste ? »

La *Philosophie du Droit* est pour Basch le maître problème, et que « son étude s'est donné pour tâche d'élucider ».

Dans cette philcsophie, Hegel ne vise pas à construire un Etat idéal satisfaisant les aspirations des cœurs « mais de comprendre et de représenter ce qui est », idée qui se dégage des écrits politiques de Platon et d'Aristote. « *Or ce qui est, est confirme à la raison et ce qui est confirme à la raison est*», assertion si âprement reprochée à Hegel, ne fait selon Basch « que ramasser en une formule saisissante l'âme même de toute sa philosophie ».

La *Philosophie du Droit* se caractérise dans l'*Idée* du Droit, dans le *concept* du Droit et sa *réalisation:* « c'est une discipline non historique, non génétique, mais philosophique ».

« L'Idée de cette Volonté libre se réalise, comme toute Idée, en se développant. » Les étapes de cette évolution touchant la Volonté, se manifestent dans le concept abstrait qui s'extériorise dans la *personnalité* et son *existence :* sphère du Droit abstrait ou *formel* dans la particularité subjective de la Volonté : le *Bien,* élément intérieur, et le *monde réel,* object extérieur (ces deux faces de la Volonté, réfléchie, réconcilient l'Idée) et dans la Volonté qui « est l'*unité* et la vérité de ces deux moments abstraits ». De sorte que la liberté se dégage comme *substance* réelle et nécessaire. Le domaine de cette philosophie s'étend sur des multiples éléments : propriété, contrat, famille, Etat, etc.

Basch dissèque d'une manière attentive toute la portée de l'Etat, objet essentiel de sa recherche. L'Etat, aux yeux de Hegel « est essentiellement conscience et pensée qui sait ce qu'il veut et le sait comme quelque chose qui est pensée ». « Toutes les activités de l'Etat lui sont propres et s'incarnent dans les *individus* qui les réalisent, non de par leur personnalité contingente, mais d'après leurs qualités générales et objectives ». Mais le but de l'Etat n'est pas de garantir aux individus leur vie et leur propriété ». Dans ce sens « toute guerre suscitée par un Etat serait incompréhensible et absurde ». La guerre ne résulte pas des passions injustes des gouvernants ou des peuples. Hegel pense que ce qui est « contingent par nature a le sort du contingent et ce sort est nécessaire ». Par conséquent, il est nécessaire « que des choses finies, comme la propriété et la vie, soient posées comme des contingences ». Pour l'Etat, être moral par excellence,

« cette contingence devient un état passager voulu et la nécessité une œuvre de liberté ». Contrairement à la suggestion kantienne, Hegel voit la résolution des conflits, si, évidemment « les volontés particulières ne parviennent pas à s'entendre » par la guerre. A ses yeux, celle-ci, puisque les biens temporels acquièrent une réalité, poursuit une fin supérieure.

La *Philosophie de l'Histoire* ne présente pas moins un intérêt singulier. Son point de départ, qui est le même dans toute la philosophie hegelienne, est la Raison qui domine l'Univers et qui caractérise l'histoire universelle. « Tout historien ayant parcouru l'ensemble des événements qui se sont déroulés depuis l'origine de l'humanité, ne peut pas ne pas constater qu'ils sont dus à la démarche raisonnable et nécessaire de l'Esprit de l'Univers, de cet Esprit dont la nature est toujours une et identique, mais qui déploire cette nature dans la réalité du monde ». Les hommes de tout temps et en tous lieux, « ont été mus par leurs besoins, leurs intérêts et leurs passions ». L'histoire universelle « est comme un immense autel sanglant où le bonheur des peuples, la sagesse des Etats et la vertu des individus ont été sacrifiés ». Toutefois « Rien de grand n'a été accompli sans passion ». La réconciliation « de deux éléments antagonistes — l'Idée et la passion — s'opère « par la liberté morale de l'Etat ».

*
* *

Si maintenant, après cette longue analyse des éléments essentiels qui sont admirablement développés dans l'ouvrage de Basch, nous examinons de près l'aboutissement de la philosophie classique allemande, nous remarquons que l'opinion qui fait d'elle le fondement du pangermanisme ne paraît pas, du moins, à notre sens, tout à fait légitime. C'est la Raison ou la morale dans son acceptation élevée qui caractérise les écrits des penseurs allemands. L'Etat, chez Kant et chez Hegel, « n'est pas autre chose que la réalisation de la liberté ». Basch montre même que la conception étatiste de Hegel ne diffère pas de celle ayant trait à la Société de Durkheim. « Permis au théoricien, dit ce dernier, de démontrer que l'homme a droit à la liberté ; mais quelle que soit la valeur de ces démonstrations, ce qui est certain c'est que cette liberté n'est devenue une réalité que dans et par la Société » (cit. de Basch). L'Etat pour Hegel « fin en soi absolue en qui la liberté atteint à sa pleine réalisation, a des droits souverains sur l'individu dont le devoir suprême est d'être membre de l'Etat ». L'originalité « de la conception politique de Hegel remarque Basch, consiste précisément à avoir essayé de réconcilier

— quelque difficile, quelque impossible, peut être que puisse être la tentative — l'idéal antique de l'Etat avec la conception de l'individu qu'avait créée le christianisme et qu'avaient héritée de lui des philosophes du XVIII[e] siècle et les hommes de la Révolution ».

Si la philosophie hégelienne inspire « les étranges tentatives politiques auxquelles se livrent l'Italie et l'Espagne, il faut dire aussi que c'est sur elle que repose tout le vaste mouvement syndical qui a transformé le monde du travail. Basch ajoute que « si le fascisme s'est réclamé de Hegel — en même temps, d'ailleurs, que du plus irréductible adversaire de sa philosophie, Nietzsche — la filiation entre l'hegelianisme et le socialisme de Marx et même de Proudhon est beaucoup plus directe et plus évidente ».

Reste à savoir si la source de cette philosophie classique, notamment celle de Fichte et surtout celle de Hegel, n'offre pas un argument décisif, selon l'observation de Boutroux (1) et d'autres critiques, en faveur du pangermanisme. Je suis d'accord avec Basch pour affirmer que ces philosophes malgré que Hegel célèbre l'hosana de la guerre, qui résulte d'ailleurs de sa logique absolue ayant trait à sa doctrine de l'Etat, ne sont pas les auteurs conscients du pangermanisme. Diverses circonstances, la Révolution française, le règne de Napoléon, la dévastation de leur pays, le romantisme, le mysticisme et en particulier, la philosophie grecque (La République) où Platon estime le guerrier, chef et gardien de l'Etat, — qui a agi profondément sur l'adolescence de Hegel), ont déterminé dans une large mesure l'élaboration de leurs conceptions politiques. Toutefois les écrits de ces philosophes ne demeurent pas moins (certaines parties de l'ensemble de la pensée de Fichte et de Hegel, développées plus haut) une source d'inspiration pangermaniste, surtout aux yeux de Treitshke, de Bernhardi et de leurs adeptes.

Henri SÉROUYA.

Erratum. — Dans la première partie du précédent article de M. Henri Serouya, publiée dans notre numéro de Juillet-Août, lire page 454, ligne 13: « Cet idéalisme spiritualiste semble chez Leibniz, chez Kant, chez Fichte, chez Schelling et chez Hegel entièrement *rationaliste* » (et non nationaliste).

---

(1) Cf. L. Brunschvicg. *La Philosophie de E. Boutroux*, Revue de Métaphysique et de Morale, Paris 1922.

UN CENTENAIRE ROMANTIQUE

C'est dans la nuit du 31 décembre 1829 que succombait Alphonse Rabbe, profond esprit qui, après avoir été un fougueux polémiste, se manifesta penseur aigu et l'un des plus authentiques représentants de l'esprit romantique. Le centième anniversaire de cette mort n'a pas donné lieu à d'éclatantes commémorations. (1)

Pourquoi un si dur oubli pèse-t-il sur sa mémoire ? Rabbe est-il lu aujourd'hui ? Il serait vain de l'espérer. On cite quelquefois son nom, sans connaître son œuvre. Pour beaucoup, il est seulement cet ami de Hugo à qui le poète a consacré deux vers :

> « *O Rabbe, mon ami,*
> *Sévère historien dans la tombe endormi...* »

Et cependant, comment ne pas découvrir en lui un précurseur du romantisme, d'un certain romantisme ? Il existe deux *équipes* romantiques ; la première n'a pas eu de peine à faire sa moisson de gloire : rangeons-y Lamartine, Hugo, Musset, Gautier et peut-être Vigny (malgré que Vigny, par la profondeur de son pessimisme, mérite d'appartenir à la deuxième équipe). Je compte dans celle-ci Gérard de Nerval, Baudelaire, Rimbaud et Lautréamont. Or, Alphonse Rabbe qui est le contemporain des combattants d'Hernani, s'il reconnaît, défend le génie de Hugo, me semble beaucoup plus proche de Baudelaire, par exemple. Baudelaire et lui ont de communes qualités de sensibilité et, entre autres, cette discrétion suprême qui les contraint à voiler leurs confidences lorsqu'ils se laissent aller à nous en faire. Rabbe a horreur des explosions sentimentales; pas de gestes et pas de cris: « sans faire le héros de théâtre » dit-il ; songez à l'originalité d'une telle attitude à la veille de la première d'Hernani. Et il est romantique toutefois — si ce mot a un sens —, il l'est plus et mieux que ces bouillants jeunes hommes qui injurient Racine au Théâtre Français ; il l'est dans un temps où il n'y a pas encore *d'esprits* romantiques, en France, s'il y a déjà des *écrivains* romantiques.

Je m'explique. Je ne puis séparer le romantisme du pessimisme moderne, c'est-à-dire d'une insatisfaction, d'une « trahison au monde » que nous découvrons aux sources de l'œuvre et de la *vie* des poètes véritablement romantiques, trahison qui trouve son point de départ chez un Shelley ou un Novalis et sa manifesta-

---

(1) M. Daniel-Rops, toutefois, a consacré au souvenir de Rabbe quelques pertinentes pages.

tion la plus brutale — et la moins « pathétique » — chez un Lautréamont. Cherchez la volonté, même fugitive, d'une telle trahison chez nos premiers romantiques: Lamartine? Musset ? Gautier ? Hugo ? Ils sont tous, par quelque côté, satisfaits, gens en place et Hugo, le plus grand, Hugo, académicien, pair de France, poête national, universel, connait un destin infiniment plus uni que celui d'un Corneille, d'un Racine, d'un Molière. Comparez à ces heureuses existences les biographies tragiques des poètes allemands ou anglais: Novalis qui se tue sur une tombe, Hölderlin glissant à la folie. Shelley au cœur de la mer Tyrrhénienne, Byron *mourant* pour la Liberté, tous exilés du monde et de leur monde, tandis que Hugo, sur son rocher de Guernesey n'est que l'exilé de Badinguet.

Ce pessimisme moral que chaque démarche annonce, nous en découvrons les traces profondes chez Rabbe. Je ne vois guère, dans cette période, que deux écrivains qui annoncent la grave crise de l'esprit qui atteindra sa plus grande amplitude avec Rimbaud et qui pousse ses prolongements jusqu'à nos jours: Senancour et Rabbe. Vigny ne publiera *Stello* que deux ans après la mort de Rabbe.

Pessimisme absolu, le mot appliqué à Rabbe est-il exact? Le pessimisme n'est absolu que s'il nait d'un concept désespéré de la nature de l'homme et du monde. Or Rabbe n'est pas un désespéré par « prédestination » ; la première partie de sa vie fut singulièrement dissipée: par la maladie il accéda au pessimisme.

Il nacquit à Riez, en Provence, en 1786. Lors d'un premier séjour à Paris, il travaille dans l'atelier de David: il est peintre, mais un peintre médiocre. Il entre bientôt dans l'administration militaire et voyage en Espagne: c'est là-bas qu'il contractera la maladie cause de ses malheurs et inspiratrice — au moins pour une part — de ses plus belles pensées. Quelques années plus tard (1815), il se charge d'une mission délicate : il s'agit de porter au duc d'Angoulême des lettres du général Loverdo. Rabbe est à ce moment un partisan des Bourbons : comme Hugo, comme Lamartine, comme Vigny, il sert Louis XVIII avant d'abandonner la cause de la monarchie. Est-ce là une basse flatterie à l'égard des maitres de l'heure? Il est remarquable que la plupart des écrivains romantiques aient adopté, à ce moment, la même attitude; je crois qu'ils saluent le retour de Louis XVIII, après les années de servitude impériale comme le retour de la liberté : n'oublions pas que Napoléon avait imposé une insupportable servitude à l'esprit et à toutes ses manifestations.

Il faut bientôt déchanter cependant et voici Rabbe, passé dès

avant 1820, dans les rangs de l'opposition libérale. Certes, il ne mène pas une opposition de salon; lorsqu'il fonde à Marseille le *Phocéen*, il est montré du doigt par tout ce que la Provence compte de monarchistes loyalistes et l'on sait que les passions politiques ne pardonnaient pas en ce temps de Terreur blanche: n'est-il pas poursuivi, un jour, par une foule fanatisée jusque dans les couloirs du palais de justice? Bientôt même un mandat d'arrêt est lancé contre lui et il ne doit qu'à son éloquence un acquittement arraché à la cour d'assises.

Le voici derechef à Paris. Il collabore à des journaux de second ordre: *Les tablettes universelles*, le *Miroir*, le *Pandore*, le *Courrier*: il est moins célèbre à Paris qu'à Marseille et il semble souffrir de cette demi obscurité.

Mais il a bien d'autres motifs de souffrances et terriblement fondés ceux-là. Le mal qui le mine, la syphilis, fait des progrès rapides. Lui qui fut jadis assez beau pour mériter le nom d'Anthinöus d'Aix, voit son visage dévoré par une horrible lèpre. Ainsi nous le peint V. Hugo:

« Ses paupières, ses narines, ses lèvres étaient rongées; plus de barbe et des dents de charbon. Il n'avait conservé que ses cheveux dont les boucles blondes flottaient sur ses épaules et un seul œil dont le fier regard et le sourire ferme et franc jetait encore un éclair de beauté sur ce masque hideux. » Objet d'horreur pour ses contemporains et pour lui-même, Rabbe vit dans une douloureuse retraite.

« Quand je me regarde, je frémis! Est-ce bien moi ? Quelle main a sillonné ma face de ces traces hideuses ? »

Une femme qu'il aimait profondément et qui l'aimait — lui, ce monstre — meurt le 11 mai 1828. Ce fut le coup de grâce. Une main le retenait au rivage; elle cède: il part à la dérive. Sa maladie s'aggravait chaque jour et aussi ses angoisses morales. Le 1er Janvier 1830 on le trouva mort dans sa chambre.

Vingt-cinq ans avant Gérard de Nerval, Rabbe a eu recours au suicide pour se délivrer de la vie. Car le doute n'est pas permis: « mangeur d'opium », il a fait de l'opium, remède à ses douleurs physiques, le remède définitif de ses tortures spirituelles.

« Je veux que les indifférents sachent que je n'ai point cédé en lâche et que la mesure de mes ennuis était comble quand de nouvelles atteintes sont venues la faire verser, que *je n'ai fait qu'user avec tranquillité et dignité du privilège que tout homme tient de la nature, de disposer de soi:*

Sans doute Rabbe ne s'est-il pas connu romantique. Cet esprit très sûr se méprenait sur la nature de ses talents: il se crut un grand historien, le Tacite du XIX^e^ siècle et cependant il ne

reste rien de ses compilations historiques. Or, de ses méditations profondes, de ses analyses déchirantes, si précieuses parce qu'elles expriment la plus secrète angoisse de l'homme, il ne faisait sans doute pas très grand cas. En les écrivant, il ne pensait certes pas se classer parmi les représentants de la nouvelle école. Il ignorait, et le public comme lui, que le romantisme se révélerait le mode d'expression le plus accompli du pessimisme humain, qu'il créerait une bouleversante philosophie du désespoir (1) ;

En France, bien entendu, car en Angleterre et en Allemagne, je l'ai dit, les faits étaient déjà manifestes. Rabbe considérait avec une sympathique admiration les jeunes écrivains novateurs; Hugo surtout, qui fut son ami intime; mais ce qu'il goûtait, chez eux, c'étaient des modes inédits d'expression, des procédés, une esthétique révolutionnaire, dons qu'il ne se croyait pas appelé à partager. Le pittoresque de l'époque, quelle influence exerce-t-il sur ses écritures? Inspire-t-il son amour de l'invective? Mais l'invective n'apparait jamais, chez lui, comme un artifice littéraire: elle nait d'une douleur aigüe et qui éclate à la face de Dieu. Pas d'autres concessions à la mode.

Sa famille d'esprit, ce n'est pas en France que Rabbe pouvait la trouver, vers 1830. De frère spirituel, à cette date, je ne lui connais que Léopardi. Tout les unit; une même misère physique qui exacerbe encore leurs tourments supérieurs (le poète italien souffrait d'une déviation de la colonne vertébrale) et surtout quelques grands soucis communs. Ils sont, l'un et l'autre, les anges déchus du christianisme: l'angoisse de l'homme qui ne croit pas en Dieu et qui ne peut pas vivre sans Dieu, cette angoisse qui, à travers Rimbaud, a troublé la littérature jusqu'à nos jours, attise la flamme qui brûle ces deux grandes âmes. Héritiers de la philosophie du XVIII^e^ siècle (comme Rimbaud, plus tard, lecteur assidu d'Helvétius) ils savent que tout est relatif, et ils sont torturés, toutefois, par la soif de l'absolu.

... Comment atteindre cet absolu ? « Par l'esprit on va à Dieu », dit Rimbaud. Et Léopardi: « Je ne me suis jamais senti vivre que dans l'amour. Pourtant tout le reste du monde était alors pour moi comme s'il était mort. » Rabbe enfin : « Exister, c'est périr, c'est mourir que de vivre ». Mais l'esprit

---

(1) « Philosophie du désespoir », c'est le titre même d'un chapitre de Rabbe.

ne conduit Rimbaud qu'à l'évasion; Léopardi connait l'amour éphémère comme l'éclair et Rabbe ne voit point de lumière, un jour, au delà de la mort. (Quel scepticisme dans ce mot : « Au delà du tombeau sont toutes mes espérances, *si toutefois il y a lieu* »).

Ils sont seuls. La disgrâce de leur corps les sépare du monde « Je reste amèrement seul », écrit Rabbe à Victor Hugo après la mort de sa jeune maîtresse. Et quelle pensée pourra peupler sa solitude? Léopardi, éternel errant, traîne son pessimisme à travers l'Italie et le fixe dans des poèmes éclatants; Rabbe s'enferme dans sa chambre, note son désespoir et se tue à l'opium.

Suicide qui le rapproche encore des derniers romantiques et de ceux-là, surtout, qui sont si proches de nous. De ceux-là qui ne se tuent pas pour protester contre l'ordre du monde, mais parce que rien ne les retient plus ici.

« Celui qui voit maintenant le monde a tout vu, il a vu toute l'éternité passée et à venir ».

Cette mort si discrète, je ne puis la comparer qu'à celle de deux écrivains dada, qui un siècle après Rabbe, ont choisi une mort semblable à la sienne: Jacques Vaché, il y a quelques années, Jacques Rigaut, le 5 novembre dernier, Vaché même, comme Rabbe, victime d'un *abus* d'opium.

On ne peut se lasser de considérer ce que cachent de grandeur pareilles insatisfactions et de grave beauté ces trépas secrets.

Ils ferment silencieusement la porte et ils s'en vont...

Victor CRASTRE.

LES LIVRES

SAMSON, FILS DE SAMSON, roman d'une famille de sorciers, par *Frédéric Lefèvre* (Flammarion, éditeur).

La foi dans la magie subsiste, malgré ce que l'on est convenu d'appeler « les lumières » et « le progrès », d'une vie obscure et tenace, dans la campagne française. Cela n'est pas surprenant. Alors que l'homme des villes a perdu presque tout contact avec le surnaturel — car il est indifférent à sa forme moderne si passionnante et suggestive, le surnaturel scientifique —, le paysan demeure trop près de la nature pour ne pas sentir, presque à chaque instant, que le mystère l'entoure, qu'un miracle perpétuel s'accomplit autour de lui. Rien n'est plus proche du surnaturel que la nature; il semble qu'elle le contienne en puissance, l'exprimant, parfois, par éclairs.

La croyance aux sorciers, salutaires ou maléfiques, en est une des survivances les plus curieuses, les plus attachantes. On la rencontre à peu près partout. Elle répond à une des exigences les plus générales et les plus urgentes, ses racines s'enfoncent jusque dans un lointain de traditions ténébreuses qu'il serait téméraire et inutile de sonder. A l'observateur d'aujourd'hui, il suffit de constater que cette foi n'a pas diminué, que les familles de sorciers existent encore, qu'elles jouissent du même prestige, de la même puissance que jadis.

Voilà ce que Frédéric Lefèvre nous a montré, et cela est fort attachant. Dans la mesure où son livre décrit les mœurs et les traditions des campagnes, il nous offre un roman paysan d'une extrême vigueur et d'une claire lucidité. Sa peinture est d'autant plus efficace que les traits en sont plus vrais. Si vrais que ce livre a l'accent de conviction parfaite des autobiographies sincères. C'était un grand courage et une grande hardiesse que de faire écrire « je » à ce fils de sorciers. Trop souvent, ce récit à la première personne, nous a donné dans d'autres livres l'impression d'un artifice littéraire : ici, nous sentons qu'il n'aurait pas pu être écrit autrement, et qu'un lien est créé dès les premières pages entre l'auteur et le lecteur, lien de confiance, de confidence, qui s'impose à nous avec une indiscutable autorité. Tout ce qui touche à la sorcellerie paysanne est évoqué ici avec un singulier bonheur: ce n'est pas la réminiscence attardée d'un passé, mais l'affirmation d'un état de fait actuel, si anachronique qu'il paraisse, indestructible sans doute. Non, la famille des sorciers Samson n'est pas près de s'éteindre: c'est la qualité même de la terre et de la race qui l'habite, qui exige leur continuité, de père en fils.

Ce roman paysan si fortement construit et exprimé, se double d'un autre drame qui en constitue, pour ainsi dire, le conflit intérieur. Alors que le premier nous montrait le sorcier dans la société rurale, la place qu'il y occupe, son activité, son influence, le second nous présente le débat de ce « fils de sorcier » que tout éloigne, en apparence, de la vocation paternelle, et qui s'y trouve ramené, cependant, par une force contre laquell il ne peut ni ne veut résister et qui est peut-être la vertu héréditaire, la volonté du milieu, la puissance efficace de la terre.

C'est malgré lui que Samson refait le geste mystérieux qui guérit, après avoir été détourné par l'éducation, les évènements de cette blouse, de ce bâton qui sont les insignes du sorcier. Il cherche en vain à échapper à sa destinée, soit qu'elle lui ait été commandée par la tradition familiale, soit que la confiance collective des paysans la referme autour de lui comme un cercle magique. Cette lutte inconsciente du « Fils du sorcier » contre

l'appel de ceux qui veulent êtres guéris, contre l'injonction de son hérédité et de cette mystérieuse pression de mains du père mourant qui lui transmet les « secrets », cette résistance où tout l'incline au consentement, c'est là l'autre face très belle et très significative de ce livre. Le roman paysan se complète ainsi d'un débat psychologique qui nous surprend et nous attire par sa très curieuse originalité.

Voici le premier roman d'un écrivain qui nous intéressait déjà à tant de titres, que nous admirions pour la variété de ses curiosités, pour la vigueur lumineuse et grande de son esprit critique. Succédant à ces remarquables essais d'esthétique et de philosophie qu'étaient les *Matinées du Hêtre Rouge*, *Samson, fils de Samson* nous révèle un Lefèvre nouveau. Révèle ? Non pas, car depuis longtemps nous aimions cette attention puissante dirigée à la fois vers tous les aspects du réel et toutes les inquiétudes de l'esprit et de l'âme, ce fécond enracinement dans une terre riche de substance, qui sont les signes les plus caractéristiques d'un auteur, dont il nous manquait seulement de connaître le talent de romancier. Il s'affirme aujourd'hui avec un incontestable succès dans un livre odorant et fertile comme la terre où ses dons de conteur s'épanouissent librement, et dont nous n'oublierons pas les suggestions vivaces et profondes.

Marcel BRION.

LE DROIT DE VARECH, par *Georges Hugnet*, (Editions de la Montagne: « Le Droit de Varech » précédé par « Le Muet ou les Secrets de la Vie »)

Un jour, à La Rochelle, je m'en souviens, mes os n'étaient par alors durcis par l'âge et il n'y avait pas longtemps que St-Louis partait pour la croisade, non de La Rochelle, mais d'Aigues-Mortes, un enfant maudissant son père, méprisant sa mère et abusant lamentablement de sa jeunesse sur le sable du rivage, couché à plat ventre, fatigué de suivre les ébats des puces de mer, s'endormit. La Tour de Babel s'éleva, inachevée, mais de grande allure. De haut en bas ce n'étaient que tiroirs. Dans quelques-uns une foule d'autres. L'enfant tirait les tiroirs. Les uns, il les fermait bien vite car il pensait que c'étaient là contes à dormir debout et histoire ancienne. D'autres, quel enchantement! Servis comme sur un plat de roi tous les personnages de sa fable dans les paysages qu'il rêvait. Et toujours dominait l'image décevante — mais combien plus éclatante — quels port de tête et tours d'ensorceleuse — de celle qu'il avait aimée à en mourir dans les tavernes mal famées de la cité. Il voulait l'interroger, mais

elle ne répondait pas. Un personnage avait le mot. C'était le Muet. Inutile de le presser davantage. Et l'enfant tirait les tiroirs, les tiroirs. Voici son île. C'était bien celle qu'il connaissait. Un tyran, un maniaque, un fou la gouvernait. L'île exerçait un tel ascendant que tous les capitaines de tous les navires s'y arrêtaient. C'était pour celle qui riait comme une insensée que l'on venait de tous les points de la terre. Elle était prête à donner son cœur au premier venu. Mais le premier venu ne se présentait pas ou la cherchait si mal qu'il ne la trouvait pas quand elle se présentait. Et c'était le tyran, le fou, le maniaque qu'elle tyrannisait. L'alchimiste du roi, l'astrologue du fou était le plus fou. Il la cherchait dans les étoiles, au fonds des puits, dans le passé, dans l'avenir, il la cherchait dans des boules de magie. Il ne la reconnaissait jamais que quand elle était passée. Il avait une jolie âme mélancolique de savant, toute remplie de chiffres, de rapports et de fantaisies. Cependant les capitaines et les équipages continuaient d'abandonner leur navire dont le tyran s'emparait pour meubler un immense Musée de la Marine qui mangea toute l'île. Alors il eut assez de tout ce monde et il les renvoya tous sur leurs navires pour vivre seul avec la belle insensée à l'ombre d'un grand feu de joie qu'il alluma en mettant le feu au volcan. Les équipages n'avaient d'yeux que pour la belle insensée qui brûlait et on ne parla plus jamais de leurs navires.

Le jeune adolescent sur la plage de La Rochelle, c'était au temps des croisades, c'était au temps des barques phéniciennes, se releva un peu consolé de sa famille qu'il traitait mal, un peu fièvreux parce qu'il tourmentait son corps; il descendit vers la ville poursuivre la belle étrangère; il avait un petit air décidé qui lui allait mal parce que vont toujours mal les petits airs décidés. Mais il avait raison parce que c'était un jeune et bel adolescent plein de désirs et de rêves et que sa famille était une vieille chose qui pourrissait.

Telle n'est pas tout à fait l'histoire que raconte Georges Hugnet. En une série de tableaux qu'il appelle deux mélodrames, il met en scène plus magnifiquement l'angoisse et l'enchantement de cet adolescent — mais laissons le dans les barques phéniciennes — la merveilleuse vision d'un homme d'aujourd'hui qui invente la poésie. Georges Hugnet n'a pas souri et il a voulu forcer dans leur retraite l'imagination et la volonté à reculer leurs dernières bornes. A traits larges et minutieux il a donné corps à une statue de visage féminin et de visage fée qui répond par de belles légendes et des paroles précises à toutes les interrogations. En serrant toujours de plus près une réalité mystérieuse, il a réussi à l'enfermer vivante dans le langage. Il est

servi par ses phrases qui sont de granit et d'air, non sans grâce.

« *J'aime vos paroles théâtrales et fraîches* », dit un personnage. Le « *Droit de Varech* » est un paradis plein de pommes d'or et de trouvailles divines. Les pauvres et les honteux resteront au seuil du « *Droit de Varech* ». N'entreront pas, parce qu'ils ont froid aux yeux et froid à l'âme. Dans la bouche d'un autre personnage, voici — mieux que dans mon conte — dénoncé tout l'admirable qui se succède dans le « *Droit de Varech* »:

« *Il y a la statue, l'histoire d'Adrienne, la cloche, l'anneau de fer avec sa devise, l'aventure de Zélie et de Frédéric, la mort de l'explorateur, les mélancolies de Didier Laroque, les événements incompréhensibles de la terre et du climat.... est-ce que je sais? Et tout ce qu'on cache, tout ce dont on ne parle pas* ».

Je n'ai rien vu dans les œuvres de ce temps qui soit aussi ferme de dessein et aussi net dans l'allure.

Dira-t-on que Georges Hugnet a le tort de grossir ses matériaux — d'autres préfèrent les gaspiller —, qu'il est trop industrieux et qu'il batit son nid comme la fauvette. Mais qui n'admirera cet instinct de l'oiseau qui emprunte aux arbres et aux champs ce qu'il y a de plus souple et de plus solide. La poésie dans le « Droit de Varech » est dans toutes les feuilles et dans toutes les branches d'un arbre libre.

Il est rare de nos jours qu'on étage aussi bien au théâtre une série de scènes éclatantes. Aussi, « Le Droit de Varech », réclame-t-il l'ampleur du spectacle où prendraient corps d'une façon tangible ses inventions tour à tour grandioses et séduisantes.

Eric de HAULLEVILLE

ORIENTALE 1930, par *Mme Lucienne Favre* (Grasset, éditeur).

Le Centenaire de l'Algérie aura été l'occasion d'une débauche de littérature. Les volumes publiés en moins d'un an constituent déjà une vraie bibliothèque: ils sont du guide touristique à la monographie administrative, de la brochure de propagande à l'album d'art, en passant par le roman, il va sans dire. Un pareil amas veut avoir l'aspect d'un bilan: il n'en restera pourtant pas grand' chose, malgré les prix littéraires variés qui ont fleuri dessus. Au milieu des cendres, on verra, tenant debout sur de larges assises, la monumentale « Collection du Centenaire », entreprise de grande envergure, avec son splendide fronton: l'*Iconographie Historique* de Gabriel Esquer.

On verra sans doute aussi, modeste mais tenace, vivant comme une plante nourrie dans la vraie terre, le petit livre de Mme Luciene Favre. Car c'est un document humain, un témoignage

Il serait dommage que, dès maintenant, on ne le distinguât point parmi tous les titres où l'Algérie rutile avec complaisance.

Après cent ans de prétendu orientalisme, malgré les efforts de tout un lot d'écrivains réalistes qui voudraient montrer une Algérie nouvelle, il faut bien avouer que le goût du public continue d'aller vers les grâces de bazar, le décor de harem. Sinon le goût du public, celui de trop de gens de lettres avides d'exploiter un filon découvert, de flatter le penchant pour la triade du palmier, du chameau et de la mouquère », selon l'expression qui a fait fortune, lancée naguère par la revue l'*Afrique Latine*.

Mme Lucienne Favre a voulu réagir à son tour; elle fait le point à sa manière. Aux odalisques d'Ingres, aux femmes d'Alger de Delacroix, aux mouquères qu'on nous exhibait depuis cent ans, elle oppose une « orientale 1930 ». C'est tout simplement une femme de ménage indigène, sa « mauresque », sa « fatma », comme on dit là-bas. Une de ces pauvres créatures qui vivent tout bonnement, avec leurs joies et leurs peines. Si l'on veut du « populisme », en voilà, et du meilleur. Mme Lucienne Favre a très bien compris qu'il n'était pas nécessaire de mêler son orientale à un roman; elle lui laisse le soin de raconter sa petite vie de tous les jours, elle ne fait que transcrire, et c'est infiniment plus vrai et plus émouvant que de laborieuses fictions. Et plus édifiant aussi: un lecteur attentif en apprendra plus avec ce petit livre qu'avec bien des romans et des traités sur le drame qui se joue dans les âmes de ce peuple musulman pris entre deux civilisations.

Peut-être le public « littéraire » pourrait-il penser que ces qualités documentaires ne suffisent pas à justifier son attention? Je me hâte de le détromper. Une peinture vraie, fidèle, honnête, dépasse toujours son objet. En montrant une femme de ménage arabe de 1930, Mme Lucienne Favre montre une femme tout court, un être humain: à mon sens, cela suffit pour qu'on s'y intéresse, car rien de ce qui est humain...

Je ne suis pas sûr que tout le monde partage ce sentiment; je ne serais même pas étonné que Mme Favre ait déçu plusieurs de ses amis. Ses premiers romans, et *La Noce* surtout, les avaient habitués à des mouvements plus impétueux, à des desseins plus ambitieux, et ils regrettent sans doute jusqu'à l'écriture impressionniste de ces livres. Je crois sincèrement qu'ils auraient tort. En écrivant son *Orientale* avec la plus linéaire simplicité, je trouve que Mme Favre a fait un grand effort de style; en mettant un frein à son tempérament généreux de romancière, elle remporte une victoire dont l'œuvre se ressent; en faisant fi de soi-même pour se consacrer, d'une manière tout objective mais extrêmement sensible, à une créature vraie, elle achève de nous

persuader de la variété de ses dons. Il n'est pas nécessaire, pour faire *vivre* un personnage, de le mettre dans une atmosphère de littérature ; il n'est pas nécessaire, pour émouvoir, de faire vibrer complaisamment la chantrelle. Tout cela Mme Lucienne Favre l'a évité avec beaucoup de tact ; mieux que du talent, une grande sympathie pour sa créature, de la tendresse. « Sa Fatma » pourrait bien le lui rendre, en servant, — c'est le mot — la réputation de sa maitresse, mieux que d'autres personnages, pourtant privilégiés.

Gabriel AUDISIO

JEAN MORÉAS, par *René Georgin* (Nouvelle Revue Critique).

Jean Moréas, gentilhomme du Péloponèse et poète français, a trouvé en M. René Georgin un critique appliqué, lucide, très exactement informé, fin connaisseur de rythmes. Moréas, légataire authentique d'Orphée, appartient à un âge littéraire qui déjà semble lointain. Avec son allure d'officier supérieur à la retraite, sa mise d'une recherche un peu exotique, Moréas appartient aux temps héroïques où le Parnasse tenait ses assises devant de hautes piles de soucoupes. Le *Vachette* et le *Soufflet*, qui font partie du décor de cette époque, retentissaient alors d'alexandrins et de vers libres. Moréas, dit M. René Georgin, a fait son portrait dans une pièce célèbre des *Cantilènes*, *Le Ruffian* :

Dans le splendide écrin de sa bouche écarlate
De ses trente-deux ans l'émail luisant éclate —
Ses cheveux, pour lesquels une abbesse l'aima
Jadis très follement, calamistrés en boucles
Tombent jusqu'à ses yeux — féériques escarboucles —
Et ses cils recourbés semblent peints de çurma.

Après avoir fait ses premières armes et acquis quelque célébrité dans la *mêlée symboliste*, Moréas a rallié l'école romane. Puis, pour s'exprimer selon son tempérament véritable, il s'est affranchi de ces deux tutelles. Après ces deux expériences poétiques, il a compris quelle devait être sa règle : le retour à la sobriété, le retour à un *classicisme* relatif. Il devient le poète d'*Iphigénie* et celui des *Stances*. Il a trouvé sa voie. Après une douloureuse agonie, Moréas est mort à cinquante quatre ans le 31 Mars 1910.

Ce fut un très fier chevalier des lettres que celui qui écrivit selon une conception de la vie peut être un peu restreinte :

Laisse les uns mourir et vois les autres naître,
Les Bons ou les Méchants,
Puisque tout ici-bas ne survient que pour être
Un prétexte à tes chants.

Pierre d'EXIDEUIL.

LES REVUES

PROSPECTIONS (n° 1). — Les collaborateurs de l'ancienne revue Tentatives entendent continuer ici dans des limites très élargies l'effort de sauvegarder des valeurs de la pensée révolutionnaire qu'ils avaient tenté précédemment. Il faut un courage net et une louable sincérité pour déclarer dans un manifeste : « D'avance, nous acceptons la baisse de culture que sans doute une révolution sociale produira momentanément ». Revue d'idées s'appuyant sur la dialectique marxiste. Dans *Poésie et Marxisme*, de Charles Plisnier, double aperçu sur : poésie et critique, poésie et sociologie. Mais ces rapports ne sont envisagés que passagèrement. Ce qui importe c'est la pénétrante recherche des sources du lyrisme, considéré comme le principe actif de la poésie. Vue de l'angle le plus intérieur, cette naissance poétique s'appuie en large part sur le freudisme. C'est dire qu'elle conclue à son complet et douloureux isolement. Elle n'est poésie que dans la mesure où elle ne peut être saisie par le critique, figée dans les lois du rythme, et où elle s'évade du plan social. Cet effort de sublimation que la souffrance aiguillonne aboutit à un climat intérieur où des images et des rapports inconnus naissent, se soudent, établissent un lien impondérable. « Revenu à la vie, le poète guéri retrouve la trace de ses transes. Il est encore tout sensible et s'adore, il reconnait ce climat d'enfance, ces figures, mais cela, cela ? il est *seulement* délivré. Il ne sait plus au juste, il lui arrive de dire : C'est moi qui ai fait cela ? »

Mais nous ne croyons pas, avec Charles Plisnier, à la possibilité de saisir un jour l'inspiration dans des formules. Ces sciences physiologiques s'arrêteraient au bout de son mécanisme. Car le délire poétique est autre chose qu'un phénomène, fut-il le plus complexe du monde.

Il est intéressant de rapprocher du précédent manifeste l'opinion de Jean Richard Bloch dans EUROPE (Mai 1930) : *Sur la mort du mot « révolution »*. Nous vivons entre deux mythes. Seules sont intéressantes les forces en gestation. Depuis 1918 la Révolution est le mythe du passé. Son image classique est morte, en passant du symbole à l'existence, du plan idéal au plan humain. Nous sommes à la période de désarroi qui succède à la mort d'une idéologie. Le mythe à venir « n'est pas en deça de la révolution, il est au delà. » — Citons aussi dans ce numéro les belles lettres de Sacco et Vanzetti, et une étude de Georges Altman sur le poète de la révolution russe : Vladimir Maiakovsky.

LES CAHIERS DE L'ETOILE (Juin 1930) n'ont cessé d'affirmer un esprit révolutionaire qui loin d'écarter et de combattre,

admet tous les modes d'expression de la nature humaine. Tout système, toute croyance, tout mode d'action doivent être dépassés, n'ont d'autre but que d'aboutir à un état qui leur est supérieur et où ils se rejoignent en une même force créatrice et libre. Krishnamurti écrit, dans *la réalité sans chemins:* « C'est dans le fait d'établir l'harmonie entre la raison et les sentiments, dans la création d'un équilibre éternel que réside l'éclosion de la vérité... Mais si l'on veut établir cette harmonie, l'adoration, les prières, les médiateurs, les refuges réconfortants ne servent à rien. La lutte ne doit pas s'appuyer sur ces objets, elle doit être comme la lutte intérieure de la sève qui aboutit un matin à l'éclosion d'une fleur ».

SAGESSE. — De nombreux vers, dont un beau poème de Gabriel Audisio, *Antée*, dédié à la mémoire d'André Gaillard :

... jeunesse, ô ma jeunesse
De la coque flétrie ressort un dieu d'acier
le corps qui touche au sol rebondit
Antée
Devant le spectre d'une mort enchantée.
Trop tard, morne génies !
Encore une heure, encore un jour,
Désert, ses oasis, champs d'herbe, vos regains !
Roulent encore un coup les tambours du matin.

RAISON D'ÊTRE. — La *Poésie et la connaissance*, par Jean Audard. — Fragment du *Livre de la Vie Monachale*, par Rainer Maria Rilke.

LA REVUE NOUVELLE (numéros 56 et 57) : le premier Armel, par Jean Bodin. Dans les Cahiers du Sud, en 28, j'ai parlé d'Armel. Je ne saisis pas bien, malgré ses explications, pourquoi Jean Bodin a tenu aujourd'hui à publier la première version de ce roman. Entre ces deux époques en effet la faille est profonde: il n'est plus question ici d'un renoncement par quoi l'âme s'accorde à sse rêves d'enfance et trouve sa parfaite sérénité. Mais d'une version romanesque et d'intérêt médiocre d'où le mélodrame n'est pas exclu.

PHOTOGRAPHIE, numéro spécial d'ARTS ET MÉTIERS GRAPHIQUES. Allant de la structure transparente des diatomées au développement des nébuleuses, fixant toutes les réactions du monde et des attitudes jusqu'alors inconnues, ce recueil mérite d'être signalé, il marque le point de départ de ce que Waldemar Georges appelle un âge d'or de la photographie.

Gaston BAISSETTE.

Lettres Étrangères

LETTRES BRESILIENNES

« BATEAU PERDU », par *Augusto Frederico Schmidt*, Rio de Janeiro, Graphia Ypiranga, 1929.

Voici un livre de poèmes dont le titre nous rappelle Rimbaud. Il ne peut y avoir cependant aucune affinité entre ce jeune poète de vingt-trois ans et l'auteur du « Bateau ivre ». Si, avec M. Augusto Frederico Schmidt on devait chercher des ressemblances dans la littérature française on les trouverait peut-être du côté de Jules Laforgue, à cause du sentiment mélancolique que la vie quotidienne lui inspire, à cause de ce mystère vulgaire et pourtant angoissant de chaque jour qu'ils ressentent intensément. Néanmoins, on serait tenté d'apparenter M. Augusto Frederico Schmidt à Charles Vildrac et à Jules Romains. N'a-t-il pas comme eux le sens profond des choses humaines.

Ceux qui s'en vont pour toujours
Même les plus humbles et les plus petits
Laissent une trace, un point quelconque.
Jamais ils ne s'effacent tout à fait
Ceux qui s'en vont.

Mais M. Augusto Frederico Schmidt ne doit certainement la mise au point de sa sensibilité — déjà nettement marquée — qu'à un poète : et ce poète n'est autre qu'un grand poète brésilien, à mon avis le plus remarquable de sa génération, M. Manoel Bandeira. Le maître de *La cendre des heures*, et de *Libertinage*, est évidemment le précurseur de M. Augusto Frederico Schmidt, qui pourtant n'a que trop de personnalité. Le chapitre des influences est des plus délicats ; mais il est très facile d'en faire la distinction : seuls les vrais et grands poètes sont capables de subir des influences fécondes. Une influence a deux effets : ou elle anéantit, ou elle nourrit. Dans ce deuxième cas, le créateur l'utilise presque inconsciemment, pour s'en dégager après. Les imitations sont tout autre chose, très reconnaissables en ceci qu'elles manquent de substance et d'élan vital.

M. Augusto Frederico Schmidt était encore peu connu et venait seulement de donner ses *Chants du Brésilien Augusto Frederico Schmidt* et les *Chants du Libéré*, quand Monsieur

Tristão de Athayde (à qui revient le mérite de l'avoir le premier signalé) déclara l'importance de cette sensibilité fraîche et profonde, cette naïveté parfois religieuse, parfois empreinte du sentiment de la terre natale, cette ferveur dans tous les gestes. Le « Bateau perdu », son troisième livre, n'est plus, donc, un livre de jeunesse, mais déjà un livre de maturité ; le poète ici fait une halte, prend un contact plus violent avec la vie et ne revient à son innocence qu'au prix d'un effort amer, au fond duquel il y a une découverte : la mort. Dans « Bateau perdu » M. Augusto Frederico Schmidt fait la découverte de la mort. Est-ce peu pour un homme de vingt-trois ans ?

Je veux mourir un soir.
Les fenêtres ouvertes,
Les yeux regardant la nuit infinie.

Je veux mourir un soir.
Je me séparerai petit à petit de moi-même.
Je m'en libèrerai doucement.
La lumière des cierges enveloppera ma figure livide.

Je veux mourir un soir.
Les fenêtres ouvertes.
Tes mains donneront à mes lèvres
Un tout petit peu d'eau.
Et mes yeux boiront la lueur triste de tes yeux.
Ceux qui viendront et que je ne connais pas encore
Seront en silence,
Leurs yeux me regarderont.

Il est poignant, ce poème intitulé *Le départ.* C'est très simple et pourtant plein de solennité, cette solennité de toutes les morts, même les morts sans décors et sans rhétorique.

. . . .
Et quand tout le monde saura que je ne suis plus
Et que je ne reviendrai jamais,
Il y aura une seconde, dans ceux qui sont
Et dans ceux qui viendront, de compréhension absolue.

Dans presque tous les poèmes de ce livre il est question de la mort *Je n'en puis plus. Si je mourrais le premier, Moment :*

Tout d'un coup, sans aucune raison connue,
Parmi la foule différente et indifférente,
J'eus une envie immense de mourir.

« *Quand je mourrai* » est un autre poème qui comprend le même refrain obsédant et c'est peut-être le plus beau du « Ba-

teau perdu ». Il nous donne l'accablante impression — cela est dit sans aucune ironie — de la grave inutilité de disparaître.

Quand je mourrai les hommes continueront à être les mêmes.

. . . .

Toutes les anxiétés et inquiétudes de la terre ne changeront pas.

Le « *Poème de la Toussaint* » se rapporte tout entier à la mort. Mais, quelle humilité, quel profond sentiment chrétien de l'insignifiance de l'homme en face de l'éternel.

Notre-Dame des Abandonnés,
Couvre-moi de ton manteau.

Sentiment chrétien. Voilà le mot. M. Augusto Frederico Schmidt est incontestablement une des figures les plus vivantes parmi celles qui composent le mouvement spirituel de la jeunesse brésilienne, mouvement dont M. Tristão de Athayde est un des chefs les plus en vue, et qui a vaincu cette attitude vaguement panthéiste qui était en faveur ces derniers quarante ans dans la poésie brésilienne. Il se révèle, d'ailleurs plus en substance qu'en surface, un esprit essentiellement religieux. C'est encore M. Tristão de Athayde qui a le premier remarqué ce point. Sans doute M. Augusto Frederico Schmidt savait-il à ce moment-là, qu'il était poète, mais peut-être ignorait-il qu'il était un poète religieux.

C'est par M. Augusto Frederico Schmidt même, dans un de ses poèmes, que nous apprenons son ascendance juive. Il est l'arrière petit-fils d'un israëlite de Francfort. Celà explique — s'il est besoin d'explication en matière de poésie — ce fond de complainte, de lamentation, jamais douceâtre ni ridicule, que révèlent les poèmes du *bateau perdu*.

David Goldschimidt,
O, juif mon arrière-grand-père,
Pourquoi es-tu parti de Francfort ?
Viendra-t-elle de toi, cette nostalgie de chemins nouveaux, de routes douces et solitaires, cette anxiété de dispersion ?

Au Brésil, les juifs de tous temps se sont rapidement séparés de leur religion, mais leur mysticisme subsiste. Cet arrière-petit-fils de juif éprouvant la nostalgique d'un ciel natal inconnu, alimente son inquiétude dans le mystère de la nuit tropicale. *Seulement la nature. Le grillon. L'animal étrange. Maître de la lande mystérieuse.*

Et, dans la nuit tropicale, l'ombre des prêtres qui ont les premiers apporté la Croix au Brésil, vers le seizième siècle, erre toujours... Le vent chuchote les noms du père Anchieta, du père Aspilcueta Navarro, du père Nobrega, fantômes protecteurs de

la nation chrétienne, née sous le signe de la Croix du Sud, constellation merveilleuse... Le poète évoque l'émigration de son arrière-grand-père; mais de cette origine juive il ne lui restera que l'esprit mystique et le sens de l'inquiétude. Il est profondément épris de la Vierge, transfigurée dans son rêve, et qu'il appelle Notre-Dame des Abandonnés.

Notre-Dame des Abandonnés,
Couvre-moi de ton manteau !

RIBEIRO COUTO.

L'AFFAIRE MAURIZIUS, par *Jakob Wassermann*, traduit par Jean Gabriel Guideau (Feux Croisés, Plon).

On ne saurait trop féliciter et remercier M. Gabriel Marcel d'avoir publié dans son excellente collection de « Feux Croisés » ce roman de Jakob Wassermann, qui est peut être le plus beau et le plus caractéristique de toute son œuvre. Le talent de Jakob Wassermann, l'humanité profonde de son intelligence et de sa sensibilité se sont affirmés dans de nombreux ouvrages, mais jamais, à mon avis, autant que dans ce livre surprenant. Cet art toujours si proche de la vie, si enraciné dans la réalité, évolue ici autour d'une erreur judiciaire. Fréquents sont les sujets qu'il emprunte au monde judiciaire : *Laudin und die Seinen*, en particulier, nous en montrerait un autre exemple. Mais ce drame n'est pas extérieur : il se joue dans l'âme des individus, dans les prolongements que la conscience donne aux faits, dans ce départ d'un enfant passionné de justice si douloureusement qu'il ressent comme une souffrance la moindre injustice et ne peut avoir de repos avant qu'elle soit réparée. Il y a là, si l'on veut, la substance d'un fait divers, car Wassermann part toujours d'une base extrêmement concrète, objective, mais il s'évade bientôt de la matérialité des faits, des événements, pour atteindre le domaine mystérieux des sentiments.

L'affaire Maurizius ne prend toute son importance que du jour où elle est devenue pour le jeune Etzel Andergast, une raison de vivre et d'agir. Il nous importe peu, en somme, que Maurizius soit coupable. Mais pour Etzel, fils du magistrat qui a le plus contribué à la condamnation de l'innocent, la question se pose autrement ; qu'est-ce donc que la justice si elle est capable de commettre d'aussi terribles erreurs ? Avec cet enthousiasme fervent, cette passion de l'absolu qui sont les privilèges des adolescents. Etzel étudie d'abord tous les documents de l'affaire, afin d'atteindre une certitude, puis, lorsqu'il est persuadé de la culpabilité de Waremme dont le faux témoignage a fait condam-

ner Maurizius, il décide de le chercher, d'obtenir l'aveu de sa faute et de l'obliger à la réparer.

La rencontre de Etzel et de Waremme est la plus belle partie du livre et sans doute une des meilleures choses qu'ait écrites Wassermann. La confrontation de cette puissance intellectuelle admirable, mais déviée et devenue presque monstrueuse, et de la conviction limpide, ardente de ce cœur juvénile qui croit à la justice et n'admet pas qu'un homme se propose un autre but que d'assurer, en toutes circonstances, son triomphe, est un dialogue dramatique d'une prodigieuse intensité.

Je souhaite qu'on lise *L'Affaire Maurizius*. C'est là un très grand et très beau livre, plein de secrets et de détours, d'intentions et de suggestions, un de ces livres touffus à progression lente qui ne se livrent pas au lecteur dès le premier abord, mais qu'il faut conquérir, page par page, un ivre d'une exceptionnelle valeur humaine. Le style de Wassermann, le mouvement de l'action, le rythme de la phrase sont très difficiles à exprimer en français. Il y a peu de livres, semble-t-il, qui offrent autant de problèmes au traducteur. M. Jean Gabriel Guideau en a courageusement triomphé.

GŒTHE, histoire d'un homme, par *Emil Ludwig*, traduction de Alexandre Vialatte. (Editions Victor Attinger).

Ce n'est pas sans raison qu'on appelle Emil Ludwig le Carlyle allemand : nous retrouvons chez lui aussi ce don prodigieux de découvrir la vie secrète des êtres, la signification des faits. Je ne crois pas que cette exploration soit possible sans un don total de soi. Il faut se détruire et se recomposer dans l'être qu'on étudie. Sans cette communion intime et profonde on n'atteint jamais que le niveau superficiel des individus, cette zone accessible à tous, ce domaine commun d'où se retire vers l'intérieur le caractère essentiel et personnel de l'homme. L'histoire est trop souvent pour nous un vaste herbier humain où des êtres jadis vivants ont acquis entre deux feuilles de papier une existence desséchée, privée de sève et de couleur. Le biographe, l'historien doivent leur rendre la vie et la fraîcheur.

Les livres de Ludwig sont agités de ce vaste mouvement vital qu'exige une pareille résurrection. Traversés par les grands courants que l'historien découvre en plongeant dans la réalité du passé, ils s'éclairent des lumières les plus diverses, chacune projetant son rayon sur un côté du personnage, sur une face de sa pensée ou de son action. Ils pénètrent à la fois le plus général et le plus particulier de chaque individu pour le révéler totalement et ne rien ignorer de ses éléments.

C'est dans le *Gœthe* de Ludwig, si parfaitement traduit par M. Alexandre Vialatte, que je trouve l'exemple le plus saisissant de ce genre de biographie vivante, qui parvient à ressusciter le personnage. Il n'y a de valable, de vraiment fécond que ces biographies passionnées, non point dirigées dans un but polémique, d'apologie de dénigrement, mais tendues vers cette possession totale d'un esprit qui s'empare d'un autre esprit. Nous ne connaissons les hommes que par ces biographies écrites « du dedans », qui utilisent tous les instruments de recherche, les fiches et les documents, mais qui savent aussi plonger au plus profond, au plus humain. En ce sens je crois qu'il existe peu de biographies de Gœthe comparables à celle d'Emil Ludwig. Au delà de la critique, au delà du récit, nous atteignons dans ces volumes, non un cadavre sonore ou une abstraction littéraire, mais un homme de chair et de sang, une intelligence liée à un corps. Pour Emil Ludwig, la vie de l'écrivain et son œuvre se mêlent étroitement elles sont, pour ainsi dire, biologiquement unies. Les séparer serait se condamner à une vision fragmentaire, à une compréhension restreinte. La statue de Gœthe, cet *Olympien* qu'on nous a trop souvent montré, cède la place au « démon ». Elle s'anime sous l'étreinte de cet esprit qui l'interroge et qui la suit à chaque instant de son passé, qui analyse ses passions, qui retrouve dans ses œuvres l'évolution de son génie, dans son journal et sa correspondance les mouvements de son cœur. La principale valeur de ce livre réside justement dans cet élan vital que nous y trouvons, dans cette connaissance de tous les êtres qui ont approché Gœthe ou qui ont traversé sa vie. Rejetant alors toutes les déformations arbitraires qu'on a imposées à la personne du poète, Ludwig le présente comme un homme, c'est-à-dire comme un tout complexe, un homme à sa plus haute puissance, agité de passions, conservant encore ses faiblesses, mêlant d'humbles gestes aux éclatantes manifestations du génie.

La traduction si exacte et si belle de M. Vialatte mérite les plus grands éloges.

ANALYSE SPECTRALE DE L'EUROPE, par *le comte H. de Keyserling*, traduction A. Hella et O. Bournac. (Librairie Stock).

Ce livre du Comte Keyserling est une des explications les plus complètes et les plus originales que l'on ait tenté de donner des caractères des différents peuples européens. Tâche difficile, lorsqu'il s'agit de noter en quelques pages les singularités d'une nation, les qualités profondes d'une race, et de différencier non seulement des sociétés, mais aussi des « âmes ». Je ne nierai pas

qu'il y ait dans cette *Analyse Spectrale de l'Europe* quelque chose de cette partialité passionnée que H. de Keyserling apporte à toutes choses et qui interpose souvent des masques entre l'observateur et les figures réelles. Rien de moins objectif, en réalité, que cet ouvrage où le philosophe de Darmstadt juge les peuples en fonction de sa propre éthique, de sa propre philosophie de la vie. Mais comme cette éthique et cette philosophie sont fort intéressantes et que Keyserling considère tout avec un esprit très original, dégagé des concepts traditionels, son livre est vraiment passionnant, beaucoup plus d'ailleurs pour la vision qu'il nous donne de l'Europe vue par Keyserling que pour l'Europe elle-même. Car il imprègne chacun de ses livres d'une personnalité si forte, que c'est elle en définitive qui nous intéresse le plus. Au lieu de séparer ce qu'il y a dans ce livre d'observation exacte et de parti-pris mélangés, acceptons-le comme un tout dans lequel les raies du *spectre Keyserling* voisinent avec celles du *spectre Europe*.

Après le *Journal de Voyage d'un Philosophe*, on lira avec intérêt ce livre qui le complète, cette analyse des peuples européens qui continue heureusement ses marques sur les races d'Asie. Ces ouvrages ont été remarquablement traduits par MM. Alzir Hella et O. Bournac.

Marcel BRION.

N. D. L. R. — Nous nous devons de rétablir dans une chronique de notre collaborateur Pierre Ménanteau sur le *Forçat innocent* de Jules Supervielle, une phrase dont le sens aété gravement mutilé par un « sauton ».

Page 296 (nº de Mai 1930), il faut lire à la 36e ligne : l'un qui est plus discret, *plus pur peut-être, l'autre qui est plus brusque, plus familier*, mais qui évoque mieux la carrure athlétique, la tendre rudesse de Guanamiru et du colonel Bigua.

La meilleure Peinture

Le classicisme a bien des adversaires, et parmi les peintres et parmi les gens de goût. Ils estiment d'abord que le classicisme mène à l'académisme et n'est qu'un système de poids et mesures, système que n'importe qui peut apprendre en étudiant les formules du grand peintre ; celles-ci une fois apprises, il suffirait de les employer avec quelques variantes pour obtenir le même exaltant effet. Oui mais dans l'œuvre du maître les rapports de forme, de couleur, de lumière forment un composé si étroit que la moindre variante désaccorde un si parfait ensemble, et que faire quelque chose d'autre selon les mêmes formules nécessite simplement un esprit créateur, la chose la plus rare.

Non, ce qui éloigne certains esprits des œuvres classiques c'est leur grandeur même et leur perfection. C'est une chose, en effet, une chose curieuse à remarquer en peinture que plus une œuvre est voulue plus elle a au premier abord un petit air « comme tout le monde (1). Faite pour émouvoir durablement après les cinq premières minutes, elle n'impose pas de façon brutale sa personnalité. Il semble au contraire que ce qui diffère le plus d'un peintre à un autre ce sont ces traits demi-conscients, ces déformations involontaires, les empâtements dus au hasard ; ce sont leurs tics enfin qui constituent leurs personnalités. Le public adore retrouver à vingt mètres la manière de ces peintres et croit que cela suffit. Les peintres le comprennent trop bien qui exploitent au mieux leurs hâtes, leurs hésitations, leurs repentirs, leurs manies, quand ils ne trouvent pas utile de déformer pour donner « du caractère » — ce qui est défendable — mais ce n'est pas le caractère, c'est la déformation que l'on aime chez eux.

Je ne confonds pas, ce sont les mêmes genres d'esprits qui aiment les coups de brosse de *Van Dyck* ou *Fragonard* et les déformations des peintres du dimanche, les bariolages de *Claude Monet* ou les ouvrages de dame de *Miro*.

Il ne faut pas nier le charme de beaux morceaux de peinture, des couleurs servies toutes chaudes avec traces de pinceau et de couteau à palette, mais ce n'est pas ça la meilleure peinture. Les surréalistes l'ont bien compris qui prenant en critique d'art le contre-pied de leurs idées poétiques réprouvent le côté « fait à la main » des tableaux, leur côté un peu animal et font un honneur à *Picasso* (à moins que ce soit *Braque* d'avoir le premier pensé qu'il était bien inutile de peindre ce qu'on pouvait mettre tel quel dans son cadre et d'avoir ainsi inventé le collage. Par la suite après avoir incrusté dans leurs tableaux des

(1) Je ne parle ici que des plus grands peintres et non des stylisateurs professionnels. Seurat fait exception, mais parce qu'il s'était créé une technique qui suppose une trop grande patience pour la suivre.

vrais bouts de papier en faux bois, des paquets de scaferlati et des morceaux de journal, les peintres crient dans ce qui n'était qu'un procédé pictural une fin même de l'art de la peinture; il n'était plus que de choisir quoi coller et d'avoir un certain sens de l'arrangement et du saugrenu pour obtenir un semblant de poésie.

André Breton applaudit à cet affranchissement de la main, il va plus loin, il réprouve toute la peinture et ce qu'elle a d'incopiable. Faisant le procès de la personnalité il veut qu'il n'y ait plus que l'œuvre qui compte, derrière laquelle l'ouvrier s'efface qui nous a donné un aliment poétique en assemblant sur une toile des éléments pleins d'un mystère qu'on veut bien y trouver. Hé, parbleu nous aimons tous les illustrations des livres de *Jules Verne,* les planches d'anatomie, le Petit Journal Illustré, la secince amusante de *Tom Tit* et nous goûtons les illustrations démodées; mais de même que des ritournelles populaires mises bout à bout ne sauraient constituer une symphonie, de même l'addition d'éléments divers réunis grâce au ciseau et au pot de colle ne sauraient former une œuvre d'art même si le résultat semble « artistique » au possible.

Je m'étonne aussi que le surréalisme, si curieux de songes, d'écritures automatiques et des moindres manifestations de l'inconscient dans leur littérature, poussent dès qu'il s'agit de la peinture le classicisme, c'est-à-dire le conscient, à des extrêmes limites et même au-delà, à l'académisme, car tous les découpages, les poncifs actuels, sont la réédition vingtième siècle des « Recueils de formes d'après l'Antique », des « Canons » divers, etc., que recopiaient patiemment les élèves des anciennes académies.

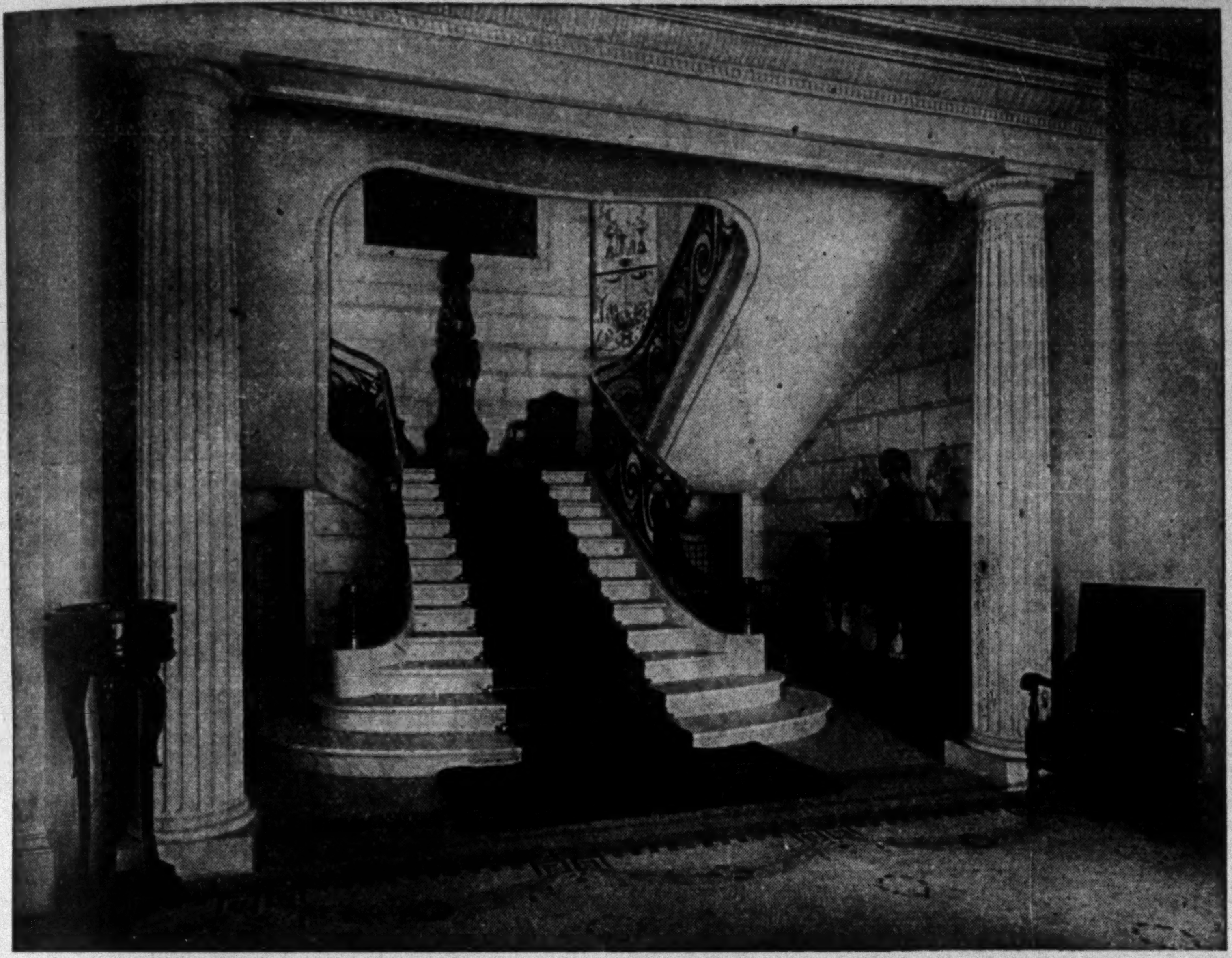
*
* *

Dans la peinture, la technique joue un très grand rôle. Les grands esprits comme *Piero della Francesca*, *Michel Ange* ou *Corot*, croit-on qu'ils aient sû la valeur des modulations de l'atmosphère de la couleur et de la lumière avant d'avoir guetté tous les jeux de la nature et du visage humain, avant d'avoir fait des milliers d'ébauches? Si la peinture est une science, c'est peut être celle qui exige le plus d'expérience et de possession de soi. Et l'on ne voit pas encore ce qui remplacera les pinceaux et le crayon, mis au service d'une intelligence, d'une sensibilité réfléchies, pour créer telle œuvre dont chaque tâche, chaque trait, semble prédestiné, depuis que l'art existe.

Maurice Van MOPPÈS

(*A suivre*)

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION



45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**
La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **100 Millions** entièrement versés

Réserves : 52.365.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Aube

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE — Tél. Colbert 85-09

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON *148, Rue Sainte MARSEILLE*

Remorquage de Haute Mer — Sauvetage

Fourniture d'eau douce aux Navires

Adresse télégraphique : **Chambon-Remorquage-Marseille**

Téléphone : Direction : Dragon 4-98, 26-75, 56-48, 74-17 — Poste Vigie : Colbert 7-72

Agence à Paris
CONSORTIUM SAVON Frères
56, Rue la Boétie, PARIS
Télég. Savonrice-Paris - Tél. Elysées 19,51,63,98

Agence à Cette
JOSEPH EUZET
17, Quai Noël Guignon, CETTE
Télég. Joseph Euzet Téléphone : 0.37

Lampes "MAZDA"

En vente chez tous les Électriciens

AGENCE
148, Rue Paradis
DÉPOT :
59, Rue Saint-Bazile
MARSEILLE

Téléphone 34-06

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE
LINOLÉUM - TOILES CIRÉES

Chabert et Cie

Maison fondée en 1827

30, Rue de Rome — MARSEILLE

Chèques Postaux 77-71
TÉLÉPHONE 27-80

Balais, Brosses, Plumeaux
Paillassons, Stores
CONFECTION ET POSE
PRIX FIXE

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez

MENELIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

Deuxième lettre de Berlin

DE QUOI PARLENT LES ALLEMANDS

J'ai dit dans ma dernière lettre le bouillonnement de l'Allemagne renaissante, sa tendance vers l'unité et la centralisation ainsi que le profit tiré par Berlin de cet état de choses.

Si l'on entre dans une des riches maisons du Kurfürstendamm, on est accueilli aimablement par un ménage bourgeois qui s'essaie aux façons de la civilisation occidentale. Rien de la raideur des salons d'avant-guerre ! Un code un peu hybride, civilité puérile et honnête : des manières américaines se mêlant à ce qu'on a pu glaner de formes et d'expressions françaises. Mais, en somme, une hospitalité de bon ton. Les présentations faites, on s'aperçoit que les conversations roulent toutes sur le même sujet. Dans ces maisons où, avant la guerre, on se serait gardé d'avoir une opinion, où une bourgeoisie domestiquée faisait, disait, pensait ce qu'on devait faire, dire et penser comme par ordre, on a maintenant une façon de penser. Au milieu d'un luxe de clinquant, d'un goût pas toujours très sûr, une jeunesse plus harmonieuse que les choses, régénérée par le sport, s'entretient tout d'abord, comme partout, d'impressions de voyage et de terrains de golf. Mais bientôt le sujet change. Et, que ce soit ce jeune homme blond aux yeux graves parlant à une Kriemhild attentive, ou cet intellectuel rasé à face de César romain, ou tel autre que vous avez remarqué, ils parlent tous de l'objet de leurs préoccupations qui est le même, savoir : la manière dont ils pourvoient à leur subsistance.

La fortune a changé de mains, ici, plus encore qu'en France, et un livre traitant ce sujet, écrit par un anglais et traduit en allemand sous le titre de « Umschichtung des europäischen Vermögens » — « le déplacement de la fortune en Europe » — est lu par tout le monde. L'intérêt que l'on porte à ce livre, montre l'actualité de la question et l'importance du problème. — L'importance en est infiniment plus grande ici qu'en France, parce qu'en France les bénéficiaires de ce déplacement de fortune ne diffèrent pas sensiblement des anciens. Ce sont des bourgeois qui ont remplacé d'autres bourgeois et les nouveaux détenteurs auront tôt fait de modeler leurs pensées sur les pensées de ceux qu'ils ont remplacés. Dans la mesure où l'aristocratie a été atteinte en France, elle l'a été au même titre que la bourgeoisie dont elle ne diffère pas et dont rien ne la sépare.

Il en va ici tout autrement. En Allemagne, en effet, chose curieuse, dans un Etat théoriquement libéral, l'aristocratie, si elle n'avait pas des droits reconnus par la loi, avait des avantages réels qui aboutissaient à de véritables privilèges. C'est ainsi que tous les hauts postes de l'Administration (Oberpräsident, Regierugspräsident, ministres) étaient occupés par des nobles.

Les successions dans les familles nobles étaient régies par un statut spécial. Le

majorat n'y avait point été supprimé comme chez nous. De même le fidéi-commis. Mieux encore : on y trouvait parallèlement au majorat qui favorisait l'aîné mâle d'une famille, l'institution du kunkellehen — en pratique encore dans deux ou trois familles — selon laquelle la première fille était considérée comme l'aîné et gardait la terre qui passait chaque fois à un nom nouveau, puisqu'elle la transmettait aux enfants de son mari. — Pour les familles terriennes qui n'étaient pas régies par un statut spécial, un fort esprit patriarcal veillait à ce que la terre à laquelle s'attachait le nom, ne fût point divisée et, semblables à nos cadets du Pays basque dans la plupart des cas, garçons et filles, dans les familles terriennes s'imposaient de lourds sacrifices pour que l'aîné pût relever l'honneur de leur maison.

L'aristocratie formait donc bien une classe détenant par les fonctions qu'elle exerçait une partie du pouvoir et ayant une action importante sur la direction des affaires publiques. Cette aristocratie s'est effondrée avec l'ancien régime : ses membres sont pour la plupart ruinés, du moins ceux qui n'avaient pas de terres. Le raz de marée de l'inflation a violemment balayé toutes les fortunes qui n'avaient pas poussé de fortes racines dans le sol sous forme de bien-fonds. Et les nobles sans terres ont subi le sort commun. Leur fortune est passée dans les mains des nouveaux riches qui sont vraiment de nouveaux venus à la fortune et à qui un apprentissange rapide ne saurait suffire. Et c'est là ce qui fait la différence entre la France et l'Allemagne dans le bouleversement de la richesse.

Faut-il, pour expliquer davantage cette différence entre la France et l'Allemagne, souligner le fait que cette bourgeoisie nouvelle est presque exclusivement israélite et que l'élite que ces nouveaux venus pourront un jour donner, sera forcément une élite étrangère aux véritables conceptions germaniques, puisque son idéal ne peut être que sémite, à priori démocratique, libéral et même international? — De là des réactions dans l'ensemble de la nation: nous savons qu'elles ont déjà pris corps et qu'elles ont occasionné la naissance du Racisme.

En se lamentant sur les difficultés de la vie, on en vient tout naturellement à en faire remonter la cause principale à l'Etat qui donne l'exemple de la corruption. L'histoire de la République est envahie de scandales. Jusqu'ici les plus retentissants avaient été ceux des Kutisker et des Barmat. Juifs originaires de Galicie qui avaient corrompu des fonctionnaires. — Mais celui des trois frères Sklarek les dépasse tous. — Ces scandales successifs qui jalonnent l'existence de la République Allemande, justifient la parole du cardinal Faulhaber, archevêque de Cologne : « La Révolution a été parjure et haute trahison et restera devant l'histoire marquée de l'opprobre de Caïn. » — Jugement sévère, mais peut-être juste. Comme le font remarquer les « Münchener Neueste Nachrichten », l'affaire Sklarek est dans toutes les bouches et occupe tout le monde : partis politiques, tribunaux, et même les psychologues qui déclarent constater à Berlin l'existence de la corruption comme maladie mentale et analysent cette maladie comme les médecins font l'étude d'une épidémie sévissant dans une ville. — On connaît le scandale Sklarek : Les trois frères Sklarek, juifs originaires de Galicie, étaient les fournisseurs de l'administration, ils ont triché sur les fournitures avec la complaisance, d'aucuns disent, la complicité, de certains fonctionnaires et ils ont couronné leurs malversations en se faisant ouvrir un crédit fort important (de l'ordre de plusieurs millions de marks) sur des garanties reconnues fausses. Le

AUTOMOBILISTES ! visitez

LES BAUX

GARAGE

Le site le plus célèbre de la Provence.
Imposantes Ruines du Moyen-Age
et des Romains, des IXme et Xme siècle.

Hostellerie Reine-Jeanne

20 CHAMBRES MEUBLÉES depuis 15 FRANCS
Électricité, - Eau courante. - Salles de Bains privées

GRAND RESTAURANT AVEC TERRASSES

Vue sur le Val d'Enfer, Vaccarès et la Mer
Cuisine renommée - Grands crûs de France et du Comtat

R. DUMAS, Propriét.-Directeur, successeur de L. ECHENARD
(Membre de l'Automobile-Club de Marseille)

:: MARSEILLE ::

TÉLÉPHONE : 2.01
R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur --

Appartements Confort Moderne = Terrasses et Jardins Magnifiques

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, La Canebière. 66

Même Maison : GRAND CAFÉ GLACIER, Charles BORY, Propriétaire

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PEINTURES & VERNIS

Siège Social et Bureaux :

24, Rue Charras, 24

MARSEILLE

Tél. D. 40.60 (3 lignes)

3 USINES

Peinture Hippocampe

» Étoile de Mer

» Astérie

» Ferrolégine

Sous-marine laquée

Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca

PARFUMS

TOILETTE

OBJETS D'ART

crée l'atmosphère de la femme.

Marseille Alger

JACK TAVERNE

BRASSERIE-RESTAURANT

11, Rue des Fabres, 11 — MARSEILLE

CUISINE RENOMMÉE

ÉTABLISSEMENT ouvert après les Spectacles

Tél.: Colbert 01.55 SERVICE A TOUTE HEURE Tél.: Colbert 01.55

premier magistrat de la ville, Böss, est compromis dans cette affaire. Il a favorisé les Sklarek et on prétend qu'il a accepté des trois frères, des marchandises, notamment une pelisse pour sa femme à un prix invraisemblable de bon marché. Ces achats à très bon compte lui auraient été ménagés pour le remercier de sa complaisance. Il se défend mal, arguant de ses relations anciennes avec les Sklarek et de sa bonne foi. Certains journaux prétendent qu'il existe des lettres où sont marqués ses remerciements aux Sklarek. S'il ne s'agissait que des Sklarek, on pourrait les considérer comme des étrangers mettant en pratique des conceptions sur la propriété, importées d'ailleurs mais ce qui effraye un peu, c'est le manque de scrupules avec lequel une infinité d'Allemands ont facilité leurs manœuvres. Il ne s'agit plus de trois frères Sklarek, mais d'une grande famille comprenant les Sklarek, le maire, la plupart des conseillers municipaux. Et les gens de droite ne se privent pas de désigner Berlin, dans leurs feuilles, sous le nom de « Sklarek-stadt .» Cette corruption générale se traduit dans la vie ordinaire par le manque de loyauté dans les affaires, le peu de respect des engagements pris et le nombre toujours croissant de faillites. Ce trouble dans la vie aussi bien politique et sociale que dans la vie tout court, si contraire au génie de la race, fait dire à tous qu'un changement ne peut pas ne pas produire.

En somme, qu'on examine les faits ou qu'on écoute les conversations, qu'on lise les journaux de toutes les opinions ou qu'on entende les orateurs de réunions publiques aussi bien que les conférenciers de salons, la conclusion qui se dégage de tout ce que l'on voit et ce que l'on entend, c'est l'impossibilité pour l'Allemagne de demeurer ce qu'elle est actuellement. Tout le monde s'accorde à prévoir un changement général dans l'Etat et dans les choses sans pouvoir prédire ce qu'il amènera.

Baron Robert FABRE-LUCE.

GRANDE BRASSERIE DU CHAPITRE

RENDEZ-VOUS DES FAMILLES

Déjeûners, Dîners à toute heure et à tous prix

SALLES DE RÉUNIONS ET BANQUETS

Rendez-vous pour Artistes, Gens d'Affaires, à proximité de la Gare.

Nouvelle Direction : JACK **1, Cours Joseph Thierry.**

A Alger

Chez Léo Louis BARBÈS, 6, *rue Lys-du-Pac*

D'aucuns étaient prêts à reprocher au Commissariat du Centenaire d'avoir négligé les intellectuels algériens et, au milieu des réunions sportives, des vins d'honneur et des cavalcades, de ne leur avoir point permis une fois au moins de donner preuve de leur existence et de leur activité. Voici le reproche à l'eau, et M. Tustes ne me contredira pas, qui présenta, à sa manière fleurie, poètes et musiciens ses confrères en harmonie, lors de l'inauguration officielle de la Salle des Arts du Gouvernement général devant un nombreux et brillant auditoire comptant des membres du Conseil d'Etat et de la Cour des Comptes et, bien entendu, toutes les autorités algériennes présentes en cette fin juin déjà chaude.

La Salle des Arts, œuvre réussie de M. Jacques Guiauchain, architecte algérois, occupe l'emplacement d'un ancien bastion des fortifs d'Isly actuellement en démolition, au sous sol des futurs bureaux du Gouvernement Général, construction aussi vaste qu'audacieuse à laquelle se sont mis les frères Perret de Paris avec un entrain qui stupéfie nos bâtisseurs locaux (ce qui n'est pas peu dire). Le bastion d'abord était parait-il destiné aux archives, fourre-tout du gouvernement, mais M. Pierre Bordes, avec les Délégations financières et M. le Directeur de l'Intérieur et des Beaux-Arts, le Centenaire aidant, a compris parfaitement quel prestige pouvait conférer à Alger, en dehors des théâtres et des cinémas, une salle où l'on donnerait à volonté de grands festivals artistiques: Le temple est bâti: où gisaient en dépôt mousquets, grenades et feux grégeois, les nobles rondeurs du piano de concert, des contrebasses et des timbales luiront dans une heureuse pénombre en l'attente de la Musique; où s'appelaient les sentinelles, des chants de joie, de paix et d'amour chanteront désormais.

M. Mercier, commissaire du Centenaire, en a souligné le symbole, et la Salle avec son élégante coupole, ses lignes sobres et fortes, son acoustique admirable, a de quoi émerveiller un public même difficile.

Ainsi la première manifestation qui y fut organisée exalta des poêtes et des compositeurs parmi ceux que l'Algérie est fière de compter et l'on put entendre, présentés par les meilleurs interprêtes de la capitale, des poèmes de Gabriel Audisio, Raoul Boggio, Edmont Gojon, René Hugues, Robert Laverny, Léo Loups Jean Pomier, Claude, M. Robert et Albert Tustes; des compositions de Paul Viardot, P. Germain Thill, Maurice Moussay, Léo Barbès, Charles Simian, Mathilde Martinon, Berthe Laborde, Frank Turner, José Weber et Raoul de Galand. Soirée qui comptera et qui ouvre, espérons-le, un cycle intéressant.

En attendant que les prosateurs aient leur part de fête dans une manifestation projetée parait-il pour la fin octobre, nous avons vu paraitre ce printemps, en dehors de la publication du Centenaire (et je vous parlerai un jour des dernières arrivées, dont l'Alger en 1830 de M. Redon) deux œuvres de romancières algériennes qui sont parvenues à fixer l'attention malgré le brouhaha des fêtes: *Orientales de* 1930 de Mme Lucienne Favre dont je crois déjà avoir dit un mot ici, et *Le mariage de Mlle Centhectares* de Mme Lucienne Jean-Darrouy, deux li-

vres charmants, pleins de cette finesse d'observation et de cette sensibilité particulière aux femmes de notre génération qui ont le courage d'entrer sans bas bleus dans la dangereuse carrière littéraire.

Mme Favre ne se contente pas des lauriers coupés et la juste réputation par elle acquise avec *Dimitri*, *Bab el Oued*, *La Noce*, *L'Homme derrière le Mur*, ne l'empêche pas de se renouveler chaque fois qu'elle y trouve son plaisir. L'orientale penchée sur l'Occident 1930, en l'espèce sur l'Alger qui n'est pas la Casbah, est un délicat et fort portrait, bien fouillé, de la mauresque à la veille d'une évolution que le deuxième siècle de l'Algérie française va sûrement déclancher. Ce roman vivant et pittoresque restera comme un document de valeur, une bonne au tournant des temps.

Quant à Mme Jean-Darrouy, que l'on connaissait pour son intelligente critique musicale dans un grand quotidien algérois et pour des nouvelles d'une forme heureuse dans plusieurs revues, elle débute avec un roman plus que sympathique, une histoire si simple et si naturelle que certains amateurs de feuilletons compliqués en furent abasourdis. Cette fille de colon qui veut « vivre sa vie » et qui finit, après mainte aventure, par retourner à la propriété que les siens ont créée, nous offre quelque chose de frais et, en définitive, de réconfortant, qui fait bien plaisir après les laborieux essais d'auteurs avides de nouveau à tout prix. Et je ne parle point de la couleur de ces chapitres, joliment écrits...

Lisez, en vacances, ces deux romans.

La fin de la Conférence de la France Africaine symboliquement organisée à Alger (et il n'y manquait que Madagascar et les Somalis) a permis à tous ceux qu'importunent les chaleurs d'aller prendre outre-mer leurs quartiers d'été. Notre ville peu à peu se vide, sauf d'automobiles dont le nombre, chose curieuse, semble croître avec les degrés thermométriques. La circulation dans les rues demeure pleine de périls. Si j'ajoute que sur le môle une administration tatillonne n'a pas laissé se réinstaller les « bains sportifs » où jadis on pouvait trouver, durant la canicule, Jean Launois, Etienne Bouchaud, Gabriel Audisio, Louis Dideron et d'autres héliotropes, et que désormais il faut se sentir assez malin pour « nager et garder le linge » en même temps, vous verrez suffisamment que le séjour à Alger n'est pas recommandable cet été.

L. L. B.

ÉTABLISSEMENTS
Marius SÉRIÈS

1, Rue du Théâtre Français

(Tél. C.2304) MARSEILLE

PEINTURE
DÉCORATION
VITRERIE
MIROITERIE
PAPIERS PEINTS

Spécialité de travaux pour la Marine

MARSEILLE, LA SEYNE, NICE, MONACO, MENTON

ALBERT NUGUE

Ancienne Maison M^ce NUGUE

MIROITERIE

Tél. Colbet 8868 (2 lig)

76, rue d'Italie MARSEILLE

ENSEIGNES ET DÉCORATIONS SOUS GLACES ET VERRES.

TOUS VERRES POUR LE BATIMENT : DALLES, TUILES, PAVÉS, etc., etc. :: ::

LA GLACE ET LE VERRE dans toutes leurs applications.

Le Restaurant "BASSO"

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX PORT

Spécialités :

Bouillabaisse
Coquillages - Crustacés
Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : Dragon 11-04
» 12-90
Inter 28

Restaurant FIRENZE

Jules FARA

Rendez-vous d'Artistes

SPÉCIALITÉ DE CUISINE ITALIENNE

Vins du cru :
Chianti, Barbera, Nebiolo, Asti, Barolo

11, Rue Poids de la Farine
MARSEILLE

VI^me Foire Internationale de Marseille

La VIe *Foire Internationale de Marseille* a obtenu du Comité de Direction des Grands Réseaux de Chemins de Fer et plus particulièrement de la Compagnie P. L. M., des facilités pour ses Exposants et ses visiteurs qui prouvent tout l'intérêt que portent les Compagnies de transports à notre Manifestation Marseillaise. Tous les visiteurs se rendant à Marseille pendant la période de la Foire verront leur billet aller-retour prolongé exceptionnellement jusqu'au 29 septembre inclus.

Enfin la Compagnie P. L. M. accordera à tous groupements d'au moins 10 personnes ou payant pour ce nombre se rendant ensemble d'une gare de son réseau à Marseille et justifiant de leur adhésion à une même organisation Commerciale Industrielle ou Agricole légalement constituée d'une réduction de 50 o/o sur le prix du voyage aller et retour formulée au plein tarif ; le voyage de retour pouvant être individuel.

Ces appréciables facilités contribueront certainement à augmenter dans une large mesure l'affluence des visiteurs qui, du 13 au 28 septembre prochain, se rencontreront au rendez-vous que leur donne notre grand Marché Colonial et Méditerranéen.

*
* *

LA SECTION COLONIALE

Malgré les lourdes obligations que leur crée la préparation de l'Exposition Coloniale de Paris, toutes nos possessions d'outre-mer participeront cette année à la *Foire de Marseille* avec un éclat encore accru. Dès à présent on peut envisager la participation de nos Colonies et protectorats comme exceptionnellement intéressante.

L'Algérie, d'abord, occupe une grande partie du Palais Colonial. On y trouvera groupé sous l'égide des Chambres de Commerce un véritable inventaire des produits des trois départements. Plus de trois cents exposants y seront représentés par des échantillons qui, dans les branches de l'activité agricole algérienne, attestent le magnifique rendement de ses cultures intensives ; céréales, vins, huiles, agrumes, etc. Le Gouvernement général a tenu à montrer dans un autre ordre d'idées les progrès de l'artisanat indigène et ce sera pour beaucoup de visiteurs de la Foire une véritable révélation, on y verra, ce que sous la Direction des maîtres experts les cours professionnels de garçons et de filles indigènes peuvent produire ; tapis, tissages, meubles, cuivres, le tout inspiré des styles hispano-mauresque, berbères, etc. Enfin M. le Général Meynier, Directeur des Territoires du Sud a bien voulu renouveler à Marseille la superbe présentation des produits qui eut un si grand succès à l'Exposition du Centenaire. Ce sera la première fois qu'on pourra en France, même avant Paris, admirer un ensemble aussi complet et aussi instructif des produits ouvrés, de ces pays lointains voisins du Hoggar, qui ne demandent aujourd'hui, désireux de participer à l'essor économi-

que moderne, qu'à faire connaître la beauté et le fini de leurs tapis, de leurs tentures, de leur tissus de laine et de soie et de leurs bijoux d'argent ciselés, etc...

Dans le même Palais Colonial, le Maroc et son stand si suggestif, l'artistique présentation de la Tunisie, les produits variés et si précieux pour les industries Métropolitaines de l'Afrique Equatoriale, ceux des anciennes Colonies, Martinique, Guadeloupe, Réunion, Côte des Somalis, Nouvelle Calédonie, etc., groupés par l'Agence Générale des Colonies, donneront leur note particulière dans cette mise en relief de notre production Coloniale. Celle-ci sera puissamment relevée encore par l'Exposition de l'Afrique Occidentale Française à laquelle M. le Gouverneur Général Carde attache cette année un prix tout particulier. Elle occupera toute la grande salle du fond du Palais et l'on pourra y examiner sur de forts échantillons les nombreuses matières premières chaque jour utilisées avec un succès croissant pour l'industrie française. On y verra notamment tout ce que l'on peut espérer de la culture cotonnière bientôt intensifiée, grâce aux travaux d'irrigation projetés sur le cours du Niger et, mettant la cause à côté de l'effet, le Gouverneur Général examine la possibilité d'augmenter l'attrait de son exposition par un magnifique diorama représentant le futur et colossal barrage de Sonsanding, grand distributeur des eaux du grand fleuve sur d'immenses et productives régions.

En 1929 l'Indo-Chine et Madagascar avaient présenté leurs produits dans deux pavillons aux silhouettes caractéristiques dont de trop rapides délais d'exécution n'avaient pas permis l'entier achèvement. Leur mise au point sera cette année parfaite. Ils mettront donc sur l'Esplanade une note exotique particulièrement attractive. L'Indo-Chine déploiera dans sa pagode richement décorée toute la gamme de sa production animale, végétale et minérale et Madagascar offrira dans son Pavillon, imité des constructions de l'Imérina, un aperçu complet des nombreuses marchandises qui figurent au tableau de ses exportations.

Ainsi s'affirmera, plus brillante que jamais, la spécialisation Coloniale qui fait de la Foire Internationale de Marseille le grand marché de concentration de tout ce que notre immense domaine extérieur peut mettre, dans des conditions on ne peut plus avantageuses, à la disposition de la Métropole.

D'ailleurs ces participations coloniales ont leur place toute indiquée à la Foire de Marseille. Il suffit pour s'en convaincre de constater le simple mouvement des Ports. Soit par le nombre des passagers, soit par le tonnage des marchandises reçues et expédiées aux Colonies, Marseille est bien le premier Port Colonial Français, la seule et véritable « Porte de l'Orient ».

Aussi il est à présumer qu'en dehors des participations officielles des Offices et Agences des Colonies, les commerçants et Industriels Coloniaux viendront chaque année de plus en plus nombreux présenter leurs produits et leurs marchandises à la Grande Foire Coloniale Française.

COIFFEUR
POUR HOMMES
DUPONT
16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)
GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

7e CONCOURS D'INVENTIONS

La Commission du 7e Concours d'Inventions s'est réunie pour désigner les membres du Jury et établir la liste des prix et médailles qui seront offerts aux Inventeurs participant à ce Concours.

MEMBRES DU JURY

Président d'Honneur: M. Adrien ARTAUD, Président honoraire de la Chambre de Commerce, Commissaire Général de l'Exposition Coloniale de Marseille 1922, Membre du Conseil Supérieur de l'Exposition Coloniale Internationale de Paris 1931, Président de la Foire de Marseille.

Président : M. Léon BOURDILLON, Ingénieur E. C. P., Ancien Membre de la Chambre de Commerce, Inspecteur Départemental de l'Enseignement Technique, Expert près les Tribunaux.

Vice-Président : M. Marius GHIGLIONE, Directeur Général de la Foire de Marseille, Trésorier de la Fédération des Foires de France.

Secrétaire : M. Etienne LUTHRINGER, Commis Principal, chargé du Service des Brevets d'Invention à la Préfecture des Bouches-du-Rhône.

Membres et délégués des Exposants : MM. BAUBY Philippe, Inspecteur Principal des Eeaux et Forêts ; Jean BOTTAI, Assureur, Secrétaire Général fondateur de la Foire de Marseille, Président de l'Exposition Foire de 1926 ; M. E. BENTZ, Architecte, Président de la Commission Technique de la Foire de Marseille ; Auguste NARDI, Gérant des Etablissements Nardi, Exposant ; Virgile ROUX, Gérant de la Société Virgile Roux et Cie, Exposant.

Commissaire délégué : M. Eugène DUCASSOU, Ancien Ingénieur-Conseil Expert près les Tribunaux, Directeur de l'*Inventeur du Midi*.

Cette Revue est imprimée sur papier Alfa des Papeteries Navarre. (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »).

"LA PHOCÉENNE"

25, Rue de la Palud – Tél. C. 11.48

Destruction radicale par **Gaz spéciaux** exclusifs des **PUNAISES** et tous parasites. — *Propriété absolue de* **" LA PHOCÉENNE ".**

Société d'Alimentation de Provence - Avignon

Saucisson " MIREILLE "

- - La grande - -
Marque Française

La véritable Bouillabaisse de Marseille est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

Cahiers du Sud

REVUE MENSUELLE

Direct.-Fond. : JEAN BALLARD

Sommaire du N° d'Octobre

OLGA ET JEAN ROUX-DELIMAL .... *Nègres d'Amérique*
JAMES WELDON JOHNSON .... *Huit sermons nègres*
(traduction *Jean Roux-Delimal*)
ANDRÉ WURMSER .... *Sur le tombeau d'un ennemi*
F. R. LEAVIS .... *La poésie anglaise et le Monde moderne*
(Traduction *Henri Fluchère*).

L'INDE SANS LES INDIENS, par Pierre Audard. — L'ŒUVRE PHILOSOPHIQUE DE F. JOLLIVET-CASTELOT, par Jean Audard et Raymond Baumgarten. — LIVRES, par Monny de Boully, Gabriel Bertin, Charles Plisnier, J. Benet. — LITTÉRATURES ETRANGÈRES, par Marcel Brion, Henri Fluchère. — LES MACHINES PARLANTES, par Gaston Mouren.

DE SICILE A HOLLYWOOD AVEC LUIGI PIRANDELLO, par Pierre Missac. — CINÉ-ART, par G. B.

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au Siège de la Revue, 10 Quai du Canal, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 5 h. à 7 heures. Tél.: D. 53. 62

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

A PARIS: correspondante de la Revue: Mlle GEORGETTE CAMILLE.

Conditions d'Abonnement :

(FRANCE ET COLONIES)

Un An: 35 francs - *Six Mois:* 20 francs - Prix du N° : 5 francs.

(ÉTRANGER)

Un An: 50 francs - *Six Mois:* 30 francs - Prix du N° : 6 fr. 50.

Compte chèques postaux Marseille 137.45

Agent Général à PARIS

M. JOSE CORTI, Libraire, 6 Rue de Clichy (9e)

ÉDITIONS DES CAHIERS DU SUD

Collection " CRITIQUE "

Tous les exemplaires sont numérotés. Le Tirage est d'environ 500 exemplaires sur Alfa, 20 sur vélin Lafuma, 10 sur Hollande. De certains titres il reste des exemplaires sur Lafuma au prix de 40 francs, et sur Hollande, au prix de 70 francs.

1. Auguste LAGET. *Le Roman d'une Vocation :*
Alfa : 10 fr.

2. Pierre HUMBOURG. *Jean Giraudoux.*
(Etude ornée d'un portrait par PASCIN.) Alfa : 10 fr.

3. Philippe SOUPAULT. *Guillaume Apollinaire,* ou *Les Reflets de l'Incendie.*
(Etude contenant un bois par ALEXEIEFF, et 13 poèmes inédits d'APOLLINAIRE.) Alfa : épuisés. Velin : 40 fr.

4. Marcel SAUVAGE. *Poésie du Temps.*
(Etude ornée d'un frontispice par PASCIN.) Alfa : 25 fr.

5. Antonin ARTAUD. *Le Pèse-Nerfs, suivi des : Fragments d un Journal d'Enfer.*
(Edition ornée d'un frontispice par André MASSON.) Alfa : 15 fr.

6. René CREVEL. *L'Esprit contre la Raison.*
(Edition ornée d'un frontispice par TCHELITCHEW.) Alfa: 15 fr.

7. Marcel BRION .... *Gobineau.*
(Avec un portrait par la Comtesse DE LA TOUR.) Alfa : 15 fr.

8. Léon PIERRE-QUINT, *Le Comte de Lautréamont et Dieu.*
(Avec un portrait de l'auteur par SIMA.) Epuisé.

EN VENTE A LA

LIBRAIRIE JOSE CORTI

PARIS 6, Rue de Clichy, 6 PARIS

“ LE GRAND JEU ”

N° III

(OCTOBRE 1930)

publie :

L'UNIVERS DES MYTHES

Roger Gilbert-Lecomte : *L'Horrible Révélation, la seule.*
Renê Daumal : *Nerval le Nyctalope.*
André Delons : *De certains soleils fixes.*

LA PAROLE

par A. Rolland de Renéville.

POÈMES, CRITIQUES, etc.

de G. Ribemont-Dessaignes, Maurice Henry, Monny de Boully, Pierre Audard, André Delons, René Daumal, Roger Gilbert-Lecomte.

ILLUSTRATIONS

de Sima, Arthur Harfaux, Maurice Henry.

Prix du numéro : *France :* 8 fr. (édition ordinaire). 30 fr. (édition sur Lafuma).
Étranger : 11 fr. — — 40 fr. — —

Abonnement pour 4 numéros : *France et pays de l'Union postale :* 22 fr et 80 fr.
Autres pays.................. .... 30 fr. et 95 fr.

(Adresser les demandes et le montant des abonnements au *Grand Jeu*, 3, Cour de Rohan, Paris, 6e)

Dépositaire exclusif à Paris : Librairie José CORTI, 6, rue de Clichy.

“ LE GRAND JEU ”

N° IV

(HIVER 1930)

publiera :

LA PREMIÈRE RÉVÉLATION DE LA MÉTAPHYSIQUE EXPÉRIMENTALE

Une expérience proposée au public après six ans de silence, par Roger Gilbert-Lecomte et René Daumal.

La Doctrine : Roger Gilbert-Lecomte : *Lettre aux insoumis.*
A. Rolland de Renéville : *L'image.*
René Daumal : *Hegel, le pseudo-matérialisme et E. Meyerson.*

Ses conséquences *positives et négatives, poétiques et critiques ; Textes, poèmes, chroniques et documents divers* par Pierre Audard, Sydney Reich, Monny de Boully, André Delons, Maurice Henry, etc.

Photographies d'Arthur Harfaux. **Hors-textes** de Sima.

Les Nouvelles Littéraires

ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES

HEBDOMADAIRE D'INFORMATIONS, DE CRITIQUE ET DE BIBLIOGRAPHIE

Directeurs-Fondateurs :

JACQUES GUENNE et MAURICE MARTIN DU GARD

Rédacteur en chef : FRÉDÉRIC LEFÈVRE

COLLABORATION RÉGULIÈRE *des meilleurs écrivains français et étrangers :*

GABRIELLE D'ANNUNZIO, ALEXANDRE ARNOUX, GÉRARD BAUER, JULIEN BENDA, TRISTAN BERNARD, ANDRÉ BEUCLER, EMILE BOREL, PIERRE BOST, PAUL BOURGET, CHARLES DU BOS, HENRI BREMOND, FRANCIS CARÇO, JACQUES CHENEVIÈRE, JEAN COCTEAU, JOSEPH DELTEIL, FERNAND DIVOIRE, ROLAND DORGELÈS, ANDRÉ DODERET, DRIEU LA ROCHELLE, GEORGES DUHAMEL, HENRI DUVERNOIS, LUCIEN FABRE, ANDRÉ GIDE, JEAN GIRAUDOUX, EMILE HENRIOT, GÉRARD D'HOUVILLE, FRANCIS JAMMES, CAMILLE JULLIAN, H. KERSERLING, JOSEPH KESSEL, V. LARBAUD, PIERRE LASSERRE, ANDRÉ LEVINSON, PAUL LOMBARD, MAC ORLAN, HEINRICH MANN, HENRI MASSIS, ANDRÉ MAUROIS, FRANÇOIS MAURIAC, FRANCIS DE MIOMANDRE, H. DE MONTHERLANT, PAUL MORAND, P. DE NOLHAC, COMTESSE DE NOAILLES, EUGENIO D'ORS, J. DE PIERREFEU, FRANÇOIS PORCHÉ, LÉON-PIERRE QUINT, MARCEL RAVAL, HENRI DE RÉGNIER, GILBERT ROBIN, RAMON GOMEZ DE LA SERNA, ANDRÉ SPIRE, ANDRÉ SUARÈS, FRANÇOIS DE TESSAN, ANDRÉ THÉRIVE, ROBERT DE TRAZ, LÉON TREICH, PAUL VALÉRY, JEAN-LOUIS VAUDOYER, DOCTEUR VOIVENEL.

Les Opinions et Portraits, de MAURICE MARTIN DU GARD.
Une heure avec..., par FRÉDÉRIC LEFÈVRE.
L'Esprit des Livres. par EDMOND JALOUX.
Poésie, par JEAN CASSOU et PIERRE GUEGUEN.
Les Nouvelles Scientifiques,
La Chronique Philosophique, par H. GOUHIER.
Chronique de Paris, par J.-J. BROUSSON.
L'Histoire vivante, par GEORGES GIRARD.
Le Théâtre, par MAURICE MARTIN DU GARD, MARCEL ACHARD. PAUL CHAUVEAU.
La Musique, par ANDRÉ GEORGE.
Le Cinéma, par ALEXANDRE ARNOUX.
Le Music-Hall, par BERNARD ZIMMER.
Les informations de la province et de l'étranger.

DOUZE PAGES

SOIXANTE-QUINZE CENTIMES

On s'abonne chez tous les Libraires

et à la **LIBRAIRIE LAROUSSE,** 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6e)

Direction et Rédaction : 146, rue Montmartre, PARIS (2e) — Central 74-93

Facile à transporter, il reproduit le son de la voix et le talent de l'artiste aussi nettement que les appareils les plus volumineux

L'appareil Gramophone portatif est une précieuse ressource dans un pique-nique. Il fait passer des moments agréables

Prix des modèles portatifs : à partir de 1.000 francs

Cet appareil peut contenir six disques. Plateau de 0 m. 25 pouvant jouer les disques de 0 m. 25 et de 0 m. 30.

Pour tous renseignements et catalogues, s'adresser à la Cie Française du Gramophone, 71, La Canebière, Marseille.

C'EST un plaisir dont personne ne se lasse que d'écouter les plus grands virtuoses.

Avec un appareil portatif " La Voix de son Maitre" vous pouvez les entendre aussi souvent que vous le désirez et n'importe où.

Pour une somme modique, cet appareil vous fera goûter un plaisir toujours nouveau et il sera bien souvent une ressource inappréciable pour vous et vos amis.

Cette machine parlante, d'un petit volume, est mise au point avec un tel soin et une telle science qu'elle rend les nuances du jeu du musicien et les modulations de la voix d'une façon si parfaite que c'est à s'y méprendre.

Allez l'écouter dans une cabine d'auditions "La Voix de son Maitre " et vous ne pourrez vous empêcher d'admirer la netteté de la voix du chanteur et la beauté de la musique.

Gramophone Orthophonique

" LA VOIX DE SON MAITRE "

Machines Parlantes

Disques.

COLUMBIA

Saint-Saens : *Danse Macabre* (orch. Symphonique direction Ph. Gaubert) — *Danse japonaise aux lanternes* (Yoshitomo) et *Woodland Pictures* (Perey E. Fletcher) par l'orch. symphonique direction Heurteur. — *Choral N° 13, livre* 5 (Bach) et *Scherzo de la IIe Symphonie* (*Widor*) par M. E. Commette, organiste. — *Fantaisie de Concert sur Carmen*, par R. Benedetti, violoniste. — *Sigurd* (Reyer) et *Hérodiade* (Massenet) chantés par M. Franz. — *Récit du Graal* (Wagner) et *Alceste* (Gluck) chantés par G. Thill. — *Piccolo Pitt* et *J'en d'viendrai fou*, par Henry Laverne. — Deux airs de *Le cœur y est* par M. Milton. — *Les pipelettes* et *Mazetteuf* et *Schemilowitch*, par Marc Hély et Camus.

GRAMOPHONE

Bizet : *Suite de l'Arlésienne* par l'orch. Symphonique de Philadelphie, direction L. Stokowki. (3 disques). — Deux airs de *Mona Vanna* (Février) par F. Ansseau. — *Récit de Tanhauser* (3e acte) par José de Trévi, ténor. — *Les Huguenots* et *Aïda*, par César Vezzani. — *J'ai une petite mandoline* et *Tu me dis non*, par Marek Veber et son orchestre. — *C'est un chant dans mon cœur* et *Just as we used to do*, par Jack Hylton et son orchestre.

PARLOPHONE

Lacome : *Mascarade*, par l'association symphonique de Paris, direction Francis Casadesus (2 disques). — *Prélude du Déluge* (Saint Saens) et *Sérénade* (Pierné), par M. René Bas, violoniste. — *Werther* (Air des lettres), par Rosa Pocidalo.

PATHE

Verdi : *Aïda* (*Cortège et Marche des Trompettes*) orch. direction F. Ruhlmann. — Mozart : *Ouverture de la flute enchantée*, orch. direction Henri Rabaud. — *Monsieur, mon cher, mon tendre amour* et *Moi ce qu'il me faut*, par Robert Burnier. — *Die beiden Grenadière* (Schumann) et *Widmung* (Schumann) chantés en allemand par Walther Kirchhoff. — *Lecture du rapport* et *Le gros lot pour rire*, par Bach. — *Véronique* et *Divin Mensonge*, par Charpini et Brancato. — *Orphée aux Enfers* (Offenbach) par l'orch. Godfroy Andolfi. — *The Fountain* et *I gotta have you*, par Jam Boucher et son Jazz. — *Trois études de Chopin, Sol dieze mineur, Fa majeur, La mineur*, par Jacques Dupont pianiste. — *Gentiment..* et *Près de Vous*, par l'orch. Accordéon Fredo Gardoni.

ODEON

Lalo : *Ouverture du Roi d'Ys*, par l'orchestre des Concerts Colonne, direction G. Pierné (2 disques. — Final du 1er acte de *la Walkyrie* (Wagner), par René Verdière. — *Danse hongroise en sol* (Brahms) et *Moment musical* (Schubert) par Jeanne Gautier, violoniste. — *Deux fables de la Fontaine*, par Georges Berr, de la Comédie Française. — *Danse V* (Granados) et *El fandangs de Candil*, dansés par la Argentina. — *La délaissée et Les Etoiles* (Reynaldo Hahn), chantés par Ninon Vallin. — *Les Cloches aux champs* (Ketelbey) fantaisie musicale pour Chœurs, orgue et orchestre.

A. — MUSIQUE SYMPHONIQUE ET INSTRUMENTALE

Gramophone.

L'*Arlésienne* connaît à son tour la faveur des Maisons d'Editions ; après la belle exécution qu'en donna naguère l'orchestre des Concerts Colonne pour *Odéon*, c'est maintenant *Gramophone* qui l'inscrit à son supplément, et l'orchestre qui la réalise n'est autre que le célèbre orchestre de Philadelphie que dirige Léopold Stokowski, et auquel nous devons tant de disques remarquables, notamment cette *Grande Pâque Russe* de Rimsky-Korsakov, qui est bien l'un des plus

AGENT DISTRIBUTEUR A MARSEILLE
& MAISON DE VENTE :

CARBONEL, 27, rue Saint-Ferréol

ODÉON
ODÉON
ÉLECTRIQUE
LE MEILLEUR
DISQUE

beaux disques d'orchestre que j'aie jamais entendu. — Ces pages, naguère fameuses, puis injustement délaissées par le public des Concerts Symphoniques, qui leur reprochait leur clarté, leur coloris, leur sincérité, voici qu'elles retrouvent, avec le recul du temps, leur vrai visage, alors que tant de «chefs-d'œuvres» prônés par une mode éphémère ont déjà sombré dans l'oubli total. C'est parce qu'elles furent l'expression directe d'un tempérament et d'un pays, et qu'elles le sont encore — car je ne sache pas, jusqu'ici, que l'on ait ni mieux compris, ni mieux traduit musicalement l'âme de la Provence — qu'elles surnagent après tant de batailles, où de plus hautaines ont disparu. Nietzche devant les créations démesurées de Wagner, se réfugiait dans cette claire et vivante musique, où il voyait l'expression du génie méditerranéen. « Et lorsque je vis mon démon, je le trouvai sérieux, grave, profond et solennel; c'était l'esprit de lourdeur — c'est par lui que tombent toutes choses... — Je ne pourrais croire qu'à un Dieu qui saurait danser ». En faisant la part de l'exagération passionnée de Zarathoustra, il faut bien reconnaitre à cette musique *ce don de la vie* par quoi s'imposent et durent les créations de l'esprit.

L'exécution consciencieuse de l'orchestre de Philadelphie est digne de tous éloges. On ne saurait trop louer dans ces trois disques la précision des rythmes — malgré que quelques mouvements diffèrent de ceux auxquels la tradition des orchestres français nous a habitués — l'équilibre et la beauté des sonorités, le respect scrupuleux des nuances. Je regrette toutefois que, dans la deuxième partie du *Prélude*, le solo ait été confié à la clarinette, alors que Bizet n'indique cet instrument que comme « à défaut » pour remplacer le saxophone..

Cortot et Thibaud continuent leur édition vivante des grandes Sonates classiques et modernes. Après la *Sonate de Debussy*, voici maintenant la célèbre *Sonate à Kreutzer*, qui n'est pas, à mon sens, la plus haute parmi les Sonates beethoveniennes. Pour ma part je lui préfère la *Sonate op.* 30 N° 2, *en ut mineur*, où l'on sent frémir le Beethoven de la Symphonie héroïque. Pour tout dire, j'ai bien peur que cette *Sonate à Kreutzer* ne doive sa popularité bien plus à Tolstoï qu'à Beethoven... Quoique je n'approuve pas toujours le style de Thibaud, qui s'écarte parfois de la pure ligne classique si scrupuleusement respectée par Cortot, je me plais à reconnaitre la haute qualité de cet enregistrement d'une œuvre particulièrement délicate.

PHONOS et DISQUES

Les Meilleures Marques

L. GEBELIN

77, Rue St-Ferréol (au 1er)

Columbia.

Voici une *Danse Macabre* particulièrement bien venue, et dont nous sommes redevables à l'orchestre symphonique que dirige Ph. Gaubert. La partie de violon solo est tenue par M. Henry Merckel avec une parfaite autorité; tous les détails de cette écriture adroite sont ici mis en relief et portent. C'est là certainement l'une des deux ou trois meilleures versions de l'œuvre trop célèbre de Saint-Saens.

La musique d'orgue est bien représentée par un beau disque de M. Commette *Choral N° 13, livre 5*, de J. S. Bach et *Scherzo de la IIe Symphonie « La Chasse »* de Ch. M. Widor.

M. René Benedetti s'est proposé de nous faire applaudir sa virtuosité en nous donnant une *Fantaisie de concert sur Carmen*, due à Sarasate. Il est regrettable qu'un artiste de la valeur de M. Benedetti puisse se tromper à ce point; ni la musique de Bizet, ni le violon de M. Benedetti n'ont rien à gagner à cette combinaison. Il existe pourtant, Dieu merci, une abondante littérature du violon en grande partie inédite au disque, où M. Benedetti trouverait à employer bien mieux son indiscutable talent.

Parlophone.

L'orchestre de l'Association symphonique de Paris, sous la direction de Francis Casadesus consacre deux disques très soignés à la populaire *Mascarade* de Lacome. Musique facile sans prétention, extrêmement bien faite, pétillante d'esprit et de grâce, que Casadesus réalise avec aisance et précision.

Parlophone est particulièrement heureux avec ses enregistrements d'instruments à cordes. On n'a pas oublié la remarquable *Danse slave en sol mineur*, de Dvorak, interprétée par Tossy Spiwakowsky, ni le *Kol Nidrei* de Max Bruch par Feuermann. A ces disques remarquables, il faut joindre le *Prélude du Déluge* de Saint-Saens, exécuté par M. René Bas.

Pathé.

Pathé inaugure, avec l'*Ouverture de la Flûte Enchantée* exécutée sous la direction de Henri Rabaud, directeur du Conservatoire, la série des *autographes vocaux*. Voici en quoi consiste cette formule ingénieuse: l'exécution terminée

GRANDE BRASSERIE DU CHAPITRE

RENDEZ-VOUS DES FAMILLES

Déjeûners, Diners à toute heure et à tous prix

SALLES DE RÉUNIONS ET BANQUETS

Rendez-vous pour Artistes, Gens d'Affaires, à proximité de la Gare.

Nouvelle Direction : JACK **1, Cours Joseph Thierry.**

Musique de Chambre – Musique d'Orchestre
Chœurs Russes – Opéras
Jazz Band – Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Appareils et Disques :

Columbia, Gramophone, Odéon,
Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités, chez :

PHONO MONTGRAND

24, Rue Montgrand, 24 – MARSEILLE

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, La Canebière. 66

Même Maison : **GRAND CAFÉ GLACIER**, Charles **BORY**, Propriétaire

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PEINTURES & VERNIS

Siège Social et Bureaux :

24, Rue Charras, 24

MARSEILLE

Tél. D. 40.60 (3 lignes)

3 USINES

Peinture Hippocampe

» Étoile de Mer

» Astérie

» Ferrolégine

Sous-marine laquée

Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca

PARFUMS

TOILETTE

OBJETS D'ART

crée l'atmosphère de la femme.

Marseille **Alger**

JACK TAVERNE

BRASSERIE-RESTAURANT

11, Rue des Fabres, 11 — MARSEILLE

CUISINE RENOMMÉE

ÉTABLISSEMENT ouvert après les Spectacles

Tél. : Colbert 01.55 **SERVICE A TOUTE HEURE** Tél. : Colbert 01.55

le chef d'orchestre, ou, le cas échéant, l'auteur, prend la parole et donne quelques détails succints sur l'œuvre que l'on vient d'entendre. De cette façon, un interprête signe son exécution comme un auteur signe son œuvre. Compte tenu de cet attrait spécial, je me plais à reconnaitre à l'interprétation de M. Rabaud des qualités de précision et de style. Je regrette toutefois que l'enregistrement, réalisé en force, nuise au caractère de cette musique, toute de délicatesse et de charme. Je suis persuadé que, de même qu'un artiste ne joue pas Mozart comme Beethoven ou Lalo, chaque œuvre, si l'on veut respecter son caractère, demande une *qualité d'enregistrement* particulière.

M. Ruhlmann réalise, avec chœurs et grand orchestre, le *Cortège et la Marche des trompettes d'Aïda*, un disque de belle allure qui ravira les admirateurs du Maître italien.

Odéon.

L'envoi d'*Odéon* m'étant parvenu au dernier moment, je n'ai pu trouver le temps de l'analyser aussi longuement qu'il le mérite, et je me vois contraint de reporter ce compte-rendu à ma prochaine chronique. Toutefois, il est impossible de ne point parler de deux disques parfaits, consacrés à l'*Ouverture du Roi d'Ys* (solo) par l'orchestre des Concerts Colonne, sous la direction de Gabriel Pierné. Avec les Concerts Colonne, c'est chaque mois, une révélation nouvelle; après avoir entendu des disques comme *Les Maitres Chanteurs*, on se dit: « Cette fois, c'est la perfection même; il est impossible que j'entende quelque chose qui me satisfasse davantage ». Et l'impossible s'accomplit, et le *Roi d'Ys* apporte à notre attente des satisfactions profondes qu'elle ne pouvait imaginer. Depuis l'initiale phrase du hautbois, jusqu'au splendide solo de violoncelle, nuancé avec une belle qualité d'émotion par M. Lopez, jusqu'à la finale peroraison des trompettes, tout est en place, tout porte, tout concourt à créer cette atmosphère où l'œuvre d'art prend vie. A noter, et la chose vaut qu'on la signale pour sa rareté, que le thème confié à la clarinette (air de Mylio) n'est pas sacrifié au profit du quatuor et prend toute sa signification, si large, d'une allure si purement symphonique. Encore deux disques de collection, disques de figures, dans toute discothèque musicale, à côté des meilleurs.

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition de la

Régie intéressée du Gaz

45, Boulevard Paul Peytral, 45

Tous Appareils les plus Modernes et aux Meilleurs Prix

B. — CHANT ET DICTION

Le chant produit chaque mois un nombre considérable de disques, dont aucun n'est indifférent, et parmi lesquels, il s'en trouve de remarquables. Je ne parle pas bien entendu, du café concert, qui en produit un bien plus grand nombre, médiocres pour la plupart, en tous cas, d'un intérêt discutable.

Columbia produit deux grands ténors français, Georges Thill et Franz. Le premier est suffisamment connu des discophiles, qui lui doivent des réalisations de tout premier ordre; ils ajouteront à leur collection déjà importante un *Récit du Graal* de belle allure (je note avec plaisir que, cette fois, l'orchestre dont le rôle est si important dans cette page admirable a été moins sacrifié qu'à l'ordinaire). La deuxième face porte l'air d'*Admète de l'Alceste* de Gluck, qui demanderait moins d'éclat et plus de douceur. Le célèbre Franz se produit dans deux airs du répertoire traditionnel, le grand air de *Sigurd* (*Le bruit des chants...*) et celui de Jean dans *Hérodiade* (*Ne pouvant réprimer...*) où il fait preuve de puissance et d'éclat, notamment dans l'aigu, d'une belle ampleur et d'une qualité unique.

Gramophone ne demeure pas en reste. Parmi les sept disques d'opéra inscrits à son supplément, j'ai entendu trois ténors qui s'imposent à l'attention par des qualités différentes. C'est d'abord Fernand Ansseau, dont la voix magnifique revêt de splendeurs étrangères deux airs habiles de la *Monna Vanna* de Fevrier. M. José de Trévi de la Monnaie de Bruxelles n'a pas craint d'aborder le terrible *Récit du 3e acte* de Tanhauser, bien soutenu par un orchestre qui ose affirmer son existence, ce qui, contrairement à l'opinion courante, ne gêne nullement le chanteur, et donne à l'œuvre son véritable caractère. Enfin, nous retrouvons le vaillant César Vezzani, dans un répertoire traditionnel (*Les Huguenots* et *Aïda*), où il se dépense généreusement.

Enfin, si nous ajoutons, dans *Parlophone*, le beau disque que Rosa Procidale consacre à l'*Air des Lettres de Werther*, et, dans *Pathé*, deux mélodies de Schumann chantées en allemand par le ténor de Bayreuth, Walther Kirchoff, nous conviendrons que les amateurs de *bel canto* n'ont pas à se plaindre de l'Edition musicale.

C. — MUSIQUE DE GENRE, MUSIC-HALL, JAZZ

Dans *Columbia*, une *Danse Japonaise aux lanternes*, où toute la couleur locale consiste en quelques effets de xylophone qui viennent corser des thèmes où le Japon n'a que faire. Mais la présentation en est habile ; je vois fort bien ce disque employé comme auxiliaire de l'Ecran, où il peut fournir un agréable commentaire à quelques visions exotiques.

Le music-hall, comme toujours, surabonde. Cette production exagérée répond

GILL GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse (angle Rue Pavillon)
Fournisseur de l'Élite Élégante
— MARSEILLE —

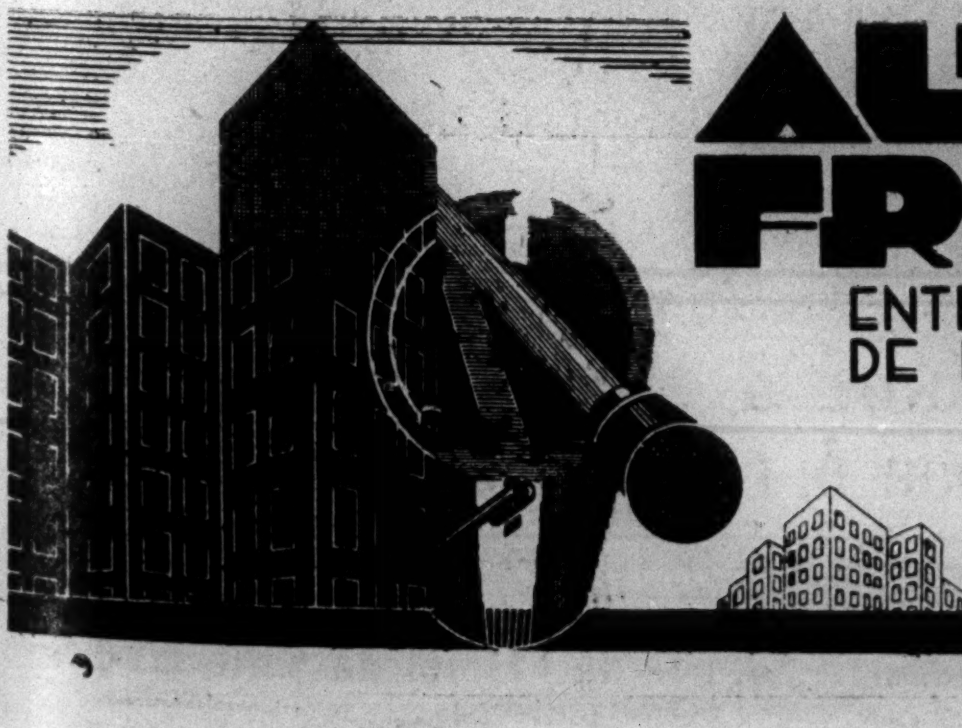
certainement au désir que le grand public manifeste de réentendre les vedettes qu'il a applaudies sur nos scènes de caf'cons. Mais bon Dieu, que tout cela est donc peu intéressant, la vedette absente! — Les disques comiques sont les plus supportables ; quelques-uns même font plaisir. (Entr'autres, les deux airs de « *Le cœur y est* » que Milton chante pour *Columbia*, et le disque du phénomène vocal Charpini : *Véronique* et *Divin Mensonge*, dans *Pathé*.)

Parmi les monologues, Bach, toujours un peu gros, amuse dans *Lecture du rapport* (Pathé) ; Marc Hély et Camus présentent dans *Columbia* un excellent disque : Les *Pipelettes* et *Mazelteuf* et *Schemilowitch*.

Le Jazz produit quelques disques très agréables. Dans *Gramophone*, j'ai particulièrement goûté *Marck Weber*, toujours distingué, et *Jack Hylton*, toujours amusant. Dans *Columbia*, avec le *Harlem Madness*, des « *Hot Air Men* », je trouve un disque de *Jack Payne* très original, et qui m'a particulièrement intéressé parce qu'il campe une sorte de tableau musical. Je veux parler de *Donne-moi une tape dans le dos*. Sur un rythme lointain, un vague sifflet expose un thème de chanson de marche ; sur la route, dans une poussière héroïque, c'est une escouade qui s'amène. A l'approche du village, l'orchestre fait éclater joyeusement le thème, que les boys reprennent à pleine voix. Mais, trainant la patte, alourdi par le wisky, quel est donc ce gros Falstaff qui annonce, d'une grosse voix trouble, quelque chose qui voudrait être un chant? Les boys se hâtent de l'interrompre, et l'orchestre, dans une vibrante péroraison dit adieu aux populations accourues... Elle s'éloigne, la troupe héroïque, elle disparait au premier tournant, prolongée encore par ce sifflet ironique, par ce rythme obstiné... C'est très amusant. Je crois que le *tableau musical*, dont nous n'avons encore que de très rares exemples, peut ouvrir au jazz de nouvelles perspectives. .

Gaston MOUREN.

Pour vous - Pour vos cadeaux
TÉL. C. 55-78
Le home
TÉL. C. 55-78
27. Rue de la Palud
Fantaisies en exclusivité


ALTIÉRI
FRÈRES
ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE
DÉCORATION PAPIERS-PEINTS
siège social. 35 RUE MAZENOD
MARSEILLE
SUCCURSALES PAPIERS-PEINTS
71 RUE MONTGRAND. MARSEILLE
LA SEYNE S/ MER (VAR). CASABLANCA
RABAT (MAROC)

La Société Générale de Presse et d'Édition

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE

VOUS SOUMETTRA

SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT

TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

SUCCURSALE POUR LE SUD-EST

58, rue de l'Hôtel de Ville LYON